













ough touch

177  
(4)





# LE GAGE

TOUCHÉ,

## HISTOIRES

GALANTES

## ET COMIQUES,

*Ornées de figures en taille-douce.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MARTEAU,

---

M. DCC. LXI.





## AVANT-PROPOS.

**J**E T O I S en Province, vers la saison de l'Automne, chez une personne de qualité où s'assembloit tous les soirs une nombreuse & agréable compagnie : là on jouoit à differens jeux, comme aux cartes, aux dez, aux dames, au triëtac & aux échecs ; mais ces jeux paroissans trop sérieux à cinq filles & trois garçons que nous étions, nous nous retirâmes dans un coin de la salle pour jouer au pied de bœuf. Nous le jouâmes pendant quelque tems de la maniere qu'on le joue d'ordinaire ; mais à la fin, nous nous dégoûtâmes des petites badineries qui s'y pratiquent, & nous commencions à nous ennuyer, lorsqu'une Demoiselle fort spirituelle dit, que pour donner quelque chose de plus gai à notre jeu, il falloit

#### iv AVANT-PROPOS.

*que ceux qui seroient pris donnassent des gages , & que pour les retirer ils fussent obligés de conter leurs propres aventures, ou du moins une histoire à laquelle ils eussent quelque part. Chacun applaudit à cet avis , & nous vîmes par cette nouveauté notre petit nombre augmenter de plusieurs personnes de tout sexe & de tout âge , chacun étant bien aise de conter ses propres aventures ou d'entendre celles des autres : ce qui varia fort agréablement les sujets , comme vous le verrez par la suite.*



LE GAGE TOUCHÉ,  
HISTOIRES  
GALANTES ET COMIQUES.

---

PREMIER GAGE.



Le premier Gage touché fut un Etuy qui appartenoit à la femme d'un Conseiller : & cette Dame , pour satisfaire à la loi commune , raconta l'histoire qui suit.

*Histoire de Madame D\*\*\*\*.*

Je pouvois autrefois me picquer de beauté ; & mes parens prévenus en ma faveur , me regardant alors  
*Premiere Partie.* A

2            *Le Gage Touché* ,  
comme la plus belle personne du  
monde , mirent en usage tout ce  
qu'ils purent , pour faire valoir  
l'avantage dont le Ciel m'avoit par-  
tagée. Les Maîtres de Musique & de  
Danse me donnerent de nouvelles  
perfections ; & les ajustemens ma-  
gnifiques qui ne furent pas épargnés,  
me firent paroître avec encore plus  
d'éclat. Il n'y avoit point de bal ni  
d'assemblée dans notre Ville où je  
ne fusse invitée. Un jour de carnaval,  
comme je dansois , un jeune Marquis  
devint éperduement amoureux de  
moi ; il me protesta qu'il n'en aime-  
roit jamais d'autre , & s'obstina mal-  
gré ses parens à vouloir m'épouser.  
Comme ils étoient d'un rang au-des-  
sus des miens , ils voulurent d'abord  
agir d'autorité : n'ayant pu rien ga-  
gner sur l'esprit de leur fils , ils firent  
défendre à mes parens de recevoir  
davantage ses visites. Mais comme  
je prenois plaisir à le voir , & que

j'étois , pour ainfi dire , idolâtrée de mon pere & de ma mere , je gagnai fur leur esprit qu'ils se mocqueroient de ces défenses ; ce qui pensa leur couter bien cher.

Un jour comme j'allois à la Messe avec ma mere , quatre hommes masqués me jetterent dans un carosse , & m'emmenèrent jusqu'à cinq lieuës de la Ville , où s'étant trouvé des chevaux prêts , l'un d'eux me mit en croupe derriere lui. Leur dessein étoit , comme je l'ai sçu depuis , de me faire passer la mer , & de me releguer aux Isles de l'Amerique. Le second jour de notre marche, je priai celui qui me conduisoit de me mettre à terre pour un moment , ce qu'il fit : je me retirai derriere une haie ; & quand je vis qu'elle me couvroit , le penchant que j'avois à m'éloigner d'eux me fit toujours marcher à couvert de cette haie , sans croire autrement pouvoir me sauver. Mes gardes

4            *Le Gage Touché* ,  
de leur côté croyoient que je m'étois  
écartée par pudeur , & n'avoient  
garde de penser que je me pusse  
sauver à la barbe de quatre hommes  
bien montés.

Cependant je marchois toujours le  
long de cette haie , qui aboutissoit à  
un grand chemin par où passoit alors  
un courier. Je lui dis : Mon ami ,  
voulez-vous gagner vingt pistoles ?  
Volontiers , me répondit-il ; de quoi  
s'agit-il , Mademoiselle ? De me  
monter derriere vous , lui dis-je , &  
de me conduire jusqu'à la premiere  
poste. Comme il me voyoit bien  
mise , il ne douta point que je n'eusse  
de quoi le payer. Il accepta ma pro-  
position , & je montai derriere lui.

Sa malle , qui par bonheur n'étoit  
pas bien pleine , me servit de coussi-  
net. Il picqua à toute bride par un  
petit chemin de détour. Pendant que  
nous galoppions , je lui contai mon  
avanture : il me dit qu'il connoissoit







de bonnes gens chez qui il retiroit quelquefois des paquets de contrebande ; que là je trouverois un habit d'homme , sous lequel je pourrois courir la poste avec plus de bienféance , & que je serois moins en danger d'être reconnue. Cet avis me parut fort bon. Quand nous y fûmes arrivés , je vêtis l'habit du fils de la maison , qui étoit un garçon de douze à treize ans ; je nouai mes cheveux comme une perruque , & me barbouillai le visage. Je mis sur ma tête un grand chapeau qui enfonçoit jusques dessus mes yeux ; j'avois une ceinture de cuir large comme la main , qui me ceignoit au travers du corps , & une vieille paire de bottes qui plissoit comme le cuir d'un soufflet. Dans cet équipage , j'avois plutôt l'air d'un goujat , que d'une fille de condition. Pendant ce tems-là mes ravisseurs me cherchoient partout , & ne pouvant comprendre

comment j'avois pû disparoître ; il n'y eut buisson ni fossés qu'ils ne visitaient , s'obstinant à me vouloir trouver dans ce canton. Pour nous , nous fûmes à la poste prendre des chevaux , & nous nous mêmes à courir. Quand je me figurois qu'il falloit encore faire ce métier-là un jour & une nuit , je vous l'avoue , j'étois comme ces pauvres gens qui sçavent qu'on va leur donner la question.

Sur la fin du jour je vis mes ravisseurs tout hors d'haleine. Leurs chevaux n'en pouvoient plus , tant ils étoient las : ils nous demanderent si nous n'avions point rencontré une jeune Demoiselle vêtue de telle & telle maniere. Le courier que je laissai parler , leur répondit que non ; & ils passerent outre. Si ç'eut été en plein jour , je ne doute pas qu'ils ne m'eussent reconnue malgré mon déguisement , tant leur vûe m'avoit causé d'émotion. Mon homme s'étant dou-

té du lieu où ils alloient descendre ,  
les évita fort judicieusement ; enfin  
nous arrivâmes à Tours le lendemain  
à quatre heures du matin. J'eus toutes  
les peines du monde à me faire ouvrir  
notre porte ; on me demanda qui j'é-  
tois , & ce que je voulois : Je dis que  
j'étois un Courier qui venoit appor-  
ter à Monsieur M\*\*\*\* des nouvelles  
de Mademoiselle sa fille & mon pere  
commanda que l'on me fit entrer.  
En entrant je lui fis la reverence ,  
tirant le pied en arriere ; il me de-  
manda avec précipitation comment  
se portoit sa fille. Je lui dis : Monsieur,  
elle se porte tout aussi-bien que moi.  
Où l'avez-vous laissée , me dit-il ?  
Je ne l'ai point laissée , lui dis-je ; je  
l'ai amenée avec moi. Où est-elle  
donc , mon ami , reprit-il en pleurant  
de tendresse ? Me voilà , lui dis-je ,  
en l'embrassant. Ma mere , qui cou-  
choit dans une chambre voisine , à  
qui l'on avoit appris mon arrivée ,

accourut , & mêla ses larmes avec les nôtres. Ils furent tous deux si surpris de me voir en cet équipage , qu'ils avoient peine à me reconnoître. Je leur contai la maniere dont je m'étois sauvée. On récompensa le Courier , & l'on prit soin de retirer mes habits.

Pendant le tems de mon absence , mon père avoit intenté procès contre les parens du Marquis ; & il alloit , comme l'on dit , les mettre dans de belles affaires s'ils n'eussent pas fait prier de ne pas pousser la chose plus loin. Nous nous vîmes donc plus librement mon amant & moi ; & lorsque je croyois que les protestations qu'il m'avoit faites s'alloient accomplir , un Prélat son oncle l'attira dans son Diocèse , & le tourna si bien qu'il lui fit prendre le petit collet , lui voulant , disoit-il , résigner tous ses Bénéfices , dont le revenu alloit à plus de vingt mille livres de rente. Il

acheva ses Etudes déjà fort avancées ; & quand il fut prêt à prendre les Ordres , il m'écrivit une lettre , par laquelle il me mandoit , que bien qu'il m'eût promis de m'épouser , le Ciel l'appelloit cependant à un état tout-à-fait opposé à celui du mariage , & que j'y devois donner mon consentement , pour ne pas résister à la volonté du Tout-Puissant. Je lui fis réponse , que bien loin de m'y opposer , je souhaitois que ce fut pour son salut , & que le bien de son oncle n'eût pas plus de part à son changement , que le sien & sa qualité en avoient eu au desir que j'avois d'être unie à lui ; que la possession de son cœur avoit fait mon ambition ; que puisqu'il reprenoit un bien qui m'avoit été si cher , il pouvoit faire de sa personne tout ce qu'il lui plairoit.

Il se fit donc Prêtre ; mais il n'eut pas le tems de jouir du bien ni des Bénéfices de son oncle , car il mourut

le même jour qu'il dit sa premiere Messe.

On m'a rapporté qu'il ne pouvoit se débarrasser de mon idée , & que les remords qu'il avoit de m'avoir faussé sa foi le tourmentoit étrangement.

Cependant je ne manquois pas d'amans , j'en avois de tout rang & de tout âge : mais les uns n'étoient pas assez riches au gré de mes parens , & les autres n'étoient pas d'assez bonne maison ; car ils me croyoient digne d'une haute fortune. Mais la petite verolle qui me prit , emporta les trois quarts de mes charmes ; & ceux à qui l'on m'auroit bien voulu donner depuis n'osèrent pas me demander , sçachant bien que mes parens avoient eu l'ambition de me faire Marquise. Enfin , contre l'opinion de tout le monde , je restai fille jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans , que Monsieur D\*\*\*\* m'a fait l'honneur de me donner la main.





## I I. G A G E.

**T**OUTE la compagnie ayant paru contente de cette histoire, chacun eut beaucoup d'impatience de voir à qui appartiendrait le second gage, qui fut un Dez d'or. Il appartenoit à une jeune Demoiselle, qui prenant la parole, dit : Si j'étois obligée de conter mes propres aventures, je n'aurois pas de quoi retirer mon gage, parce que j'ai été enfermée toute jeune dans un Couvent : mais je me servirai des loix du jeu, qui permettent de conter une historiette dans laquelle on ait eu seulement quelque part.

*Histoire du Peintre.*

Madame la Duchesse d'Epéron la Douairiere avoit conçu tant d'estime

A vj

pour un jeune garçon qu'elle voulut être l'instrument de sa fortune. Mais comme elle s'étoit retirée au Val-de-Grace, & qu'ayant, pour ainsi dire, quitté le monde, elle ne pouvoit pas l'avancer par elle-même, elle y employa ses amis. Elle l'envoya avec un billet de recommandation chez Madame l'Abbesse de B\*\*\*\* qui aimoit les gens d'esprit. L'entretien de ce jeune homme plut tant à cette Abbesse, qu'elle le pria de la venir voir souvent : lui de son côté fut si satisfait du bon accueil qu'elle lui fit, que pour se la rendre encore plus favorable, il lui fit un petit ouvrage de mignature, au-dessous duquel étoit un sonnet à sa louange. Elle fut si contente du présent de ce colifichet, qu'elle le pria d'entrer dans l'intérieur du Couvent, lui disant, que puisqu'il scavoit peindre, & qu'elle faisoit bâtir, elle avoit permission d'y faire entrer toute sorte

d'Artisans. Elle lui fit voir elle-même toute la maison , lui demandant son avis pour l'embellissement des Dortoirs , des Parloirs & du Refectoire. Il fit quelques desseins qui parurent beaux à notre Abbessé , parce que l'exécution en devoit être prompte , & à peu de frais. Elle le pria d'en vouloir faire un morceau, pour servir de modèle à ceux qui devoient exécuter le reste. Le jeune Peintre , qui n'étoit point occupé d'ailleurs , & qui se reposoit de sa fortune sur le crédit de l'Abbessé , se laissa gagner par les promesses qu'elle lui fit de lui rendre la clôture de ce Couvent la plus agréable qu'il se pourroit. Les caresses & la bonne chère ne furent point épargnées , & la Procureuse eut ordre de lui donner tout l'argent qu'il demanderoit. Le voilà donc arrêté dans le Couvent.

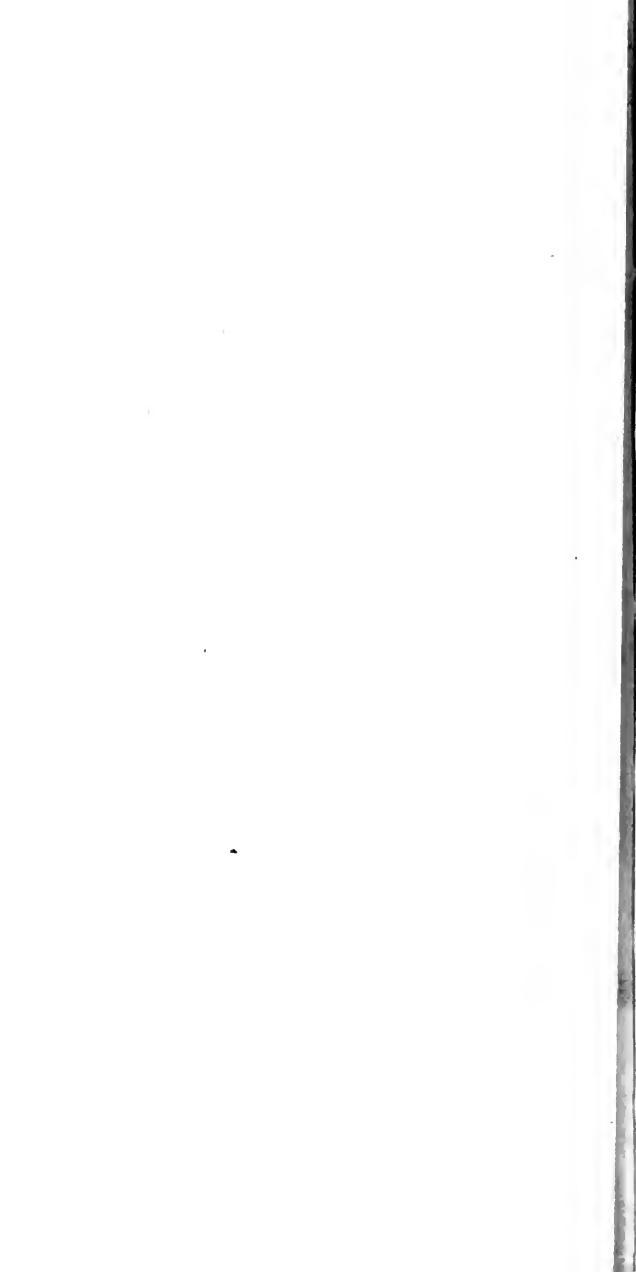
Vous allez peut-être vous imaginer qu'il couchoit dans le Couvent ,

mais non : il couchoit dans l'appartement du Chapelain ; il entroit à huit heures du matin , & n'en sortoit qu'à neuf du soir. Madame craignoit tant de le perdre , que lorsque quelqu'un le demandoit , on lui donnoit un parloir comme à une Religieuse. Quand il alloit dans les Dortoirs , les premiers jours de son entrée , on sonnoit devant lui une clochette , pour avertir les Religieuses de se retirer ; mais comme il avoit incessamment affaire à aller & venir , il demanda la clochette , & sonnoit lui même. Les Religieuses au lieu de se retirer sortoient de leurs chambres , & s'entredisoient les unes aux autres en riant : Celui-ci ne nous cherche pas , puisqu'il sonne pour nous faire retirer ; mais dans la suite , soit que l'on eut pris plus de confiance en lui , soit qu'on se fut accoutumé à le voir , il alla par-tout sans clochette.

Son premier tableau ayant été fini, l'Abbesse en fut très-contente ; elle écrivit à Madame d'Epernon, qu'elle la prioit de se reposer entierement sur elle de la fortune de ce jeune Peintre ; & elle fit tant envers lui, qu'il continua de travailler dans le Couvent. Le voilà donc parmi nous, comme s'il eut été de la Communauté. Il se rendit si familier dans ce Couvent, que quand il soupoit il se faisoit mettre une table au milieu du jardin ( c'étoit en Eté ) & comme c'étoit aussi l'heure de la récréation, il avoit autour de sa table en soupant un cercle de Religieuses, avec lesquelles il causoit aussi librement qu'il eut pu faire avec des filles du monde, sans toutefois qu'il leur dit rien que d'honnête. Ce qui faisoit que l'Abbesse toleroit cela, c'est que toutes les Religieuses lui portoient témoignage de la retenue de ce jeune homme, & vantoient sa sagesse.

Cependant son cœur n'étoit pas à l'épreuve de tout ; comme parmi un grand nombre de personnes il s'en trouve toujours quelqu'une qui plaît davantage que les autres , notre Peintre se trouva vivement frappé par les yeux d'une jeune Professe , qui étoit parfaitement belle , & petite-fille d'un Maréchal de F. . . Il l'aima , mais il n'osa lui déclarer son amour. Un jour qu'il tenoit un papier dans sa main où étoient écrits des vers qu'il avoit copiés de la Pulcherie de M. Corneille , la mere Angelique ( c'étoit le nom de cette belle Religieuse ) lui demanda ce qu'il lisoit. Madame , lui répondit il , ce sont des vers que j'apprends , & que je veux conserver éternellement gravés dans mon cœur , parce qu'ils me semblent parfaitement beaux : comme vous avez le goût meilleur que personne du monde je vous en fais juge vous-même. Elle les prit , &







les alloit lire , quand une des supérieures qui survint , la jeta dans la nécessité de les cacher : & s'étant retirée dans sa chambre pour satisfaire sa curiosité , elle y trouva ceux que vous allez lire.

*Je vous aime , Angelique , & n'en fais point mystere ;*

*Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.*

*Je vous aime , non point de cette folle ardeur*

*Que les yeux éblouis font maîtresse d'un cœur ;*

*Non d'un amour conçu par les sens en tumulte ,*

*A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte ;*

*Et qui ne concevant que d'aveugles desirs ,*

*Languit dans les faveurs , & meurt dans les plaisirs.*

*Ma passion pour vous , généreuse & solide ,*

*A la vertu pour ame , & la raison pour  
guide ,*

*Pour objet le mérite ; & veut sous  
votre loi*

*Mettre tout en ce jour ce qui dépend  
de moi.*

La Mere Angelique qui me faisoit confidence de ses plus secretes pen-  
sées , m'ayant rencontrée , me pria  
de donner adroitement à Lindor  
( c'est ainsi que se nommoit le jeune  
Peintre ) un papier qu'elle me mit  
entre les mains ; ce que je fis. Il prit  
ce papier d'un air contraint , comme  
s'il eut eu honte de le recevoir de  
ma main , & le mit dans sa poche  
sans le lire : le soir pendant son souper  
il n'osa lever les yeux sur Angelique,  
qui , de son côté , se repentoit de lui  
avoir envoyé le papier que je lui avois  
porté. Quand il fut dans sa chambre,  
il médita sur cette aventure , & disoit  
en lui-même : Qu'ai-je fait ? Y auroit-

il dans les vers que je lui ai donnés quelque chose de trop libre ou de trop peu respectueux , pour que la belle Angelique me les eut renvoyés si subitement ? Oui sans doute ; autrement elle auroit attendu l'occasion de me les rendre elle-même. Voyons donc encore ce qui a pu la choquer. Il tire le papier de sa poche , & lit ces mots.

*Puisque vous bornez vos désirs  
Aux tranquilles plaisirs  
D'un amour mutuel ;  
Aimez , contentez - vous  
De regner sur un cœur fidel ,  
Il n'est point d'empire plus doux :*

Quel fut sa surprise , ou plutôt son désespoir après avoir lû ce fixain ! Il fit mille imprécations contre sa timidité , & se repentit mille fois de n'avoir pas ouvert ce papier plutôt , pour marquer à Angelique toute la

reconnoissance qu'il en avoit. Ensuite se ressouvenant de la contenance froide qu'il avoit tenu avec elle pendant qu'il soupait, que pensera-t'elle de moi, disoit-il, & que puis-je faire pour gagner ce que mon peu de jugement m'a fait perdre ? Comme il reconnut qu'elle avoit pris ces vers dans un opera, & qu'il en avoit un recueil, il y en chercha aussi qui puisse marquer à sa belle tout le repentir dont il se sentoît touché pour la faute qu'il venoit de commettre. Il en trouva de fort touchans : mais la difficulté de les lui faire tenir, parce qu'elle le fuyoit, & qu'elle m'avoit défendu de l'approcher, fut cause qu'il se passa deux jours sans qu'il reçut de nos nouvelles. Pendant ce peu de tems il tomba dans une mélancolie si grande, que Madame s'en apperçut : de sorte que craignant qu'il ne se déplût dans cette maison, elle ordonna à la mere S. Dominique,

qui étoit une grosse réjouie, & très-spirituelle, de travailler avec lui, sous prétexte qu'elle avoit appris à dessiner des ornemens pour la broderie, mais à la vérité dans la vûe de le défennuyer. Il auroit bien mieux aimé être seul, pour rêver à loisir à son aimable Angelique. Quoique S. Dominique ne fut pas dépourvue de charmes, il cherchoit cependant toutes les occasions imaginables de se défaire d'elle. Angelique de son côté croyant que Lindor l'avoit méprisée, prit la résolution de ne plus penser à lui. Elle me chargea de lui rendre les vers qu'il lui avoit donnés, & de retirer ceux qu'il avoit d'elle. Je fus le trouver dans l'endroit où il travailloit seul pour lors : & lui ayant proposé cet échange, il prit le papier que je lui présentai, & en tira un de sa poche qu'il me donna. Je le portai dans le moment à Angelique, qui, en le recevant, me

demanda si Lindor n'avoit pas fait quelque difficulté de me le rendre , je lui dis que non ; qu'au contraire il sembloit qu'il fut déjà préparé à le faire , même avant que je lui en fisse la demande , & qu'il me l'avoit remis avec une espece de joie. Le perfide , dit-elle , n'avoit pas d'autre dessein que de tirer un aveu de moi , pour s'en mocquer par après. Pleine de douleur & de dépit , elle déchire le papier & le jette à ses pieds : mais s'étant apperçue que ce qu'il contenoit n'étoit point de son écriture , elle en ramassa les morceaux , les rassembla , & lut ce qui suit.

*Je vous demande pardon , Madame , si je ne vous ai pas marqué la reconnaissance que je ressens & que je dois à vos bontés. La crainte que j'ai eu de vous avoir offensée , en vous faisant une déclaration des sentimens de mon cœur par les vers que je vous avois*

donnés, me fit recevoir avec quelque sorte de froideur ceux qui me furent donnés de voire part, m'imaginant que ce ne pouvoit être que les miens que vous me renvoyiez par mépris. Cette opinion s'empara si fort de mon esprit, que le soir en soupant je n'osai jamais lever les yeux sur vous, de crainte de rencontrer dans les vôtres le reproche de ma témérité : & je ne suis revenu de mon erreur que lorsque m'étant retiré dans ma chambre, je voulus examiner de sens rassis par quel endroit je pouvois vous avoir déplu. Mais quelle fut ma surprise, lorsque je reconnus que j'étois en même tems & le plus heureux & le plus malheureux de tous les hommes ! Deux jours qui m'ont duré deux ans, se sont déjà passés sans que j'aie pu trouver l'occasion de vous prouver mon innocence.

*Ne fuyez pas de grace un si fidel amant.  
Venez, venez me traiter de coupable,*

24      *Le Gage Touché ,*  
*Malgré tous les malheurs dont le destin*  
*m'accable ;*  
*Votre absence est mon seul tourment.*  
*Douces , mais trompeuses délices ,*  
*Deviez-vous commencer & finir dans*  
*un jour !*  
*A peine ai-je goûté les douceurs de*  
*l'amour ,*  
*Que j'en ressens les plus affreux*  
*supplices.*

Ce billet ne déplut point à Angélique, bien que d'abord elle me dit le contraire : & pour me persuader qu'elle vouloit s'en tenir à sa première résolution , elle cessa d'aller au souper de Lindor ; mais cette conduite venoit moins d'un véritable refroidissement , que de la crainte de laisser voir sur son visage les mouvemens de son ame. Elle l'auroit vû plus volontiers en particulier , elle en chercha même les occasions , afin de s'expliquer en liberté sur bien des choses ,



choses, & pour établir plus sûrement le commerce de leurs chastes amours. Ce fut dans ce dessein qu'elle alla le chercher dans l'ouvroir ; mais l'y ayant trouvé avec S. Dominique, qui, dans ce moment, rioit de quelque chose de plaisant qu'elle lui avoit dit, elle se retira le cœur pénétré de jalousie. Elle me vint trouver dans ma chambre, & me dit, toute transportée de colere : Ah ! Lindor est tête à tête avec la sœur S. Dominique ; je n'ai plus rien à prétendre sur son cœur ; c'étoit elle que je craignois le plus. Que ne m'est-il permis de m'éloigner d'ici de plus de cent lieues ! En disant cela elle se retira dans sa chambre, où apparemment elle écrivit un billet à Lindor qu'elle m'apporta, me priant de le lui donner pendant que les religieuses feroient à la méditation. S. Dominique, que l'Abbesse avoit dispensée de tous les petits devoirs,

m'empêcha de faire mon petit message ; mais Lindor m'ayant vû paroître , se douta bien que j'avois quelque chose à lui communiquer.

Il vint me joindre dans le grand vestibule , où lui ayant donné ce billet , il le baïsa plusieurs fois. Pendant la méditation Angelique médita ; mais plus , je crois , sur l'absence de sa rivale , qu'elle n'y voyoit pas , que sur tout autre sujet. Après la méditation , elle me vint demander avec empressement si j'avois donné son billet à Lindor. Lui ayant dit qu'oui : que je suis malheureuse , dit-elle ! S. Dominique me décelera ; elle l'aura vû sans doute , car elle n'étoit point à la méditation. Je ne lui ai pas donné devant elle , lui dis-je , ne craignez rien de sa part ; s'étant rassurée à ces mots, elle me demanda : comment Lindor l'a-t-il reçu ? En le baïsant tendrement , lui dis-je. Aussitôt que j'eus prononcé ces dernières

paroles, elle baissa son voile pour cacher son désordre, & me quitta. Dans ces entrefaites, Lindor étoit dans de grandes impatiences de se voir seul pour lire son billet; le souper que l'on sonna l'ayant délivré de S. Dominique, il le tira de sa poche, & y lut les vers suivans:

*Heureuse une ame indifférente!  
Le tranquille bonheur dont j'étois se  
contente  
Ne me sera-t-il point rendu!  
Dedans ce lieu tout est paisible;  
Hélas! que ne m'est-il possible  
D'y trouver le repos que mon cœur a  
perdu.  
O ciel, quelle froideur succede à tant  
de flame!  
Il me fuit l'inconstant, & m'ôte tout  
espoir.  
Ah, que n'a-t-il toujours sévité de me voir!  
Qu'il auroit épargné de tourmens à mon  
ame!*

*Sur la foi des sermens dont il flattoit  
mes vœux ,*

*J'esperois un destin heureux.*

*Je croyois voir toujours nos cœurs  
d'intelligence ;*

*Jem'assurois que jamais l'inconstance  
Ne briseroit de si beaux nœuds :*

*Ah , qu'il est dangereux*

*De s'engager sur la vaine assurance*

*Des sermens amoureux !*

*L'infidele attendoit pour éteindre ses  
feux ,*

*Qu'il m'en eût fait sentir toute la vio-  
lence :*

*Que le charme fatal d'une douce espé-  
rance*

*Expose un cœur crédule à des maux  
rigoureux !*

*Ah ! qu'il est dangereux*

*De s'engager sur la vaine assurance*

*Des sermens amoureux !*

Dès que Lindor eut lû ces vers , il  
résolut , à quelque prix que ce fut , de

se défaire de S. Dominique, pour ne plus tenir l'autre en cervelle. Si-tôt qu'il put joindre l'Abbesse, il lui dit : Madame je suis obligé en conscience de vous dire que c'est trop exposer une fille que de la laisser seule avec moi. Point du tout, répondit l'Abbesse, je connois trop la sagesse de l'un & de l'autre : mais reprit Lindor, lorsqu'elle est montée sur l'échafaut & que je suis en bas, j'ai des yeux... Elle comprit bien ce qu'il vouloit dire : dans le moment elle passa dans l'ouvroir, & dit à S. Dominique : Ma sœur, je suis d'avis que vous acheviez l'ouvrage de broderie que vous avez commencé ; quand il sera fait, vous pourrez revenir si Lindor a besoin de vous ; descendez. Elle se mit aussi-tôt en devoir d'obéir à Madame, & lui témoigna que c'étoit avec raison qu'elle avoit si bonne opinion de ce jeune homme : & cette bonne opinion s'augmenta de telle

forte , qu'elle lui auroit confié toutes les religieuses du couvent. Ce ne fut pas sans un regret extrême que Saint-Dominique quitta Lindor. Madame s'en apperçut elle-même par son ouvrage , qu'elle avançoit plus en un jour qu'elle n'avoit fait auparavant en quatre , dans l'esperance de retourner avec Lindor sitôt qu'il seroit achevé. Cependant Lindor qui bru- loit d'impatience de faire connoître à Angelique qu'il lui avoit sacrifié sa rivale , me chercha , me joignit , me pria de lui donner un billet. Je m'en chargeai, & l'ayant porté à Angelique, elle l'ouvrit & y trouva ces mots :

*Je ne sçaurois entendre*

*Une plainte si tendre :*

*Je souffre autant que vous , les Dieux*  
*m'en sont témoins :*

*Faut-il vous immoler ma vie ?*

*Ordonnez , ce sera le plus doux de mes*  
*soins ,*

*De satisfaire à votre envie :*

*Mais calmez vos transports , & ne  
m'affligez plus*

*Par des reproches superflus.*

*Vous connoissez mon cœur incapable  
de seindre.*

*Je suis moins criminel que je ne suis à  
plaindre ;*

*Et si vous avez vû quelqu'autre auprès  
de moi ,*

*Avec bien du regret j'en ai reçu la loi :*

*Cependant pour vous satisfaire ,*

*Je suis tout prêt à m'en défaire.*

Elle fut très-contente de ce billet.  
Le lendemain elle m'apporta deux  
couplets de chanson qu'elle me pria  
de donner à Lindor quand je le ver-  
rois , & de lui dire qu'elle le prioit  
de les apprendre par cœur , de les  
chanter & de les mettre en pratique ;  
& qu'elle en feroit autant de son  
côté. Voici la chanson.

*D'une conſtance extrême  
Un ruiſſeau ſuit ſon cours ,  
Il en ſera de même  
Du choix de mes amours ;  
Et du moment que j'aime ,  
C'eſt pour aimer toujours.*



*Jamais un cœur volage  
Ne trouve un heureux ſort ;  
Il n'a pas l'avantage  
D'être long-tems au port ,  
Il craint encor l'orage  
Au moment qu'il en ſort.*

Depuis ce tems-là ils vécurent en aſſez bonne intelligence , tant qu'il reſta dans le couvent ; mais Lindor ayant reconnu que l'Abbeſſe ne feroit rien pour lui , tant qu'elle auroit beſoin de ſon pinceau , fâché d'ailleurs de perdre ainſi ſa jeuneſſe , il pratiqua plus aſſidument qu'auparavant une tante qu'il avoit à Paris : elle lui propoſa de ſe marier avec la fille d'un



chirurgien du Roy, dont elle avoit épousé le frere, & ce mariage fut conclu peu de tems après, au grand regret de la mere Angelique, qui, depuis, a fait pénitence de son attachement, & a vécu en bonne religieuse.



I I I. G A G E.

**V**OILA une montre; à qui est-elle? demanda la dépositaire; elle m'appartient, répondit une Demoiselle déjà un peu âgée; donnez-la moi, s'il vous plaît, madame, & je vais satisfaire aux ordonnances du jeu.

*Histoire du donneur d'Eau-benite.*

Le grand nombre d'enfans n'accorde pas toujours une famille. Nous étions huit chez mon pere, cinq garçons & trois filles: deux de

mes sœurs se firent religieuses ; un de mes freres , qui étoit l'aîné , prit les ordres & se fit prêtre ; un autre prit le parti des armes ; un autre fut medecin ; le quatrième fut Jésuite ; & le cinquième étudia en droit & se fit avocat : c'est sur ce dernier que roule l'histoire que je vais conter. Mon pere se voyant sur la fin de ses jours, voulut , avant que de mourir , nous partager également ce qui lui restoit de bien , afin de prévenir toute sorte de dissension entre nous : après sa mort , chacun prit un parti convenable à ses facultés & à l'état qu'il avoit embrassé ; nous restâmes trois à la maison , sçavoir , le prêtre , l'avocat & moi ; nous vivions frugalement & sans ambition avec le peu de bien que notre pere nous avoit laissé , & le revenu d'un petit bénéfice qu'avoit mon frere aîné : l'avocat qui sembloit avoir renoncé au mariage , n'ambitionnoit point une plus grosse for-

tune; il menoit une vie réglée, & avoit beaucoup de religion & de dévotion à la sainte Vierge.

Il alloit souvent entendre la Messe à Notre-Dame, & n'y alloit jamais qu'il ne donna quelque chose à un petit bon-homme vêtu de serge grise, & couvert d'un manteau de même étoffe; ce petit vieillard offroit de l'eau benite à tous ceux qui entroient dans l'Eglise ou qui en sortoient. Un jour mon frere lui donna le double de ce qu'il avoit coutume de lui donner, & lui dit: mon bon ami, j'ai un procès à juger, priez Dieu qu'il me fasse la grace de faire connoître mon bon droit à mes juges, car si je le perds, je suis ruiné: cela dit, il alla entendre la Messe. Il avoit bien raison de dire que si nous eussions perdu ce procès nous étions ruinés, parce que la somme qu'on nous demandoit excédoit celle que mon pere nous avoit laissée; elle avoit déjà été payée;

mais notre partie adverse étoit puissante , & nous avions tout lieu de craindre. Mon frere après avoir oui la Messe s'étant rapproché du benitier , le donneur d'eau-benite lui dit: Monsieur , il y a déjà long-tems que je subsiste des aumônes que vous & les autres gens de bien me faites , il est juste que j'en aye de la reconnaissance : vous m'avez dit de prier Dieu pour le gain de votre procès ; les prieres sont bonnes , Monsieur , mais il faut aussi de l'argent pour cela : si vous en avez besoin , je m'offre de vous en faire prêter , & telle somme qu'il vous plaira , vous n'aurez affaire qu'à moi ; apportez votre billet ici , & ne vous mettez point en peine du reste. Mon frere nous ayant fait ce rapport , nous trouvâmes à propos de nous servir de l'occasion , & d'emprunter 200 écus : le lendemain mon frere fit un billet de cette somme , & le porta avec lui à Notre-Dame ; en

entrant il présenta ce billet au petit vieillard, qui lui dit: Monsieur, allez entendre la Messe, & au retour je vous donnerai la somme que porte votre billet; ce qu'il fit. Nous reconnûmes par effet que l'argent aide beaucoup à soutenir un bon droit; nous gagnâmes notre procès avec dépens. Si-tôt que nous fumes remboursés de nos frais, mon-frere alla reporter l'argent au donneur d'eau benite; & lui ayant voulu donner deux louis d'or pour reconnoissance du plaisir qu'il nous avoit fait, il les refusa disant: à Dieu ne plaise, Monsieur, que je reçoive rien de vous; je ne vous ai point servi par intérêt, & ne veux exiger d'autre reconnoissance, que les aumones que vous avez coutume de me faire. Le lendemain mon frere l'Avocat ne manqua pas à son ordinaire d'aller à Notre-Dame; il donna comme par aumône une piece de quinze sols au

petit vieillard, qui la reçut avec toute l'humilité possible. Au retour de la Messe, ce bon homme lui dit: Monsieur, je sçais que vous êtes encore garçon, j'ai pensé à vous donner une femme; n'ayez aucune répugnance de la recevoir de ma main; celle que je vous propose est sage & belle, & si 15000 écus d'argent comptant vous accommodent, je me fais fort de vous les faire avoir. Mon frere le remercia de sa bonne volonté, & dit qu'il lui rendroit réponse au premier jour. Il vint ensuite nous conter cette aventure. Nous eumes beaucoup de peine mon frere aîné & moi à le résoudre à se marier; enfin il nous promit de voir la fille qu'on lui proposoit; mais en nous protestant que si c'étoit une coquette, il ne vouloit plus entendre parler de mariage. Il retourna donc à son ordinaire à Notre-Dame, & demanda au bon homme s'il pouvoit lui faire voir la Demoiselle dont il lui

avoit parlé : oui - da , lui dit-il , au retour de la Messe je vous menerai à son logis ; soyez assuré d'être bien reçu d'elle & de son pere. La Messe finie il rejoignit le bon homme , qui le mena dans une de ces petites rues qui sont derriere Saint Denis de la Chartre ; il tira une clef de sa poche , dont il ouvrit une assez petite porte ; il fit entrer mon frere , qui plein de confiance dans la bonne foi de son conducteur , monta un escalier assez étroit. Ils entrerent dans une chambre non magnifique , mais propre pour ce qu'elle contenoit ; elle n'étoit ornée que d'un lit de serge grise & de quelques chaises de même , & une natte y servoit de tapisserie ; ce qu'il y avoit de meubles étoit si clair , que l'on se fut miré dedans. Le bon homme heurta doucement à une porte qui étoit dans cette chambre : celle qui l'ouvrit étoit une grande fille fort belle , qui , loin d'être co-

quette , n'avoit pour parure qu'un simple habit d'étamine avec du linge uni ; cependant avec ces ajustemens elle avoit tant de grace & de modestie , que mon frere en fut charmé d'abord. Le bon homme lui dit : Monsieur , voilà la fille dont je vous ai parlé ; je suis son pere , & voilà l'argent que je vous ai promis , ajouta-t-il , en ouvrant un coffre : au reste , je vous donne une fille qui ne sçait gueres des choses du monde ; feue sa mere & moi l'avons élevée dans la crainte de Dieu , & loin du tumulte : elle ne manque cependant pas d'esprit , mais c'est un esprit tout neuf auquel vous donnerez telle teinture qu'il vous plaira. Pour moi , si-tôt que vous serez mariés , je me retirerai à la campagne , où je vivrai du peu de bien que je me réserve , & l'on n'entendra plus parler de moi.

Mon frere lui dit qu'il étoit fort content de ce qu'il lui offroit , mais



qu'il seroit bien fâché de prendre sa fille contre son gré. Le bon homme se tournant vers elle, lui dit : Ma fille, j'ai choisi Monsieur entre tous les plus honnêtes gens que je connoisse pour être mon gendre ; il veut bien me faire cet honneur : ne voulez-vous pas bien aussi recevoir sa main ? Mon pere, lui répondit-elle, je n'ai point d'autre volonté que la votre, & si j'étois maîtresse de moi, & que je connusse la probité de Monsieur, comme vous la connoissez, j'y serois portée même d'inclination. Mademoiselle, lui dit mon frere, je tâcherai de me comporter avec vous de maniere que vous n'aurez jamais sujet de perdre la bonne opinion que vous avez de moi. Cela dit, il prit congé d'elle ; il amena son pere diner chez nous, où nous prîmes ensemble toutes les mesures nécessaires pour la conclusion de ce mariage, qui se fit peu de tems après ; & notre belle-

soeur a depuis passé dans le voisinage & dans l'esprit de tous ceux qui l'ont connue, pour une femme parfaite en esprit, en vertu & en beauté: elle avoit un air charmant quand elle parut sous un habit convenable à la condition de son mari.

Le Ciel a beni ce mariage: ils ont vécu long-tems ensemble, & Dieu leur a fait la grace de laisser des successeurs & des neveux dignes d'eux.



# IV G A G E.

**C**ETTE courte histoire donna sujet de parler à toute la compagnie, & l'on convint que la vertu devoit être récompensée dans quelque état & sous quelque habit qu'elle se rencontrât. L'on tira ensuite un nouveau gage, qui étoit une fiole de cristal garnie d'or: Elle m'appartient,

dit un Colonel, mais je n'aurai pas de peine à la retirer ; & fans chercher un sujet étranger , je vais raconter une aventure qui m'est arrivée , dont les incidens pourront divertir la compagnie. Et continuant de parler, il dit ces mots :

*Histoire du Colonel & de Mademoiselle  
de S. V.*

Entre les choses les plus parfaites de la nature , il n'y a rien à mon sens qui plaise davantage aux yeux des hommes , que la vue d'une belle femme ; & je suis tellement prévenu de cette opinion , que depuis que mon cœur est devenu sensible , j'ai cherché toutes les occasions imaginables pour satisfaire en cela ma curiosité. Un hyver étant à Paris , j'allois fort souvent entendre la Messe aux Minimes de la Place Royale , moins à la verité , par dévotion , que

pour y voir les belles. Parmi toutes celles qui brilloient le plus dans cette Eglise, j'en vis un jour entrer une de l'âge d'environ dix-neuf à vingt ans. Je n'ai jamais rien vu au monde de plus beau, que cette aimable fille : elle avoit l'air grand, la taille admirable ; & la juste proportion des traits de son visage, jointe à la vivacité de son tein, faisoit un assemblage merveilleux. Cette charmante personne étoit suivie d'une demoiselle & de deux laquais, dont l'un portoit la queue de sa robe qui étoit magnifique, & l'autre un livre dont la couverture étoit garnie de plaques d'or. L'éclat de cette beauté fixa tellement mes regards, & toucha si fort mon cœur, que je négligai depuis toutes les autres ; & le plaisir que j'avois à contempler un objet si parfait, fit que je ne manquai pas tous les jours de me rendre dans cette Eglise à la même heure. Soit qu'elle y vint en

négligé, ou richement parée, mes yeux découvroient toujours en elle quelque chose de nouveau, qui me faisoit plaisir. Mais ma félicité ne fut pas de longue durée : cette belle personne disparut, & quelque assiduité que j'eusse depuis à me rendre en ce lieu, je ne la revis plus.

J'eus un extrême regret de n'avoir pas eu la précaution de m'informer de son nom & de sa demeure ; me flattant que si je l'eusse sçu, il ne m'eut pas été difficile de trouver entrée chez elle. Je mis tout en usage pour réparer cette faute : & comme je ne négligeois rien dans cette recherche, passant un jour dans la rue Saint Louis, je vis sur la porte d'un grand logis un laquais vêtu de livrées qui me parurent être celles dont j'étois en peine. Ne voulant pas manquer cette occasion, je dis à un de mes gens de demander à une voisine qui étoit sur sa porte, le nom du

maître de ce laquais ; le mien me rapporta qu'il s'appelloit Monsieur P. P. Ensuite j'abordai moi-même ce laquais , & lui dit : Mon ami, faites-moi le plaisir de me dire comment se porte Mademoiselle P. Il fit un grand soupir , & me dit : Hélas ! Monsieur , elle mourut hier au soir , & nous n'attendons que nos habits de deuil pour en faire les funeraillles. Cette réponse me surprit , de sorte que je demurai comme si j'eusse été frappé de la foudre ; & sans pouvoir parler davantage , je me retirai chez moi , où faisant de sérieuses réflexions sur cette mort inopinée , je disois en moi-même : N'ai-je donc connu tant d'appas , que pour en regretter aussitôt la perte ? & faut-il que ma mauvaise fortune , de concert avec la mort pour me persécuter , enleve aujourd'hui le plus beau chef-d'œuvre de la nature ? Ces pensées m'affligèrent tellement , que tous mes







amis s'apperçurent de mon chagrin, & firent leurs efforts pour me divertir.

Un soir que je me retirois seul assez tard ( nous étions pour lors dans le carnaval ) j'entendis la voix d'une femme qui, par une fenêtre, demanda à demi-bas êtes-vous là ? Oui, dis-je : recevez donc le paquet, ajouta-t-elle, en le laissant tomber. Je ne doutai pas que ce ne fut un vol domestique : dans le dessein que j'avois de le rendre le lendemain, je reculai fix pas en arriere, pour voir si je pouvois remarquer la maison ; mais en vain, la nuit étant trop obscure. Je m'approchai de la porte pour sentir à tâtons si j'y trouverois quelque chose de remarquable : en m'approchant, j'apperçus sous la même fenêtre d'où j'avois reçu le paquet, une personne qui m'ayant aussi apperçu, s'éloigna de moi. Ce vol est concerté, dis-je en moi-même, & l'ombre qui vient de paroître n'é-

toit venue que pour avoir le paquet que je tiens. Je m'approchai de la porte ; & ayant entendu qu'on l'ouvroit doucement , je m'arrêtai tout court , & vis sortir comme deux femmes , dont une me demanda tout bas : Avez - vous le paquet ? Oui , dis - je ; suivez - nous donc , reprit-elle ; ce que je fis pour sçavoir jusqu'où iroit cette aventure. Après avoir marché environ cinq à six cens pas , nous arrivâmes à une petite porte , où après avoir tiré une corde qui répondoit à une sonette , on vint ouvrir avec de la chandelle. Je vis alors que celles que j'avois suivies étoient deux Demoiselles , dont l'une étoit magnifiquement vêtue , quoiqu'en négligé. Je ne leur vis point le visage , parce qu'elles entrèrent sans tourner la tête. Ayant traversé une premiere chambre , elles passerent dans une seconde ; & me firent dire par la servante qui nous avoit ouvert,  
de

de demeurer dans l'antichambre, & de lui donner le paquet que j'avois apporté. Je le lui donnai, & me tins-là pour voir la fin de cette comédie. Une demie-heure après j'entendis de grands cris, comme d'une personne qu'on égorgeoit. Alors sans balancer je mis l'épée à la main pour secourir cette pauvre affligée. Je n'eus pas plutôt mis le pied dans la chambre, que je connus que mon secours étoit inutile. Changeant l'opinion que j'avois que ces femmes fussent des larronneſſes, je me doutai au contraire, que celle qui crioit ſi fort, étoit ſur le point de rendre à la nature ce qu'elle en avoit emprunté; ce qui me fut confirmé par une groſſe femme, qui ſortant de la chambre, & paſſant au travers de celle où j'étois, me dit: Grace à Dieu, c'en eſt fait, Mademoiſelle eſt accouchée heureuſement; je lui ai fait voir qu'elle ne s'eſt point trompée en me

choisissant entre toutes les autres sages-femmes. Cela dit, elle passa; & en repassant, elle me fit une grande reverence, me prenant sans doute pour le pere de l'enfant qu'elle venoit de recevoir. D'autre côté, la Demoiselle se voyant délivrée, demanda une plume, de l'encre & du papier, écrivit une lettre qu'elle ferma, & dit à la servante de la sage-femme, de la donner à celui qui étoit dans l'antichambre, pour la porter à son adresse. On me donna cette lettre, & je la portai chez un jeune Magistrat à qui elle s'adressoit. Comme l'on m'avoit recommandé de la donner en main propre, je heurtai tant & si fort, que son suisse las d'entendre le bruit que je faisois, vint m'ouvrir la porte. Me voyant en habit bleu galonné d'or, & un papier à la main, il crut que j'étois un Officier du Roi, qui apportoit à son maître des ordres secrets de la

Cour ; il éveilla son valet de chambre à qui il dit la chose comme il la pensoit : celui-ci se leva & m'introduisit dans la chambre de son maître , qui d'abord me demanda ce que je voulois : Vous donner une lettre , lui dis-je , en la lui présentant. De quelle part ? me demanda-t-il ; vous le verrez , lui dis-je : il ouvrit donc cette lettre , & lut ce qui suit :

*Je suis enfin délivrée du pesant fardeau que j'ai eu tant de peine à cacher ; & je puis dire que mes précautions n'ont pas été inutiles , l'affaire étant arrivée à bonne fin. Je ne compte pour rien les douleurs que j'ai souffertes , puisque c'est vous qui me les avez causées ; & cette pensée m'a beaucoup servi à les supporter. Le laquais qui vous doit avoir remis cette lettre entre les mains , m'est fidele ; donnez-lui votre réponse en toute sûreté. Je n'ai pas voulu qu'il parût avec son habit ordinaire , afin*

52      *Le Gage Touché,*  
*que la sage-femme même qui m'a*  
*délivrée, ignore qui je suis. Au reste,*  
*venez me voir le plutôt que vous pour-*  
*rez, & je vous instruirai de tout.*

Si-tôt qu'il eut achevé de lire  
cette lettre, il y fit cette réponse.

*Je suis ravi, mon Ange, de ce que*  
*vous êtes heureusement accouchée, &*  
*plus encore de ce que vos douleurs ne*  
*vous ont point aliénée pour moi. J'irai*  
*tantôt vous voir, & nous résoudrons*  
*ensemble toutes choses : ménagez-vous*  
*le plus que vous pourrez, & feignez si*  
*bien une autre maladie, que la fin du*  
*mystère réponde à son commencement :*  
*mais quelque chose qui arrive, soyez*  
*sûre que mon cœur ne sera jamais à*  
*d'autre qu'à vous,*

Il ferma cette lettre & me la  
donna avec quatre louis d'or qu'il me  
glissa dans la main. Ayant pris congé

de lui, je courus chez la Sage-femme, qui me dit que la Demoiselle que je cherchois s'étoit trouvée en si bon état, qu'elle avoit voulu s'en retourner chez elle, d'ailleurs que je n'avois que faire de me mettre en peine de l'enfant, qu'elle auroit soin de le mettre entre les bras d'une bonne nourrisse. Pour l'encourager à faire ce qu'elle disoit, je lui mis entre les mains deux des quatre louis que le Magistrat m'avoit donnés, lui disant : Tenez, Madame, voilà pour le premier mois. Cela la confirma dans l'opinion qu'elle avoit que je fusse le pere de cet enfant, qui étoit un beau garçon. Je la laissai dans cette pensée, & je fus chercher le logis de la Demoiselle, qu'il ne me fut pas difficile de retrouver, l'adresse étant sur la lettre, & le jour commençant à paroître.

Comme j'arrivois à sa porte, je vis comme une espece de Laquais

sans livrée , qui attendoit qu'on ouvrit pour entrer. Je lui demandai s'il étoit du logis , il me répondit qu'oui : Qui servez vous là-dedans , mon ami ? Je suis , dit-il , à Mademoiselle S. V. . . Puisque vous êtes à elle , repartis-je , tenez , donnez-lui cette lettre en main propre , & voilà pour votre peine , ajoutai-je , en lui donnant les deux autres louis du Magistrat. Il faut sçavoir que ce Laquais avoit passé la nuit à attendre un paquet qu'on lui devoit donner , & ce paquet étoit justement celui que j'avois reçu ; parce que dans le tems que je passois , il s'étoit retiré de crainte d'être vû , & que je m'étois trouvé juste pour le recevoir des mains de la Femme-de-Chambre , qui crut en me le donnant , que c'étoit lui qui le recevoit. Comme il faisoit grand froid cette nuit-là , ce malheureux alloit & venoit pour s'échauffer , ce qui fut cause qu'il ne vit point rentrer les Demoiselles qui



s'étoient pourvûes d'une clef pour faire moins de bruit , & rentrer plus secrètement. Voilà pourquoi il avoit attendu jusqu'au soir ; & lorsque je lui donnai cette lettre , il crut que c'étoit le paquet qu'on lui avoit dit d'attendre : cela le consola du froid qu'il crut n'avoir pas enduré en vain, à quoi n'aiderent pas peu les 2 louis que je lui avois donnés. Si-tôt que la porte fut ouverte, il donna la lettre à sa Maîtresse , qui lui demanda comment se portoit celui qui la lui avoit donnée. Fort bien , lui répondit-il. N'a-t'il pas , reprit-elle , montré bien de la joye ? Ma foi , Mademoiselle , repliqua le Laquais , non-seulement sur son visage son contentement s'est fait sentir , mais encore par ses actions. Comment cela ? Lui demanda la Demoiselle ; en me donnant deux louis pour ma peine , répondit-il. Vraiment , dit la Femme-de-Chambre , ta fortune seroit bien-

tôt faite , si tu avois souvent de pareilles nuits. Je le voudrois encore de tout mon cœur , répondit-il , à peine de souffler encore dans mes doigts. Cela dit , il se retira. De mon côté je mis tout en usage pour avoir entrée chez cette Demoiselle. L'occasion s'en présenta où je l'attendois le moins. Ce fut dans une compagnie de femmes où l'on vint à parler des belles du Marais & du quartier de la Place Royale. J'exagerai la beauté de Mademoiselle P. c'est dommage, dis-je , que cette belle fille soit morte ! On pouvoit se vanter en la regardant , d'avoir vû tout ce que les Poëtes ont dit de la Déesse de la Beauté, tant pour la richesse de sa taille , que pour la regularité des traits de son visage. Toute la compagnie se prit à rire à ces paroles , & un de mes amis me demanda où j'avois vû cette merveilleuse beauté ? Aux Minimés , lui répondis-je ; & c'étoit la fille du

President P. reprit-il ? Oui , dis-je , elle-même ; & vous la trouviez belle ? Reprit une Dame de la compagnie ; sans doute , lui répondis-je ; si belle que j'aurois négligé toutes choses pour avoir le plaisir de la voir. Parbleu , mon cher Marquis, dit mon ami , ne soutiens pas la gageure , si tu ne veux passer pour un homme de mauvais goût. Monsieur , reprit encore la Dame qui avoit parlé , puisque vous avez tant de plaisir à voir une belle personne ; je m'offre de vous en faire voir une telle ; que si Mademoiselle P. vous a plu , celle-ci vous charmera tout-à-fait. Quelqu'un de la compagnie lui demanda de qui elle vouloit parler ? De Mademoiselle S. V... répondit-elle. Chacun applaudit à son sentiment , & tous conclurent qu'il n'y avoit point dans Paris une plus belle fille. Cela augmenta le desir que j'avois de la connoître : je dis à cette Dame , que je

lui ferois bien obligé , si elle vouloit me faire le plaisir de m'y mener au plutôt , & qu'il y avoit long-tems que je cherchois l'occasion de voir cette belle personne. Dès demain si vous voulez , me dit-elle , vous n'avez qu'à vous rendre chez moi , & nous irons ensemble dans mon carrosse. Je n'avois garde de manquer au rendez-vous. M'étant donc rendu le lendemain chez cette Dame , elle me mena chez Mademoiselle S. V... qui nous reçut d'une maniere d'autant plus gracieuse , que la Dame qui m'introduisoit , étoit une de ses intimes amies. Mais Dieu sçait qu'elle fut ma surprise , lorsque je vis que cette belle personne étoit la même que j'avois vûe aux Minimes , & que je croyois morte , trompé par la ressemblance de la livrée de Mademoiselle P. avec la sienne. Hé bien , me dit tout bas la Dame qui m'avoit amené , trouvez-vous que celle-ci doive ceder à l'au-

tre? Non lui dis-je, Madame, il n'y a pas de comparaison; & je vous avoue que je n'ai jamais rien vû au monde de plus beau. Ce que je sçavois d'elle me donna un peu plus de hardiesse que je n'en aurois pris, si je l'eusse ignoré; & mes manieres libres ne lui déplurent pas. Avant que de sortir je lui demandai la permission de venir de tems en tems l'assûrer de mes respects; elle me répondit que je lui ferois bien de l'honneur. Comme nous nous en allions, nous rencontrâmes le Magistrat dans la cour. Il salua fort civilement la Dame; & me voyant marcher immédiatement sur ses pas, il me salua comme de maître à valet, se contentant de me faire seulement un signe de tête, accompagné d'un *bon jour mon ami* assez sec. Cela étonna la Dame avec qui j'étois. Je lui dis qu'elle ne devoit point être surprise de ce procédé, que nous étions assez

bons amis lui & moi , pour ne point faire de façons ensemble. Comment me dit-elle , vous connoissez ce Magistrat , & vous cherchiez qui vous donneroit entrée chez Mademoiselle S. V. . . ? Et qui vous l'aurois donnée mieux que lui ? On ne peut être mieux qu'ils sont ensemble. Je lui répondis que j'aimois mieux lui en avoir obligation qu'au Magistrat , qui de son côté dit à sa Maîtresse : Vous avez un Laquais qui fait l'homme de conséquence , quand il est sous un autre habit que celui de la livrée : Il fait apparemment les doux yeux à quelque Grifette du premier ordre , dit la Femme de Chambre ; car quand il les va voir il ne porte point de couleurs. La conversation en demeura-là : & je sçus si bien profiter de la permission que m'avoit donnée Mademoiselle S. V. . . que j'allois souvent la voir , & que de son côté elle me recevoit toujours à son ordinaire.

c'est-à-dire , parfaitement bien.

Un jour que je jouois avec elle sur un guéridon auprès du feu , le Magistrat entra. Il fut surpris de me voir si familier avec celle dont il croyoit que je fusse le Laquais. Je me levai pour le saluer ; Mademoiselle S. V... qui perdoit , me dit avec chagrin , trêve de cérémonie , asseyez-vous , s'il vous plaît , & regardez mon jeu , voilà ce que je porte. Je lui obéis : mais le Juge choqué de la mauvaise reception que lui faisoit sa Maîtresse , se retira. La Femme de Chambre le rencontrant sur l'escalier lui demanda : Pourquoi donc , Monsieur , vous en allez-vous si-tôt ? Vous ne faites que d'entrer : c'est , répondit-il , que ma présence pourroit troubler le plaisir que votre Maîtresse prend à jouer avec un Domestique. Comment un Domestique , dit-elle ? C'est un Colonel. Mais sans donner à cette fille le tems d'achever , il continua ,

disant : oui un Domestique , je sçai bien ce que je dis , & son habit doré ne me fera pas prendre le change. Il s'en alla sans vouloir s'expliquer davantage. La Femme de Chambre dit en elle-même , je ne m'étonne pas si ce beau Monsieur de balle est si humble & si civil , puisque c'est si peu de chose , trop heureux encore de ce qu'on le souffre dans une maison comme celle-ci : mais je veux pourtant avertir Mademoiselle du rang qu'il tient dans le monde. Quand je fus sorti elle ne manqua pas de demander à sa Maîtresse avec qui elle croyoit avoir joué : Je ne sçai au vrai ce que fait ce Gentilhomme qui vient de sortir, lui répondit-elle ; mais je suis persuadée que ce ne peut être qu'un homme de qualité , puisque la Dame qui m'en a donné la connoissance ne s'en seroit pas mêlée si cela n'étoit pas , & que d'ailleurs ses belles manieres le font assez connoître. En ve-



rité, Mademoiselle, reprit la Femme de Chambre, Madame de ... vous a donné-là une belle connoissance ! Un faux Marquis revêtu d'un habit doré. Ne vous y trompez pas ce n'est qu'un Gueux revêtu, un Valet déguisé, un de ces Filoux qui se glissent ainsi chez les personnes de condition pour attraper l'argent du jeu. Eh qui t'a dit cela, repartit la Demoiselle ? C'est Monsieur P.... répondit-elle, en lui nommant le Magistrat : & c'est pour cela qu'il s'est retiré si promptement quand il vous a vûe tête-à-tête jouer avec un tel homme. Puisque cela est ainsi, reprit la Demoiselle, allez-vous-en tout-à-l'heure dire au Portier que je lui défends de le laisser jamais entrer ceans ; ce qu'elle fit. Deux jours après revenant à mon ordinaire, le Portier me refusa la porte, sans me vouloir dire d'autre raison, sinon qu'on lui avoit défendu de me laisser entrer. Me voyant ainsi privé de la

vûe de cette belle , je m'imaginai que ma présence lui étoit devenue suspecte , parce que le Magistrat m'ayant reconnu , lui avoit peut-être dit que je sçavois le plus secret de son histoire ; étant bien éloigné de penser qu'il eût demeuré si long-tems dans l'erreur. Mais nous étions lui & moi dans des pensées bien différentes , car il me croyoit toujours un Valet , & un Valet heureux ; ce qui mettoit le comble à son dépit & à sa jalousie. Quoi donc , perfide , disoit-il , dans le fort de sa rage , sont-ce là les promesses que nous nous sommes fait l'un à l'autre de nous aimer uniquement ? Aujourd'hui un gueux de Valet triomphe de ma fidélité ! Ensuite calmant son transport , il disoit : peut-être aussi les choses ne vont-elles pas si loin que je me l'imagine... Puis en regardant au Ciel : Dieux ! Se peut-il faire que j'aye un Valet pour rival,

un Valet ! Mais qu'y a-t'il de nouveau en cela ? N'est-ce pas le goût de la plûpart des femmes d'aujourd'hui , de préférer un Laquais à un honnête homme ? Ma foi , quand on accorde à de telles gens les faveurs du tapis , on ne leur refuse pas le reste.

Cette dernière opinion s'empara si fort de son esprit qu'il fit serment de ne plus voir la Demoiselle , & de lui en apprendre le sujet par un petit mot de Lettre ; il lui écrivit donc ce Billet.

*Vous m'avez dit cent fois que le tems de mon absence vous étoit insupportable ; & je négligeois dans ma sotte crédulité les affaires les plus importantes pour me ranger auprès de vous ; mais aujourd'hui , perfide que vous avez dans votre maison de quoi vous passer de ma présence , trouvez bon , s'il vous plaît , que je me donne*

*tout entier aux soins de mon devoir. Si le Valet qui remplit ma place , & qui jouoit hier si familièrement avec vous s'acquitte bien du sien , je vous donnerai désormais tout le loisir d'en profiter. Adieu.*

Ce Billet toucha sensiblement la Demoiselle qui se voyoit par-là abandonnée d'une personne qu'elle avoit intérêt de ménager. Elle fit aussi-tôt mettre les chevaux au carosse , & étant allée chez la Dame qui m'avoit introduit chez elle : elle lui demanda qui j'étois & si elle me connoissoit bien. Oui , répondit cette Dame , c'est un homme de condition dans l'épée , qui est Colonel du Regiment de son nom ; & je crois qu'il doit vous avoir fait connoître par ses manieres qu'il est d'une naissance des plus distinguées.

La Demoiselle charmée d'une réponse qui sembloit lui donner gain de

cause , ne fut pas plutôt de retour chez elle , qu'elle écrivit un Billet au Magistrat conçu en ses termes :

*Je ne sçai ce que vous me voulez dire , quand vous me reprochez que je joue avec un Valet : il s'en faut bien que je n'aye des sentimens si indignes de ma naissance , & si je me suis abaissée jusqu'à la robbe , on ne me verra jamais descendre plus bas. La personne qui vous a mis en cervelle est très-considérable dans l'épée ; & j'ai cru qu'une fille de mon rang pouvoit avec bienséance jouer aux cartes avec un Gentilhomme tel que lui , sans qu'on pût y trouver à redire. Je suis trop innocente de ce dont vous m'accusez pour me donner la peine de m'en justifier ; informez-vous mieux , & comme un Juge integre , rendez-moi justice en me faisant réparation d'honneur : vous me la devez de plus d'une façon. Adieu.*

La lecture de ce Billet jetta le Ma-

gisfrat dans un étrange embarras. Il fouhaitoit que sa Maîtresse fut innocente, & quelque fois la croyoit telle. Mais quand il se souvenoit de la lettre que je lui avois porté de sa part , il retournoit toujours à sa premiere idée.

Un jour enfin que je jouois chez le Duc de R..... ce Magistrat y vint : mais quelle fut sa surprise lorsqu'il me vit tenir rang parmi des Cordons bleus & des Maréchaux de France ! Je reconnus son embarras , quoique je ne fisse pas mine de m'en appercevoir. L'heure de se retirer étant venue , il m'offrit de me remener dans son carosse. J'acceptai son offre avec bien du plaisir, me flattant de pouvoir apprendre par lui des nouvelles de sa Maîtresse ; mais il me prévint , & me dit : Monsieur , de grace dites-moi je vous prie n'ai-je pas l'honneur de vous avoir vû quelque part ? Monsieur , répondis-je , c'est moi qui

crois l'avoir reçu chez Mademoiselle S. V..... Mais répliqua-t'il, si je ne me trompe, je crois vous avoir vû encore ailleurs. Alors me ressouvenant de la lettre que je lui avois portée, & de l'opinion qu'il avoit alors de mon état, je me pris à rire sans lui répondre; ce qui lui fit connoître qu'il ne se trompoit pas. De grace, Monsieur, ajouta-t'il, apprenez-moi, pour me tirer de l'erreur où je suis, par quel hasard vous vous trouvâtes chargé de la lettre que vous m'avez apportée? Je lui contai sans déguisement la chose comme elle étoit. Il me demanda si Mademoiselle S. V..... le sçavoit. Je lui dis que non, & que je n'avois pas voulu lui en parler de crainte de lui faire de la peine.

Il loua ma discretion & moi de mon côté, je lui vantai tant son bonheur & la sagesse de sa Maîtresse, que je le persuadai qu'il n'y avoit

que lui seul au monde, qui fût capable de lui toucher le cœur.

Au lieu de me mener chez moi , il fit toucher chez Mademoiselle S. V... où étant arrivés , le Portier ne voulut point me laisser entrer quelque instance qu'il pût faire. Le Magistrat comprit bien-tôt qu'il avoit été la cause de mon exil : il me quitta pour aller ménager mon rappel. Après s'être jetté aux pieds de sa Maîtresse , il lui demanda pardon de ce qu'il lui avoit écrit , confessant que depuis que je lui avois porté une lettre de sa part, il m'avoit toujours pris pour un Laquais.

De quelle lettre parlez - vous ? dit-elle , je n'ai jamais chargé ce Gentilhomme-là d'aucune commission , & je voudrois qu'il fût ici pour vous convaincre de toutes les chimeres que vous vous êtes mis dans l'esprit. Il est à la porte , dit-il : ordonnez qu'on le laisse entrer , & vous



verrez si mes soupçons étoient si mal fondés. L'ordre vint , le Portier me laissa entrer ; & si-tôt que la Demoiselle me vit : Monsieur , me dit-elle, vous ai-je jamais donné aucune lettre à porter à Monsieur que voilà ? Me montrant le Magistrat. Je n'en ai jamais reçue aucune de vous directement , Mademoiselle , lui répondis-je ; cependant il est très-certain que j'en ai porté une de votre part. De ma part ? reprit-elle ; de grace Monsieur , expliquez-nous cette énigme. Alors voyant qu'il n'y avoit personne de trop , je contai toute l'histoire que vous venez d'entendre. Ils admirerent l'effet du hasard , & me prièrent de garder le secret jusqu'à ce qu'ils fussent en état de ne plus rien craindre , par un mariage qui se conclut peu de tems après.



## V. G A G E.

**L**E cinquième gage étoit une Boëte à portrait , qui appartenoit à un President , qui prenant la parole , dit : Le portrait qui est dans cette Boëte , me servira pour la dégager. Toute la compagnie se prépara pour entendre une histoire des plus galantes , puisqu'un portrait de poche en faisoit l'intrigue. L'ouverture de cette Boëte , qui ne renfermoit que le portrait d'un gros Gueux , fit bien-tôt changer d'opinion : mais on n'eut pas moins de curiosité d'apprendre pourquoi ce Magistrat estimoit ce portrait jusqu'à le porter sur lui. Pour satisfaire l'impatience de la compagnie , il commença ainsi.

*Histoire du Gueux de Lorraine.*

Etant à l'âge de quatorze ans dans  
le

le fort de mes Etudes , j'étois si libertin que je faisois souvent ce qu'on appelle l'Ecole buissonniere. Mon Régent s'en étant plaint à mon pere, ils résolurent ensemble de me faire châtier par le Cocher du logis. Un Laquais qui avoit entendu ce que l'on avoit machiné contre moi , m'en avertit. Je pris l'épouvante , & résolus de m'en aller , ce que je fis, après avoir été , comme de la part de mon pere , emprunter plusieurs sortes de marchandises chez divers Marchands, qui fournissoient notre maison. Je fis argent de ma marchandise , dont je vendis une partie en passant à Orléans , & l'autre à Paris. Après avoir tout vendu & tout mangé , je fus réduit à demander mon pain. La honte que j'avois de tendre la main , me faisoit tenir dans les rues détournées ; & je faisois si mal ce métier , que je ne trouvois presque rien. Ce fut alors que je regrettai la maison

de mon pere, où il y avoit nombre de valets qui faisoient bonne chere, pendant que je mourois de faim.

Un jour étant derriere les Char- treux, je vis un gueux qui mangeoit un gros morceau de pain, & quelques restes qu'on lui avoit donnés à la porte du Couvent. De mes jours je n'ai vu manger avec tant d'envie d'en faire autant, qu'en voyant baftrer ce gueux. Il y avoit trente heures que je n'avois mangé; & ce qui m'auroit fait mal au cœur un mois auparavant, me parut dans ce moment quelque chose de fort délicieux. Ce pauvre homme me voyant conduire des yeux jusqu'au fond de son gosier tous les morceaux qu'il mangeoit, me demanda si j'en voulois être: J'acceptai cet offre avec bien du plaisir, & l'écuelle fut bien-tôt vuide. Il tira de sa besace quelques morceaux de pain qu'il me donna; je n'ai jamais mangé de ma

vie avec tant d'appetit. La bonne chere que je venois de faire avec ce gueux m'attacha à lui de si près , que je le suivois par tout , l'imitant dans sa façon de mandier. Nous fîmes ce jour-là une assez grosse fortune pour des gueux , puisque nous trouvâmes environ quinze sols.

Nous étant ainsi associés , nous allâmes de ville en ville toujours mendians. Nous arrivâmes enfin à un village proche de Sully , d'où il étoit , & entrâmes dans une chaumiere qui étoit sa maison. D'abord je fus étonné de voir la maison de ce gueux si bien garnie , ayant toujours cru que son bâton & son bissac faisoient toute sa richesse : mais je fus bien plus surpris le lendemain , quand je lui vis vêtir un assez bon habit au lieu de ses haillons ; il avoit sous cet ajustement un air d'honnête homme. Il me demanda d'où j'étois ; je lui dissimulai ma naissance & ma patrie.

lui faisant croire que je n'avois plus ni pere ni mere. Il me dit que si je voulois faire pendant trois ans le métier de *trucheur* avec lui , il me donneroit sa fille en mariage , & qu'il nous laisseroit après sa mort du pain pour toute notre vie ; je lui promis de faire tout ce qu'il me commanderoit.

Me voilà donc passé maître gueux ; nous partîmes pour aller faire une nouvelle tournée , nous passâmes par le pays Messin , & courûmes toute la Lorraine. Je ne m'amuserai point à vous conter mille petites aventures de gueux , qui n'auroient rien que de trop bas pour vous entretenir. Il est seulement nécessaire que je vous dise que je tombai malade à Nancy , pour justifier la raison que j'ai de garder si chèrement le portrait du pere Edmond ; c'est ainsi que se nommoit ce gueux. Je fus mis à l'Hôpital , où les Médecins défendirent à ceux qui

gouvernoient cette maison , de me donner quoi que ce soit à manger de solide. J'eus un transport au cerveau ; alors pour diminuer l'ardeur & la force avec laquelle je me tourmentoïs , ils me firent tant saigner , que je crois qu'ils avoient envie de me tirer l'ame avec le sang. D'ailleurs je n'avois pour toute nourriture que de simples bouillons d'hôpital , qui ne sont que de l'eau chaude. Jugez en quel état je devois être , après quinze jours d'une telle diète : c'étoit fait de moi , si le pere Edmond , qui m'aimoit , comme son propre enfant , ne m'eut apporté de tems en tems de petits morceaux délicats , & quelquefois un peu de vin , qu'il me donnoit en cachette. Ce petit secours me redonna la vie. Ce bon vieillard étoit fort homme de bien , à sa profession près ; dans le tems que l'on doutoit de mon sort , il me dit des choses si chrétiennes & si touchantes , que je

m'en souviendrai le reste de mes jours.

Il y avoit dans le même hôpital un jeune peintre avec lequel je fis connoissance ; & comme j'en sortis avant lui , je l'assistai comme le bon homme m'avoit assisté , & il guerit comme moi. Ce jeune homme , pour me marquer sa reconnoissance , s'offrit à me faire mon portrait ; mais je lui dis que puisqu'il avoit tant de bonne volonté pour moi , je le priois de faire plutôt celui du pere Edmond. Il le fit , & voilà d'où me vient ce portrait. Vous me demanderez peut-être comment je quittai la compagnie de ce gueux , & je répondrai qu'étant tombé malade à Metz , il mourut malgré tous les soins que je pris de lui. Je fus aussi touché de sa mort que de celle de mon propre pere. J'en donnai avis chez lui , & comme gardien de l'argent que nous avions trouvé dans notre quête , je m'en fis



habiller , & me mis valet d'un Lieutenant de Cavalerie nommé Monsieur D.... Je le suivis à l'armée , & nous nous trouvâmes à la célèbre bataille de Rocroy. Je ne vous ferai point le récit de cette grande journée, qui fut si avantageuse à la France & si préjudiciable à l'Espagne : Vous avez sans doute lû l'admirable relation qu'en a fait M. de la Chapelle. Je dirai seulement qu'un peu avant le choc général , il se faisoit de petites escarmouches par des partis qui se détachotent des deux armées , où tantôt l'un avoit l'avantage , & tantôt l'autre. Un Capitaine Espagnol étant venu défier un Officier François , mon maître accepta son défi. Les voilà le pistolet à la main , qui font voltiger leurs chevaux à la vûe des deux armées. L'Espagnol tira son coup le premier , & tua le cheval de mon maître ; qui conservant son sang froid ordinaire , se releva aussi-tôt ,

courut à la botte gauche de son ennemi , le jetta à bas de son cheval , monta dessus , & du pistolet qui restoit à l'arçon de la selle , lui cassa la tête : cela fait il revint au camp , monté sur un parfaitement beau Barbe. A la fin de cette campagne nous revînmes à Paris , & mon maître logea dans la rue de la Harpe. Un soir qu'il soupoit au quartier de S. Thomas du Louvre avec quelques Officiers du Régiment , il m'avoit commandé de le venir chercher sur les dix heures avec un flambeau. Comme j'allois pour le trouver, je fus attaqué par quatre voleurs au bout du Pont S. Michel. Je voulus crier, mais ils trouverent bien-tôt le secret de me faire taire , en me mettant un poignard sur la gorge. Ils me fouillèrent par tout , & ne me trouverent rien ; mais ne voulant pas perdre leurs peines , ils me dépouillèrent jusqu'à la chemise , & emporterent mes ha-

bits. Comme il faisoit un froid terrible , mon plus court étoit de retourner à l'auberge : mais ils avoient pris le chemin de notre rue : voyant que je les suivois ils crurent que c'étoit pour les épier. Il en vint un à moi l'épée nue. Je me sauvai vers le Quay des Augustins , où passoit un carosse qui alloit grand train ; je montai derrière : le vent me troussoit ma chemise , & la faisoit quelquefois voltiger jusques sur ma tête ; à quoi je ne pouvois remédier d'une main , ayant encore assez de peine à me tenir avec les deux , tant elles étoient engourdies de froid. Le carosse alloit toujours fort vite ; ayant passé le College des Quatre Nations, il tourna sur le Pont Royal , au milieu duquel il s'arrêta. Je fus surpris de ce qu'il arrêtoit ainsi dans un endroit où il n'y avoit point de maison ; mais je le fus encore bien davantage , quand je vis deux hommes tirer de ce carosse

un corps mort pour le jeter dans la riviere. Je fus tout effrayé , & m'enfuis du côté du Louvre , pensant que ce carosse dût retourner sur ses pa : mai tout au contraire , je l'entendis venir après moi , ce qui redoubla ma peur. Je fus pour me cacher dans le fumier qui est à la porte de l'écurie du Louvre : comme je me fourrois dedans , je sentis deux pieds froids qui me glacerent le visage.

Ce fut un redoublement de peur pour moi dont je crois que je serois mort , si je n'eusse vû le carosse continuer son chemin & s'éloigner de moi. Je laissai ce pauvre corps , & gagnai le Guichet des Galleries. Quand je fus dans la rue S. Thomas, quelques Bourgeois qui venoient avec leurs femmes de souper en ville , me voyant ainsi nud à la lueur de leur flambeau , eurent peur , & les Dames firent un cri. Je leur dis que je devois moins faire peur que compassion :

elles passerent & moi aussi. J'arrivai au lieu où mon Maître soupoit , qui fut bien surpris de me voir en cet état, aussi-bien que toute la compagnie. Je leur contai en peu de mots tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'étois sorti de l'auberge ; tous les jeunes gens qui étoient entre la poire & le fromage , dirent , allons voir ce qu'il y a dans ce fumier ; ils y furent, & trouverent que c'étoit un Ramonneur , qui faute de gîte s'étoit mis là-dedans pour avoir plus chaud. Pour moi je tombai malade du froid que j'avois souffert ; & mon Maître s'en allant chez lui me paya ce qu'il me devoit de mes gages , mais cela fut bien-tôt dépensé. J'écrivis une lettre pleine de soumission à mon pere qui me fis tenir de l'argent ; je me fis habiller de neuf selon ma condition , & je m'en revins chez nous , où je fus reçu comme l'Enfant prodigue.



## V I. G A G E.

CETTE histoire achevée, l'on tira un autre gage qui étoit le sixième. Ce fut une Tabatiere qui se présenta. Un Chevalier l'ayant réclamée, la Dame qui étoit dépositaire des gages lui dit : Vous devez avoir de quoi payer, Monsieur ; étant fait comme vous êtes, on n'est pas sans avoir eu quantité de bonnes fortunes.

Sans doute, répondit-il en riant, & si je contoïs toutes mes aventures, j'aurois de quoi défrayer la compagnie. Cependant par modestie, & pour ne pas exposer la réputation des personnes qui les ont partagées avec moi, je ne conterai qu'une histoire dans laquelle je n'ai que très-peu de part.

*Histoire de Mademoiselle des R. . . .*

*Etant à Paris & passant sur le Pont*

Neuf du côté qui regarde le Pont au Change , j'étois prêt à descendre les degrés du côté de la Place Dauphine, quand je vis sortir de cette Place une Demoiselle magnifiquement vêtue. Sa taille & son air répondoient admirablement bien à la richesse de ses habits ; son visage me charma de sorte qu'oubliant tout à coup son air, sa taille & sa magnificence , je m'arrêtai tout court pour la contempler. Dans le tems que je la regardois attentivement , je vis avec une surprise étonnante celle qui me paroissoit un ange devenir dans l'instant affreuse comme un Diable. . . . Je m'apperçois qu'à ce récit toute la compagnie surprise s' imagine déjà que cet événement étrange est l'effet de quelque enchantement diabolique. Point du tout ; voici comment se fit cette métamorphose : un malheureux coquin , passant auprès de cette belle fille , leve le bras & lui casse sur le





lui dis-je , Mademoiselle , quels peuvent être les gens qui vous en veulent assez , pour vous avoir fait un si sanglant affront ? Je suis bien trompée , dit-elle , si ce n'est l'effet de la jalousie d'une fille qui a été ma plus intime amie. Cela dit nous arrivâmes à sa porte ; je la conduisis jusqu'à son appartement : en entrant elle dit à sa Femme-de-Chambre : Regarde , Fanchon , regarde en quel état la Bertrand m'a réduite ; peut-on pousser la vengeance plus loin ? Elle triomphe à présent de tous mes charmes , elle peut compter maintenant sa victoire sûre. En disant cela elle leva ses coëffes ; Fanchon fit un cri horrible , car c'étoit quelque chose d'affreux de voir l'encre & le sang couler le long de son visage sur sa belle gorge. Elle vouloit aller à son miroir , mais je l'en empêchai : sa Femme-de-Chambre & moi nous la deshabillâmes , l'encre avoit coulé jusqu'au creux de son estomach ,

& tous ses habits en étoient gâtés. Nous lui lavâmes le visage & la gorge; elle avoit le tendon du nez coupé, & les joues toutes cicatrisées. Que dira M. des Landes, disoit-elle, lorsqu'il me verra dans cet effroyable état? Il ne balancera plus entre ma rivale & moi : que le premier jour que je l'ai vû, & que j'ai beni tant de fois, m'est devenu fatal! Quand elle fut pansée avec un excellent baume que sa fille lui mit sur ses playes, & qu'elle fut couchée; je me mis dans un fauteuil près de son lit, & lui dis : Mademoiselle, ne vous incommoderois-je point trop si je vous demandois quel sujet vous avez de soupçonner Mademoiselle Bertrand d'avoir fait faire une action si détestable? Monsieur, me dit-elle, loin de m'incommoder je me ferai un plaisir de vous le dire, pour vous faire voir le juste sujet que j'ai de la soupçonner; & vous verrez par ce

récit que je suis innocente de sa jalousie.

Nous étions Mademoiselle Bertrand & moi, comme je vous ai déjà dit, deux amies inséparables; la mort de ma mere qui survint, & la maladie de mon pere qui succeda à cette mort, m'empêcherent de la voir aussi souvent chez elle que j'avois de coutume. Il y avoit assez long-tems que je ne l'avois vûe, quand elle me vint parler d'un Gentilhomme qui l'aimoit, disoit-elle, à la folie. Elle me pressa tant de le voir, qu'encore que la maladie de mon pere augmentât, pour la contenter je fus chez elle un un moment, où je vis ce Gentilhomme qui me parut tout accompli. M'ayant demandé en sortant comment je le trouvois : parfaitement bien fait, lui dis-je; & s'il a l'esprit aussi beau que le corps, c'est un amant parfait. La mort de mon pere m'ayant donné un peu plus de liberté qu'au-

paravant , elle venoit tous les jours me parler de ses amours , & me vanter les perfections de son amant : elle m'en dit tant de bien , que je me crus obligé par complaisance & par curiosité , d'aller chez elle pour voir Monsieur des Landes ; c'est le nom de ce Gentilhomme qu'elle aimoit , & de qui elle croyoit être aimée jusqu'à l'épouser au plutôt. Après les premiers complimens , je fus curieuse de sçavoir , si ce qu'elle m'avoit dit de son esprit étoit aussi juste que le portrait qu'elle m'avoit fait de sa personne. J'eus un entretien particulier avec lui , dans lequel je connus par effet qu'elle n'en avoit point senti toute la délicatesse : elle étoit ravie de nous voir converser ensemble avec tant d'application ; car elle s'attendoit bien être louée sur le choix qu'elle faisoit. En effet , lorsqu'elle me demanda ce que j'en pensois : Plus que vous ne m'en avez dit,

lui répondis-je ; & si j'avois un choix à faire , ce seroit d'un homme tel que lui. Elle fut charmée de ma réponse , & me pria de les venir voir souvent , & d'appuyer autant que je pourrois son inclination. Je le lui promis ; mais les choses tournerent autrement que nous ne nous y étions attendues elle & moi. Monsieur des Landes , qui avoit été aussi content de moi que je l'avois été de lui , négligea toute autre inclination pour me donner ses soins : Mademoiselle Bertrand , loin de troubler nos entretiens , nous facilitoit l'occasion de nous voir tête-à-tête , croyant que c'étoit pour son propre compte ; mais toutes les fois que je lui voulois parler d'elle , il m'arrêtoit tout court , & me disoit : Mademoiselle , parlez de vous ; l'amour ne se sollicite pas comme les procès : ici plus la sollicituse a de charmes , moins elle avance les affaires de celle pour qui elle veut parler ;

par conséquent Mademoiselle Bertrand a eu grand tort de s'adresser à vous pour cela ; & moi de mon côté j'aurois encore plus grand tort qu'elle, si toute belle & charmante comme vous êtes , j'adressois mes vœux à d'autres qu'à vous. Vous me faites bien de l'honneur , Monsieur , lui dis-je ; mais je ne puis honnêtement accepter vos vœux , ni devenir la rivale d'une bonne amie qui m'a mis ses intérêts entre les mains , sans me rendre coupable de la plus noire perfidie. Que diroit-on de moi , si j'étois cause que ce qui est commencé entre vous ne s'achevât pas ? D'ailleurs , Monsieur , il ne me convient point d'aller sur les brisées d'autrui. Je jure par vos appas , reprit-il , que je n'ai jamais rien promis à Mademoiselle Bertrand , & ne veux jamais être regardé de vos beaux yeux , si je lui ai jamais parlé de mariage : je l'ai cajolée comme on fait toutes les

jolies filles comme elle , & rien d'avantage ; sa condition & son esprit ne me conviennent point : pour vous, Mademoiselle , ce n'est pas de même, je sçai que vous êtes d'une famille très-noble , que vous avez un mérite qui passe infiniment votre naissance, & que vous êtes la plus belle personne que j'aye jamais vû ; je vous le dis , & je jure par vos charmes qu'il ne tiendra qu'à vous que nous ne soyons unis ensemble par le lien conjugal. J'ai du bien , j'ai de la naissance , & suis maître de moi : vous n'avez plus ni pere ni mere , & il ne tiendra qu'à vous que nous ne soyons heureux. Je lui demandai quelques jours pour répondre à ses honnêtetés , & lui dis qu'il pouvoit cependant s'assurer que je n'étois pas insensible aux offres qu'il me venoit de faire ; mais que Mademoiselle Bertrand m'embarrassoit fort , & qu'il falloit avant toutes choses la

dissuader qu'il eut jamais eu dessein de l'épouser. Moi-même, si-tôt que je la vis, je lui dis que je n'avois encore pû découvrir par où elle dût s'attendre que Monsieur des Landes eut envie de lui donner la main. Il est cependant fort aisé de le voir, me dit-elle ; à quel dessein viendrait-il ici tous les jours ? Pourquoi me diroit-il cent douceurs ? Combien de fois vous a-t'il dit qu'il vous épouserait, lui dis-je ? Car si les hommes de ce pays épousoient toutes les filles à qui ils ont dit *je vous aime*, ils auroient plus de femmes que l'on en a en Turquie. Bon ! reprit-elle : est-ce qu'un garçon ira parler de mariage à une fille ? De quoi voulez-vous donc qu'il lui parle, lui dis-je ? Quand ils ont dessein d'épouser une fille, reprit-elle, ils doivent s'adresser aux parens, ou leur en faire parler. Ah ! je vous entends, lui dis-je ; c'est-à-dire que Monsieur des Landes vous



a demandée , ou fait demander à vos parens : Non , pas encore , dit-elle , mais ce fera bien-tôt. Pas si-tôt que vous le pensez , Mademoiselle , lui dis-je : croyant que vos affaires étoient plus avancées qu'elles ne le sont , je lui en ai parlé ; il m'a dit en bons termes qu'il n'avoit jamais eu la pensée de vous épouser : c'est qu'il a voulu diffimuler , repliqua-t'elle. Mais , lui dis-je , Mademoiselle , ne tomberez-vous pas d'accord avec moi , que si Monsieur des Landes vous avoit dit en termes formels qu'il vous aime. . . . Il me l'a dit aussi , interrompit-elle : Patience , lui dis-je ; s'il avoit ajouté à ce *je vous aime* , un *je vous veux épouser* , ne croiriez-vous pas la chose plus sûre ? Sans doute , repliqua-t'elle : oh bien , repris-je , ne comptez donc plus sur lui ; car j'en connois une autre que vous à qui il a dit , non-seulement , *je vous aime* ; mais à qui

même, il a donné sa parole de l'épouser. Qui est celle-là me demandait-elle ? C'est moi, lui dis-je : & l'accepterez-vous ? Je ne sçai. Elle ne me dit rien davantage, & un moment après elle me quitta. Si-tôt qu'elle vit Monsieur des Landes, elle lui dit : Vraiment, Monsieur, il y a des personnes qui se flattent que vous les épouserez, si elles veulent. Ces personnes-là se trompent, Mademoiselle, dit-il ; car mon dessein est de n'en épouser qu'une seulement. La Bertrand prenant cette réponse pour une déclaration en sa faveur, ajouta en souriant : Cependant Mademoiselle des R. . . . n'en cederait pas sa part à une autre ; & même elle se vante d'avoir reçu de vous une déclaration sur ce sujet. Quoi, dit Monsieur des Landes, elle vous a dit elle-même que je m'étois offert à l'épouser ? Oui, lui répondit-elle ; mais je n'en ai rien voulu croire. Vous avez  
eu

eu tort , Mademoiselle , reprit-il , car elle disoit la verité ; & si elle ne le croyoit pas fermement , je vous priois de l'en assurer de ma part. Quoi, dit-elle , perfide , osez-vous bien me dire cela à moi-même ? Vous me trompiez donc ? Non , répondit-il , c'étoit vous qui vous trompiez vous-même, si vous comptiez sur un mariage dont je ne vous ai parlé de ma vie, & auquel je n'ai jamais pensé. A ces paroles la voilà dans une rage épouvantable ; elle étouffe , elle est prête à crever : son pere & sa mere qui viennent au bruit , ayant appris le sujet de ce désordre , prièrent civilement Monsieur des Landes de se retirer : ce qu'il fit. Il m'a donné depuis tous ses soins ; plus je l'ai vû , plus je l'ai trouvé aimable ; & nos affaires étoient assez avancées quand j'ai été maltraitée comme vous avez vû en revenant du Palais acheter des dentelles pour le jour de nos nôtces.

Comme elle achevoit de parler , je vis entrer un jeune homme assez bien-fait dans sa chambre ; je me doutai que c'étoit Monsieur des Landes : en effet c'étoit lui. Qu'avez-vous , Mademoiselle , lui dit-il , en la voyant au lit ? Elle se cacha le visage de ses cornettes & ne put rien lui répondre, tant elle avoit le cœur ferré.

A ce silence qui le jette dans le trouble , il se tourna vers moi , & me demanda ( me prenant pour un Chirurgien , parce que j'étois habillé de noir ce jour-là ) si je croyois cette maladie dangereuse pour sa vie. Non, répondis-je , pourvu que Mademoiselle ne prenne point le malheur qui lui est arrivé trop à cœur ; vous pouvez même beaucoup contribuer à la tirer de ce danger. Il m'écoutoit parler, sans rien comprendre à ce que je lui disois : mais mon épée & ma croix qu'il aperçut le jetterent dans un nouvel embarras. Pour Dieu , dit-il , s'adres-

sant à la Demoiselle , tirez-moi hors de la peine où je suis. Cette pauvre Demoiselle fit un effort , se découvrit le visage , & lui fit voir cette belle face qu'il adoroit , toute couverte d'emplâtre. Ah Dieu ! dit-il , ma Princesse , que vous est-il arrivé ? Elle lui raconta son infortune , & conclut que c'étoit la Bertrand qui l'avoit fait traiter de la sorte. Laissez m'en prendre la vengeance , dit-il ; elle aura tout le loisir de se repentir d'un affront que je ferai retomber sur elle. Mademoiselle des R.... lui ayant exagéré les obligations qu'elle m'avoit , il m'en fit mille remerciemens ; nous fîmes amitié ensemble , & j'ai depuis continué de les voir tous deux. Quelques jours se passèrent sans que Mademoiselle des R.... eut nouvelle de son amant ; il avoit été chercher la Bertrand , & avoit tant fait qu'il avoit renoué avec elle. Il lui dit que la des R.... étoit devenue si laide ,

qu'il ne la pouvoit plus souffrir ; que toutes les playes qu'elle avoit au visage lui étoient devenues étrangement suspectes. Le voyant revenir à elle , par le dégoût qu'il lui marquoit pour sa rivale , elle s'applaudit en secret du coup qu'elle avoit fait faire, & tâcha malicieusement de le confirmer dans cette opinion. Elle y ajouta mille circonstances , dont la moindre suffisoit pour dégoûter un homme qui a le dessein de se marier : elle me mit aussi en jeu , disant qu'elle aimoit éperdument un certain Chevalier , qui jour & nuit étoit auprès d'elle ; & Dieu sçait , ajouta-t'elle encore , pourquoi les Chevaliers voyent les filles. Des Landes feignit de tomber dans son sens , & les voilà en apparence les meilleurs amis du monde : elle veut l'obliger de la venir voir chez son pere , mais il s'en défend , lui disant qu'il n'osoit faire éclater sa passion , parce que les affaires étoient

trop avancées avec Mademoiselle des R.... & qu'il falloit de nécessité garder des mesures , jusqu'à ce qu'il eut retiré une promesse qu'il lui avoit donnée. Ils se virent donc en secret, le mystere assaisonne leurs amours. Mademoiselle des R.... qui depuis quelque tems ne voyoit plus son amant , ne douta point qu'il ne l'eût abandonnée ; & ce qui la confirma dans cette opinion , c'est qu'elle avoit appris qu'on les avoit vûs seuls au Bois de Boulogne dans un carosse de Fiacre. Elle me dit un jour : Eh bien, Monsieur le Chevalier , eussiez-vous cru que M. des Landes m'eut quittée, parce que j'ai le malheur d'être un peu moins que je n'étois ? N'ai-je pas eu raison de dire que ma rivale triompheroit de mes charmes ? Mademoiselle , lui dis-je , je ne sçaurois me mettre dans l'esprit que M. des Landes vous ait quitté ; je crois plutôt qu'il feint d'aimer votre rivale,

pour tirer d'elle un aveu du crime qu'elle a commis envers vous & s'en venger ensuite par les voyes de la justice. Comme j'achevois ces paroles, M. des Landes entra : Je suis vengé, dit-il, vengez-vous à votre tour, Mademoiselle, en me donnant la main dès cette nuit. Elle lui demanda l'explication de ce qu'il disoit : Il ne manque plus, ajouta-t'il, que de terminer promptement notre mariage, pour que la vengeance soit complete. Puis me tirant à part : Venez, Monsieur le Chevalier, me dit-il, venez que je vous dise de quelle maniere je me suis vengé : j'ai cherché toutes les occasions imaginables pour renouer avec la Bertrand ; j'en suis venu à bout, mille protestations d'amitié que je lui ai faites ont tellement ranimé toute sa tendresse, que je l'ai engagée à une partie de promenade tête à tête au Bois de Boulogne, où j'ai si bien sçu profiter de



sa foiblesse, que je crois qu'elle se souviendra de moi pendant plus de neuf mois. Mademoiselle des R.... me demanda ce qu'il m'avoit dit : mais je lui donnai le change adroitement, pour ne pas choquer sa délicatesse ; ma foi, Mademoiselle, lui dis-je, je vous conseille de conclure au plutôt, de crainte que les affaires ne changent de face ; & puisqu'il ne reste plus rien à faire que la dernière cérémonie de votre mariage, ce qui sera fait sera fait. Elle y consentit, & étant sorti avec des Landes pour disposer toutes choses pour cela, ils furent mariés le lendemain dès le grand matin. On fit sçavoir le mariage à la Bertrand pour lui rendre son malheur plus sensible ; elle en fut au desespoir, car la vengeance de des Landes lui avoit déjà causé quelques maux de cœur : son pere & sa mere voulurent faire éclatter la chose ; mais quelques personnes bien sentées

ne le leur conseillèrent pas. La Bertrand s'est tirée d'affaire du mieux qu'elle a pû , & les autres ont vécu depuis ensemble fort contents.

Les événemens de cette histoire donnerent une ample matiere de parler à la compagnie ; les uns blâmoient la vengeance de des Landes, les autres l'approuvoient ; mais les plus sçnsés conclurent , qu'il devoit plutôt agir par les voyes de la Justice à force ouverte , & que c'étoit une perfidie à lui de s'être prévalu de la foiblesse d'une femme , dont il vouloit se venger , sans la deshonorer : qu'en tout cas elle auroit été assez punie , en voyant malgré tous ses efforts , triompher sa rivale.





VII. G A G E.

**O**N tira un nouveau gage qui étoit une bague : la Présidente du jeu la présenta à un vieux bourgeois à qui elle appartenoit, en lui disant que la compagnie s'attendoit bien qu'il la régâlât à son tour de quelque chose de nouveau : pour satisfaire aux loix du jeu, il conta l'Histoire suivante.

*Histoire du Vinaigrier.*

Dans la rue Beaubourg étoit un vinaigrier assez proche voisin d'un Trésorier de France. Cet homme avoit beaucoup travaillé dans le bon tems, & avoit amassé du bien ; il n'avoit d'héritiers qu'un fils unique, pour l'éducation duquel il n'épargnoit rien. Ce jeune garçon ayant

E v,

passé sa jeunesse dans une pension avec des enfans de qualité , avoit pris un air & des manieres au-dessus de sa naissance ; il porta même son ambition jusqu'à aimer une des filles du Trésorier de France , & se flattoit de s'en faire aimer. En effet comme il étoit beau garçon , & toujours proprement mis, Mademoiselle Marianne ( c'est ainsi que se nommoit cette belle ) ne dédaigna pas ses petits soins ; & son assiduité auprès d'elle ne fut pas sans récompense. Je ne vous rapporterai point les tours qu'il leur fallut faire , & les ménagemens qu'il leur fallut garder pour dérober à toute la maison du Trésorier de France la connoissance de leur commerce amoureux. Il dura en effet près d'une année entiere sans qu'on s'en apperçut : mais à la fin une gouvernante les épia si bien , qu'elle découvrit le mystere , & en avertit son maître. A cette nouvelle, que le

Trésorier de France regarda comme un affront , si l'on venoit à sçavoir dans le monde , que sa fille eut de l'attachement pour le fils d'un vinaigrier , il la mena dans un couvent à la campagne. Philipot , ainsi se nommoit le jeune vinaigrier , ayant bientôt appris l'enlèvement de sa maîtresse , en eut une douleur si grande qu'il tomba malade , & l'on craignit avec raison pour sa vie. Maître Jacques P... son pere , qui n'épargnoit rien pour la guérison d'un fils qu'il aimoit tendrement , & qui auroit donné tout son bien pour le sauver , manda plusieurs medecins qui raisonnerent à perte de vue sur cette maladie , dont ils ne connoissoient nullement la véritable cause ; ils ne laisserent pas cependant d'ordonner des remedes , afin qu'il mourut au moins dans les formes.

Le malade qui sçavoit où il lui tenoit , dit à son pere qu'il étoit inu-

tile de dépenser tant d'argent , parce que son mal étant de nature à ne pouvoir être guéri par le secours de la medecine , il n'y a que la mort , ajouta-t-il , qui puisse finir mes douleurs. Son pere affligé au dernier point , lui dit : mon cher enfant , puisque tu connois le genre de ta maladie , declares le moi , & je te promets que quand il faudroit dépenser tout mon bien , j'y apporterai le remede nécessaire. Il le pressa tant , qu'après avoir poussé un grand soupir , il lui dit : J'aime , mon pere , & mon cœur est attaché si haut , que je désespere de pouvoir jamais atteindre jusqu'à l'objet qui l'a enflammé ; voilà le sujet de ma maladie : & comme je vois bien qu'elle est sans remede par l'inégalité de nos conditions , j'aime mieux mourir , que de vivre séparé de la beauté que j'adore. Le bonhomme surpris d'une si étrange résolution , lui demanda : est-ce quel-

que Princesse , ou quelque fille de Duc , qui t'a réduit en cet état ? Non , lui dit-il , c'est Mademoiselle Marianne , la cadette de M. le Tresorier notre voisin. Quoi , lui dit son pere , ce n'est que cela , & tu veux te laisser mourir ! Guéris-toi , mon enfant , je te promets de te la donner pour femme ; & dès ce moment je vais en parler à son pere : cela dit , Maître Jacques va chez le Tresorier , & demanda à lui parler ; on lui répondit qu'il étoit empêché pour des affaires de conséquence : il n'importe , dit-il , il faut que je lui parle tout présentement. On alla dire au Tresorier que Maître Jacques le Vinaigrier demandoit à lui parler. Le Tresorier lui ayant fait dire qu'il revint une autrefois , il insista & dit , allez lui dire qu'il faut absolument que je lui parle tout à l'heure , & qu'il y va de la mort d'un homme.

Le Tresorier , à qui l'on alla aussi ,

tôt faire ce rapport , craignant qu'il n'y eût quelqu'un de ses parens ou de ses amis en danger , commanda qu'on fit entrer le Vinaigrier. Dès qu'il l'aperçut , il lui demanda , que me voulez vous, Maître Jacques ? Monsieur, lui répondit-il , je viens demander Mademoiselle votre fille en mariage. Et pour qui me la demandez-vous ? Pour mon fils , répliqua le Vinaigrier, qui est en danger de mourir , s'il ne l'épouse.

Pour votre fils , dit le Tresorier ! Pensez-vous bien à ce que vous dites, & à qui vous parlez, Maître Jacques ? Oui , Monsieur ; je sçai que vous êtes un grand Seigneur , & que je ne suis qu'un Artisan du plus bas ordre ; mais je sçai d'ailleurs que vous avez nombre d'enfans , & que si votre bien étoit partagé entr'eux , à peine auroient-ils chacun le quart de ce que je donnerai à mon fils : soixante mille écus sont beaux, Monsieur , & cette



somme pourroit mettre la Demoiselle que je vous demande plus à son aise qu'aucune de ses sœurs. Quant à mon fils, c'est un garçon bien élevé, qui est sçavant, & en état de se faire recevoir Avocat pour posséder ensuite quelque belle Charge dans la Robe; car pour l'argent on fait tout: de plus s'il n'est pas noble, & que vous vouliez un gendre qui le soit, je suis tout prêt à lui acheter une Charge qui l'annoblira. Pour ma profession, elle ne vous doit point donner de répugnance, je la quitte dès le moment que vous m'aurez donné votre parole, pour vivre après cela en Bourgeois: voyez, Monsieur, soixante mille écus d'argent comptant ne se trouvent pas tous les jours. Le Trésorier lui dit, Maître Jacques, est-il bien vrai que vous possédiez cette somme? Oui, Monsieur, répondit-il, & si vous voulez m'accorder votre fille, je vous en ferai le dépositaire

jusqu'à la conclusion du mariage : le Tresorier lui dit , je vous la promets , que votre fils pense à se guerir. A ces mots le Vinaigrier ayant pris congé du Tresorier , vola à son logis plutôt qu'il n'y courut , pour annoncer cette nouvelle à son fils , qui depuis ce moment se porta mieux de jour en jour. Le Vinaigrier ayant mis sur sa brouette un baril qu'il avoit empli d'or , le voitura ainsi chez le Tresorier , en criant , *au vinaigre*.

Le Tresorier fut homme de parole, en mariant sa fille avec le fils de ce Moutardier , & ce fils tient aujourd'hui un rang considerable dans un des Parlemens de France.

Cette courte histoire ne fut pas mal reçue : la naïveté du Vinaigrier divertit assez la compagnie qui apprit avec plaisir qu'un garçon aussi-bien élevé que l'étoit P.... fut arrivé au but où tendoient ses desirs : sa belle éducation & son joli esprit lui fai-

sant meriter l'alliance du Tresorier,  
& la Charge qu'il occupe aujourd'hui.



V I I I. G A G E.

**L**E gage touché qui suivit fut une Bourse de petit point ; elle fut aussi-tôt réclamée par une Demoiselle de la compagnie , qui ayant eu le loisir de préparer son payement, prit la parole & raconta l'histoire suivante.

*Histoire de Mademoiselle de Ch...  
du Comte de Bl... & du Chevalier  
D. T...*

Dans la maison de mon pere nous nous trouvions deux filles à marier. J'avois sur ma sœur l'avantage des années , mais elle avoit sur moi celui de la beauté ; ce qui fit que j'eus moins

d'amans que si j'eusse été seule. Elle n'avoit qu'à paroître , on oublioit aussi-tôt le peu que j'avois d'attraits ; il étoit impossible de la voir sans l'aimer : & quoiqu'elle eût le cœur peu sensible , elle avoit cependant des yeux si persuasifs , que de tous ceux qui les regardoient , elle en faisoit autant de conquêtes. Parmi cette foule d'adorateurs , il y eut un Gentilhomme nommé le Comte de Bluteaux , qui sçut si bien ménager mon pere , qu'il venoit librement tous les jours chez nous. Comme il étoit riche , il n'auroit pas eu de peine à obtenir ma sœur pour femme , s'il eut trouvé autant de facilité à gagner son cœur , qu'il en avoit eu à gagner l'esprit de mon pere ; ce qui le faisoit regarder de tous ses rivaux , comme un amant déclaré , sur les brisées duquel personne n'osoit aller.

Il avoit pris un certain air d'autorité sur nous qui ne nous plaisoit guères : mais comme il avoit l'oreille de

mon pere , c'étoit à nous à filer doux ; nous le regardions comme un de ces censeurs avec lesquels il se faut ménager , pour avoir plus de repos & plus de liberté.

Ce beau galant n'entretenoit sa Maîtresse que du soin qu'une femme doit prendre du ménage. Ce n'étoit pas là l'endroit par où gagner le cœur de sa belle ; cependant elle étoit obligée de l'écouter , pour ne pas déplaire à mon pere , qui étoit charmé de ses belles leçons.

Je ne vous rapporterai point toutes les pauvretés qu'il lui contoit ; pour vous dire que ma sœur & moi ayant entendu parler de la Foire de Bezons, nous formâmes le dessein d'aller voir cette fête , dont on nous avoit fait la description comme d'un petit carnaval de Venise. Nous priâmes M. de B. . . de nous y mener , & il n'eut pas de peine à obtenir notre congé de mon pere , qui avoit pour lui toutes

116      *Le Gage Touché* ,  
les complaisances imaginables. Nous  
allâmes donc à Bezons : jamais l'Au-  
tomne n'avoit eu un plus beau jour ,  
ce qui attira bien du monde : toute  
la jeunesse de la Cour y parut en  
masque , & dansoit en bal dans un  
des carrés de la Saussaye. Les vingt-  
quatre violons du Roy avoient été  
mandés ; nous vîmes avec plaisir dan-  
ser les meilleurs Danseurs de France :  
nous n'y fûmes pas long-tems sans  
qu'il prit envie à ma sœur d'en sortir,  
parce qu'elle s'apperçut que dans ce  
canton il y avoit quantité de person-  
nes qui la regardoient & se la mon-  
troient les uns aux autres par admi-  
ration. Nous nous retirions, lorsqu'un  
Cavalier en manteau rouge , le visage  
couvert d'un masque , vint la prendre  
pour danser ; elle s'en acquitta de  
telle sorte qu'elle attira les yeux de  
toute l'assemblée : elle prit ensuite  
un masque habillé en payfan , qui  
faisoit voir par un bas de soye gris

de perle , tiré sur une jambe des plus fines , qu'il avoit autant de délicatesse que son habit paroissoit grossier ; les perles qui servoient de boutons à une camifolle de satin rouge & les diamans qui brilloient sur lui , faisoient bien voir que c'étoit une personne de qualité. Il me prit ensuite , & quand il eut dansé , il alla se mettre auprès de ma sœur , ce qui ne fit pas plaisir à Monsieur le Comte de B... Mais comme on le vint prendre à son tour , le Masque payfan , eut plus de loisir & de liberté pour entretenir ma sœur. Il lui dit des choses bien tendres , puisqu'elle en fut véritablement touchée : & l'on peut dire que ce fut la première fois que son cœur devint sensible. Elle ne l'auroit pas écouté si favorablement , si elle n'eut voulu ménager le peu de tems que lui laissoit l'éloignement de M. de B... Le Masque de son côté lui parloit avec tant d'ardeur , que lui faisant

une protestation , il lui dit : Foi de Chevalier, Mademoiselle, mon cœur ressent pour vous ce qu'il n'a point encore senti pour les plus belles personnes de la Cour. Il est aisé de comprendre par ce discours que c'étoit un Chevalier.

Monsieur le Comte de B... ayant dansé , se rangea près de ma sœur , & ce Chevalier alla joindre sa compagnie. On vint encore prendre B... pour danser , & le Chevalier revint auprès de nous , & se retiroit quand l'autre avoit dansé. Ce petit manège continua quelque tems , en sorte que Monsieur de B... dansa sept ou huit fois de suite. Il croyoit d'abord que c'étoit pour son propre mérite qu'on le prenoit si souvent ; mais il s'aperçut à la fin que ce n'étoit que pour l'éloigner de ma sœur , & donner au Chevalier le loisir de l'entretenir. Fâché de ce qu'on le jouoit ainsi , il vint brusquement nous dire : Allons,



Mesdemoiselles, allons ; vous ne vous ennuyez point ici. Il tira rudement ma sœur par le bras , & nous contraignit à lui obeir , quelque envie que nous eussions de n'en pas partir sitôt. Le Chevalier lui dit : Eh ! de grace, Monsieur, laissez divertir ces Demoiselles, il n'est pas encore tard. Morbleu , lui répondit-il avec chagrin , mêlez-vous de vos affaires. Le Chevalier indigné de cette brusquerie , lui dit : Voilà qui est bien insolent ; si j'avois moins de respect pour les Dames , je vous apprendrois à vivre, mon petit Bourgeois. L'autre offensé de ce mot de *Bourgeois* , alloit repartir , peut-être même sans respecter personne , se seroit laissé emporter à quelque excès , si ma sœur & moi ne l'en eussions empêché. Nous l'emmenâmes , & revînmes à Paris. Pendant le chemin , ce brutal nous fit la plus mauvaise mine qu'un homme puisse faire ; nous nous entre-regardions

ma sœur & moi , fâchées de nous voir captives , pour ainsi dire , sous la discipline d'un homme si peu gracieux. Il ne put si bien se contraindre, que mon pere ne s'apperçut bien-tôt de son chagrin. Nous apprîmes deux jours après qu'il avoit été blessé à mort par le Chevalier D. T. qui étoit justement le même qui l'avoit appelé Bourgeois , dont il s'étoit senti tellement offensé qu'il avoit été l'attendre sur le chemin de S. Germain , où ils s'étoient battus au pistolet. Comme le bruit courut que c'étoit un duel , il fallut que l'un & l'autre se cachât. M. de B. . . fut porté secrètement chez un habile Chirurgien, & le Chevalier s'enfuit sans qu'on ait pu sçavoir quelle route il avoit prise.

Mon pere ayant appris que c'étoit pour l'amour de nous qu'ils s'étoient battus , nous mena à D. . . qui étoit une belle maison que nous avons proche de Tours : nous y arrivâmes  
d'assez

d'assez bonne heure. Comme j'aime naturellement la campagne , je fus d'abord au jardin pour profiter de la beauté du jour qui étoit encore grand ; je vis en entrant un garçon jardinier habillé à peu près comme on nous représente Celadon dans l'Astrée. Il avoit un habit de toile blanche , du linge très-fin , un chapeau de paille retrouffé d'un bouquet , des bas de soye verte , & des souliers de mouton attachés avec des rubans de couleur de rose. J'abordai le maître , & lui dis : Bon jour , maître Simon , comment vous portez-vous ? Pour vous servir , Mademoiselle. Je lui demandai ensuite qui étoit celui que je voyois vêtu comme un Berger de théâtre. Il me répondit : Pargué , Mademoiselle , c'est un garçon que j'ai pris depuis peu ; il est si délicat , qu'il a voulu mettre dans son marché qu'il ne se louoit à moi , qu'à condition qu'il ne travailleroit point à la terre ; mais je

ne m'accommode pas de cela , je ne le garderai pas long-tems , il fait trop le Monsieur ; comment diantre ! hormis notre Curé & le Magister de notre village , il ne fait comparaison avec personne : vertigüé , je n'aime pas les gens qui sont si fiers. Je le quittai sans l'écouter davantage , & courus au logis dire à ma sœur de venir au jardin voir quelque chose de singulier ; ce qu'elle fit plutôt par complaisance que par curiosité ; mais quand je lui eut montré notre brave jardinier , elle admira cet ajustement , & brûloit d'impatience de l'entendre , pour voir si son esprit répondoit à l'extravagance de ses habits. Nous étions proches de lui quand il tourna la tête : si-tôt que ma sœur l'eut vü au visage , elle fit un grand cri , & se laissa aller entre mes bras ; je fus contrainte d'implorer le secours du jeune jardinier pour la reporter au logis. Elle étoit encore entre ses bras ,



J

E

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

2

quand elle revint de son évanouissement, ce qui pensa la faire tomber une seconde fois ; mais son lit s'étant trouvé tout proche, nous la couchâmes dessus ; elle pria qu'on la laissât reposer, & le jardinier se retira.

Quand nous fûmes seules, elle me dit : Ah, ma chere sœur, où sommes-nous, & que deviendrai-je ! Celui que vous m'avez mené voir, ce garçon jardinier qui vient de sortir, est le Chevalier D. T. le même qui sous un habit de payfan fit tant de dépit à Monsieur de B... à Bezons, par l'empressement qu'il marqua pour moi ; enfin celui contre lequel s'est battu Monsieur de B...

Comment, lui dis-je, pouvez-vous sçavoir, si c'est lui, puisque vous ne l'avez vû que masqué ? C'est lui-même, ma sœur, reprit-elle, je n'en suis que trop certaine ; il leva son masque pour me le dire à l'oreille qu'il m'adoroit, & il me le dit si

tendrement , que cette déclaration prit bien-tôt le chemin de mon cœur.

Nous passâmes le reste de la journée & une partie de la nuit à nous entretenir de ces deux rivaux ; & dans nos entretiens , je connus que ma sœur étoit éprise des belles qualités du Chevalier ; la nuit nous sembla plus longue qu'à l'ordinaire , par l'impatience où nous étions de sçavoir par quelle aventure il étoit devenu jardinier ; & pourquoi il avoit pris pour refuge la maison de mon pere , qui auroit été sa partie adverse , par l'amitié qu'il avoit pris pour Monsieur de B. . . Le lendemain , dès que nous fûmes habillées , nous allâmes au jardin ; je demandai à ma sœur si elle ne craignoit point que la vûe du Chevalier ne lui causât quelque émotion. Non , me répondit-elle ; & si je marquai hier de la foiblesse , c'est que je ne m'attendois pas à le rencontrer ici : aujourd'hui que j'en suis pré-



venue , je me ferai au contraire un plaisir très-grand de le voir. Nous joignîmes donc cet illustre jardinier, qui d'abord lui demanda pardon du mal qu'il lui avoit causé, exagéra la peine qu'il en avoit ressentie , & protesta que s'il lui avoit déplû en se réfugiant chez elle , c'est qu'il avoit ignoré jusques-là que son pere fut Seigneur de ce lieu. Nous lui demandâmes pour quelle raison il s'étoit fait jardinier , & comment il s'étoit trouvé chez nous. C'est, nous répondit-il, qu'ayant été rencontré sur le chemin de S. Germain par le Gentilhomme qui vous accompagnoit à Bezons , il me contraignit à mettre le pistolet à la main ; & qu'ayant tiré le premier , heureusement pour moi, & n'ayant percé que mon chapeau , je l'ajustai si bien pour son malheur , que je mis tout le plomb de mon pistolet dans son corps , & le laissai pour mort sur la place : quelques

personnes qui avoient vû de loin notre combat jugerent que c'étoit un duel, & firent publier cette nouvelle à S. Germain ; elle passa bien-tôt jusqu'à la Cour, telle que ces gens-là l'avoient conçûe ; & l'on me rapporta que Sa Majesté en étoit dans une très-grande colere, & qu'elle vouloit nous faire subir à l'un & à l'autre la peine portée par l'Ordonnance contre les duels. L'embarras que je trouvois à prouver mon innocence, me firent prendre la résolution de ne point m'exposer aux ressentimens d'un Prince, dont la severité en pareille occasion est connue de tout le monde. Ne voyant donc point d'azile assuré pour moi proche de la Cour, je résolus de m'en éloigner ; & la crainte d'être reconnu en chemin me fit prendre un habit de paysan, sous lequel j'ai passé jusqu'ici. Votre jardinier m'ayant rencontré, me demanda si je voulois travailler

pour lui : je lui dis que je le voulois bien , m'imaginant qu'outre mon déguisement , je serois encore plus en sûreté en changeant ainsi de nom & de condition ; je me fis donc appeller *Colin*. Voilà, Mesdemoiselles, comme mon destin m'a conduit ici , sans sçavoir que maître Simon eut le bonheur d'être votre jardinier. Nous l'assurâmes , ma sœur & moi , qu'il pouvoit compter sur notre discrétion , & demeurer dans le Château jusqu'à qu'il eut de bonnes nouvelles de ses affaires ; que nous allions parler à maître Simon , afin qu'il le ménageât. En effet , nous allâmes le trouver dès ce moment , & nous lui dîmes qu'ayant quelque considération pour son nouveau garçon , il nous obligerait s'il vouloit bien le ménager sur l'ouvrage , & le garder toujours auprès de lui dans la même qualité qu'il l'avoit pris , & quand même il ne feroit rien du tout. Nous

lui recommandâmes de le bien traiter , lui disant que loin de lui donner des gages , nous voulions lui payer sa pension , pour laquelle nous lui donnâmes d'avance un double louis. L'argent comptant fit tant d'impres- sion sur l'esprit de ce mercenaire , que le Chevalier ne travailla depuis au jardin , que pour son propre plaisir. Nous nous retirâmes dès que nous vîmes mon pere , & prîmes pour éviter sa rencontre une autre allée que celle où il étoit. Il s'arrêta à parler au Chevalier , & leur entre- tien dura assez long-tems , pour nous faire craindre qu'il ne se coupât. Enfin mon pere l'ayant quitté , fit un tour de jardin , puis vint nous joindre : il dit qu'il étoit charmé de l'esprit du garçon jardinier , avec lequel il s'é- toit entretenu pendant plus d'une heure : il m'a fait voir , ajouta-t'il , tout le bon sens possible ; c'est dom- mage de sa basse naissance , car il a

les sentimens nobles , & une phisionomie qui semble lui promettre quelque chose de grand ; je voudrois de tout mon cœur que le Comte de B... eut autant d'élevation d'esprit & de grandeur d'ame que ce pauvre garçon m'en a fait paroître , ou que celui-ci eut la fortune de l'autre. Ma sœur fut ravie d'entendre dire à mon pere même tant de bien de son amant. Il n'en demeura pas là : l'heure du dîner étant venue , il envoya un laquais dire à Colin de venir lui parler ; puis se tournant vers nous , il nous dit : Mes filles , ne trouvez pas étrange si je fais mettre à notre table une personne de si basse condition ; son entretien vaut bien la compagnie d'un sot de qualité. Mon pere le voyant entrer , lui dit : Lavez vos mains , Colin , & venez dîner avec nous. Colin se plaça civilement , & pendant le dîner se comporta si modestement , que mon pere étonné,

lui demanda d'où il étoit , & quel étoit son pere. Monsieur, lui répondit Colin , je suis le fils du jardinier de Bonnivet. Comment , reprit mon pere , se peut-il faire qu'un jardinier ait des manieres si délicates que vous en faites paroître ? Monsieur , lui repliqua-t'il , si je sçai quelque chose , j'en ai l'obligation à Monsieur le Chevalier de Saffilly , qui m'enmena avec lui à Malthe lorsqu'il y alla faire ses caravannes. Il trouva en moi quelque disposition pour les Belles Lettres ; & comme il étoit sçavant , il avoit toujours le soin de faire embarquer des Livres avec lui quand il montoit sur mer : le plaisir que je prenois à apprendre , faisoit que je lisois depuis le matin jusqu'au soir , avec d'autant plus de commodité , que le métier que nous faisons , favorisoit mon inclination par un grand loisir dont je sçus profiter. D'ailleurs ce Chevalier , avoit tant de bonté pour moi ,

qu'il me traitoit moins en valet que comme un camarade : mais le destin jaloux de mon bonheur , ne me laissa pas long-tems un si bon maître , & il avoit trop de courage pour faire long-tems un métier si périlleux ; il eut la cuisse coupée d'un coup de hache en montant à l'abordage du vaisseau où fut portée la Sultane Reine avec le Prince son fils. La gangrene s'étant mise à sa playe , il mourut au bout de trois jours. Il me fit un don de tout ce qu'il possédoit dans l'Isle , ce qui se montoit à près de deux mille écus ; mais cela ne fut pas capable de me consoler de sa perte. Je fis argent de tout ce qu'il me laissa , dans le dessein de revenir me marier en France , & de m'y établir selon ma condition & ma petite fortune ; mais les bandits du Royaume de Naples me volerent tout , à la reserve d'une petite bague que j'ai vendue , & qui m'a aidé à

me conduire jusqu'ici , & de la croix de mon maître que je conserve toujours pour l'amour de lui. Il se déboutonna , & nous fit voir sa croix attachée à la boutonniere d'une camifole qu'il portoit sous son habit. Mon pere lui ayant demandé si cette croix étoit de prix , il lui répondit qu'elle valoit bien deux cens pistoles : vous êtes bien heureux , lui dit mon pere , d'avoir pû la sauver.

Nous admirâmes, ma sœur & moi, la présence d'esprit du Chevalier, & comment il avoit pû trouver sur le champ une histoire pour remplir la curiosité de mon pere , qui dans ce moment alla trouver son jardinier , & lui dit : Maître Simon , vous avez un garçon dont vous ne connoissez pas tout le mérite ; si vous voulez m'obliger , vous aurez pour lui toute la considération possible , j'en fais assez d'estime pour lui donner ma table tant qu'il sera avec vous,



conservez-le plus que vous pourrez ; il ne vous coutera désormais plus rien pour sa nourriture. Voilà donc Colin tous les jours à notre table , & mon pere tous les jours de plus en plus charmé de son entretien.

Un jour comme nous sortions de dîner , nous étions encore tous dans la salle , nous vîmes arriver un brancard porté par des mulets, & conduit par deux hommes , qui portoit une vieille Religieuse malade ; mon pere sortit pour la recevoir. Nous étions fort en peine ma sœur & moi de sçavoir qui pouvoit être cette Religieuse , & nous fûmes bien étonnées de voir que mon pere l'embrassoit , & plus encore de ce qu'il fit conduire ce brancard au pied d'un petit escalier dérobé. Il vint ensuite nous dire d'aller au-devant de cette Religieuse par le grand escalier , & nous commanda de la bien recevoir ; mais nous fûmes étrangement surprises quand

nous vîmes que cette prétendue Religieuse étoit le Comte de B... & fort embarrassées de ce que le hasard avoit fait rencontrer chez nous les deux ennemis. Je dis à ma sœur qu'il falloit avertir le Chevalier de la venue du Comte ; mais elle ne fut pas de mon sentiment, par la crainte qu'elle avoit qu'il ne s'éloignât d'elle. Nous reçûmes donc le Comte , comme mon pere nous l'avoit ordonné. Il dit à ma sœur que ne pouvant vivre éloigné d'elle il s'étoit fait apporter chez nous ; & que si nous le voyions travesti de la sorte , c'est qu'il avoit eu peur d'être reconnu en chemin , pendant lequel il avoit beaucoup souffert ; mais que , quand il auroit dû mourir , il auroit tout risqué pour avoir le plaisir de la voir encore une fois.

Mon pere envoya chercher un chirurgien , lequel ayant visité ses plaies , les trouva en fort mauvais

état, faute d'avoir été pensé en chemin ; ce qui fut cause qu'il eut la nuit suivante une grosse fièvre qui ne le quitta point ; depuis se sentant à l'extrémité, il fit venir mon pere, & lui dit : Je me meurs, Monsieur, & c'est Mademoiselle votre fille qui en est la cause innocente ; l'amour extrême que j'avois pour elle me rendoit jaloux de tous ceux qui l'approchoient, & c'est pour cela que j'ai été de dessein prémédité attendre sur le chemin de S. Germain un brave Chevalier : mais le Ciel qui est juste n'a pas voulu que j'exécutasse mon mauvais dessein ; au contraire il m'a puni sur le champ, en me faisant recevoir la mort de la main de celui à qui j'avois dessein de la donner : je voudrois de tout mon cœur que ce brave Gentilhomme fut ici présent pour l'embrasser, & lui demander pardon de l'attentat que j'ai commis sur sa personne ; & pour montrer

que je meurs son ami , je lui donne de bon cœur la somme de vingt-mille écus , qui seront pris sur le plus beau de mon bien , pourvû qu'il épouse Mademoiselle D. C. votre fille : ensuite il demanda un Notaire pour faire son testament.

Mon pere nous vint trouver , & nous témoigna la peine où il étoit de sçavoir des nouvelles de ce Chevalier de T. pour s'informer s'il pourroit avoir dispense d'épouser ma sœur à cause de son Ordre , qui défend le mariage ; il nous apprit ensuite le don que M. de B... faisoit en faveur de cette alliance ; & comme il étoit considerable , mon pere craignoit qu'il ne lui échappât.

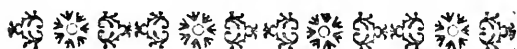
Je tirai ma sœur en particulier , & lui dis qu'elle devoit se servir de l'occasion en découvrant à mon pere le sujet du déguisement du Chevalier , que le pur hasard avoit fait rencontrer chez nous : elle me pria de lui

porter cette nouvelle ; ce que je fis , après lui avoir demandé pardon de ce que nous lui avions fait un mystere de ce prétendu garçon jardinier , pour qui il avoit tant d'estime , l'assurant que c'étoit justement ce Chevalier dont il étoit en peine.

Il reçut cette nouvelle avec tant de joie , qu'il alla aussi-tôt lui-même le chercher pour lui en faire part , & lui dit , en l'embrassant : Monsieur , il n'est plus tems de dissimuler , je sçai qui vous êtes , venez avec moi , votre ennemi vous pardonne sa mort , de plus par son testament , il vous donne vingt-mille écus , à la charge que vous épouserez une de mes filles. Le Chevalier lui ayant demandé avec empressement laquelle c'étoit , il lui répondit , c'est la cadette. Alors il se jeta à genoux , & lui protesta qu'il s'estimoit le plus heureux de tous les hommes , puisqu'il avoit la bonté de lui accorder celle qu'il ai-

moit le plus au monde : d'ailleurs que sa qualité de Chevalier ne feroit aucun obstacle à son bonheur , parce qu'il n'avoit pas encore fait ses vœux. Ils furent ensemble voir le Comte , qui étoit très-mal : le Chevalier lui demanda pardon de l'avoir réduit au déplorable état où il le voyoit : le Comte lui répondit , c'est à moi , Monsieur , de vous le demander , tout le crime est de mon côté ; vous ayant attaqué , vous avez dû vous défendre ; le Chevalier l'embrassa une seconde fois , le malade s'attendrit , ce qui augmenta son mal , de sorte qu'il mourut la nuit suivante. Mon pere dit au Chevalier qu'il falloit travailler à obtenir sa grace : il lui répondit qu'il n'auroit pas de peine , puisqu'il pouvoit prouver que leur combat n'étoit point un duel , & qu'il avoit assez d'amis & de parens à la Cour pour la solliciter. Il l'obtint peu de tems après , & partit

pour disposer ses parens à son mariage. Nous retournâmes à Paris l'hyver suivant , où nos amans trouverent le comble de leur félicité.



I X. G A G E.

**L**A Présidente , après avoir remercié au nom de la compagnie la Demoiselle qui venoit de parler , & dont le discours avoit été écouté avec une fort grande attention , tira un nouveau gage. Comme il se trouva un gand , un gentilhomme dit en montrant le pareil ; voilà son camarade. La Présidente lui ayant dit que pour les rassembler il falloit qu'il lui en coutât le récit d'une histoire , il comença celle qui suit.

*Tristan fouetté.*

Lorsque j'étois Page chez feu Mon-

fieur, Frere unique du Roi Louis XIII. de glorieuse mémoire , M. de Ville-Mareuil Secrétaire des commandemens de Son Altesse Royale , avoit un page nommé la Ville-aux-Clercs. Ce page étoit un égrillard qui donnoit souvent sujet de mécontentement à son maître. Celui-ci s'en étant plaint un jour devant un Jesuite , ce Pere lui dit : Monsieur , envoyez-moi ce gaillard-là à la premiere frásque qu'il vous fera, je le ferai châtier, de sorte qu'il n'y retournera plus.

La Ville-aux-Clercs ne tarda pas long-tems à donner des preuves de son libertinage : son maître se souvenant du conseil que lui avoit donné ce Jesuite, dissimula son ressentiment, & chargea son page d'une lettre pour ce Pere. Le page qui ne sçavoit rien du contenu de la lettre , partit pour la porter à son adresse ; en passant par le jeu de paume de Plaisance , une démangeaison de voir



jouer à la paume , le fit entrer dedans ; il y trouva Tristan l'hermite , autre page de Monsieur , qui perdoit considérablement. Comme ils faisoient ensemble bourse commune , la Ville-aux-Clercs voyant son associé dans un si grand malheur , prit son jeu & regagna en peu de tems ce que Tristan avoit perdu : celui-ci bien joyeux du gain que faisoit son camarade , le pria de continuer , ce qu'il fit : mais se ressouvenant de la lettre qu'il avoit à porter au Jesuite , il voulut quitter le jeu : celui qui perdoit ne le voulut point souffrir , que premièrement il ne l'eut raquitté.

Tristan voyant son camarade en chance , lui dit : Nous avons même livrée , donne-moi ta lettre , j'irai la porter pendant que tu joueras ; ne te mets point en peine de rien que de bien jouer , je m'acquitterai aussi bien de cette commission que toi. La Ville-aux-Clercs qui gagnoit , trou-

vant cet expedient merveilleux ; continua de jouer , pendant que le pauvre Tristan , à qui ce jour-là étoit un jour de malheur , va aux Jesuites demander le Pere à qui s'adressoit la lettre , lequel après l'avoir lûe , dit à Tristan : entrez , Monsieur , entrez dans cette classe , je vais tout présentement vous envoyer la réponse de cette lettre. Peu de tems après quatre grands Cuistres , armés chacun d'une grosse poignée de verges , vinrent saisir ce pauvre page , lui mirent le derriere à l'air , & le fouetterent tour à tour sans misericorde : car ces bourreaux accoutumés à de pareilles executions , ne se laisserent pas toucher par les cris que faisoit le pauvre & innocent Tristan. Quand ils furent bien las de l'étriller , l'un d'eux lui dit en ôtant son chapeau : pardonnez-nous , s'il vous plaît , Monsieur , si nous ne vous tenons pas plus long-tems compa-





gnie , c'est que nous avons affaire ailleurs ; cela dit , ils se retirent , laissant Tristan si triste , qui ne sçachant quel parti prendre , ni contre qui se venger de cet affront , il demeura un assez long espace de tems immobile & rêveur , ses chausses sur les talons & les yeux fichés en terre. Il revint enfin de son extase , racommoda ses chausses , & se retira honteux comme un renard à qui l'on auroit coupé la queue : mais à mesure qu'il avançoit vers le jeu de paume il sentoit augmenter sa colere. Dès qu'il fut arrivé , la Ville-aux-Clercs qui avoit fait un gros gain , lui montra sa bourse qui étoit toute pleine : mais Tristan, moins sensible à ce gain qu'à l'affront sanglant qu'il venoit d'essuyer , lui déchargea tout furieux un coup de poing sur les dents , qui fut immédiatement suivi de quantité d'autres , & d'autant de coups de pied. La Ville-aux-Clercs , étrange-

ment surpris d'une brusquerie si peu attendue dans un tems où il avoit lieu de compter sur des remerciemens de sa part pour le gain qu'il venoit de faire en son absence, prit le parti de se mettre en défense, & ils se rofferent de la bonne maniere, ce qui ne déplût pas à celui qui perdoit. Le maître du jeu qui survint au bruit les sépara : & toutes les instances que l'on pût faire pour apprendre le sujet de ce differend, furent inutiles, Tristan croyant avoir de bonnes raisons pour garder le silence. L'heure du dîner étant venue, & ces pages étant obligés de se rendre au Palais du Luxembourg pour servir leurs maîtres, Tristan parut dans une contenance qui fit voir à Son Altesse que son page avoit du chagrin. Monsieur de Ville-Mareuil au contraire, qui s'étoit attendu à revoir le sien bien mortifié, s'étonnoit de lui trouver un air si gai. On  
demanda

demanda à Tristan ce qu'il avoit : il fit d'abord quelque difficulté de le dire : mais enfin un commandement absolu de Son Altesse Royale l'obligea à conter son aventure. La Ville-aux-Clercs , qui étoit malin si jamais page le fut , se tenoit les côtés à force de rire aussi-bien que toute la compagnie , qui ne pouvoit se lasser d'admirer le bisare effet d'un qui-pro-quo qui n'étoit pas d'un Apoticaire.



X. G A G E.

**L**A Dame dépositaire des gages montra une Boëte à mouche : & une Demoiselle à qui elle appartenoit ayant demandé à la compagnie un peu d'attention , raconta l'histoire suivante.

*Histoire du Marquis de Criton.*

Un jeune homme passant un soir  
*Premiere Partie.* G

dans les rues de Paris entre minuit & une heure , rencontra une fort belle fille. Il jugea en la voyant seule à telle heure qu'elle cherchoit fortune : dans cette pensée il l'aborda , & lui demanda : Où allez-vous si tard , Mademoiselle ? N'avez-vous point peur de vous perdre à l'heure qu'il est , Non , Monsieur , lui répondit-elle , je connois assez le chemin de l'endroit où j'ai affaire , pour ne pas craindre de m'égarer. Vous voudrez bien , reprit le jeune homme , que j'aye l'honneur de vous y accompagner ? Vous me ferez plaisir , lui dit la Demoiselle , qui par cette réponse acheva de le confirmer dans l'opinion qu'il avoit de cette aventure. Il lui présenta la main , & elle ne la refusa pas : il lui dit après cela tout ce que la galanterie peut inspirer à un homme d'esprit en pareille occasion ; à quoi la belle ne répondit rien. Un laquais venant à passer avec



un flambeau , lui fit voir que celle qu'il tenoit étoit une très-belle personne , & lui donna une idée très-avantageuse de cette rencontre.

Enfin lorsque la Demoiselle se vit tout proche de l'endroit où elle avoit affaire , elle lui dit : Monsieur , si la patience que j'ai eue de vous écouter , vous a fait concevoir de moi quelque opinion défavantageuse , je vous prie de me faire la justice de vous en désabuser & d'être persuadé , quoique vous m'ayez trouvée seule dans les rues à une heure indûe , que je n'en suis pas moins une honnête fille , puisque je ne suis sortie que pour aller faire venir la Sage-femme au secours de ma mere qui est en travail d'enfant , pendant que la servante , qui a de l'expérience dans ces sortes d'affaires , est restée auprès d'elle pour la soulager. Voilà la maison où j'ai affaire , Monsieur , je vous remercie de votre compagnie , & de la peine que vous

avez bien voulu prendre. Mademoiselle, lui dit l'avanturier, qui étoit déjà charmé de sa beauté & de sa modestie, je suis si bien persuadé de votre sagesse & de votre affection pour le soulagement de Madame votre mere, que je croirois manquer au devoir d'un honnête homme, si je vous quittois avant que de vous avoir vûe rentrer chez vous.

Monsieur, reprit-elle, il est inutile de vous donner cette peine, la Sagefemme & son mari me rameneront. Cela n'empêche pas, Mademoiselle, repartit-il, que je n'aye cet honneur aussi-bien qu'eux.

La belle voyant qu'elle ne pourroit se défaire de ce jeune homme, attendit avec lui à la porte de la Sagefemme, pendant qu'elle & son mari s'habilloient. Dans ces entrefaites il lui dit : Mademoiselle, si les services d'un honnête homme qui a du bien & de la naissance vous étoient agréa-

bles , vous trouveriez en moi un serviteur autant affectionné qu'il s'en puisse trouver au reste du monde. Monsieur , lui répondit-elle, j'ai trop peu de charmes pour mériter les soins d'un homme tel que je vous crois , & trop peu de bien pour prétendre vous lier par l'interêt : pour de la naissance je pourrois à bon titre m'en piquer , puisque mon pere qui est mort depuis six mois , & que l'on appelloit le Baron D... étoit d'une des plus nobles maisons de Bourgogne : mais sa fortune a souffert tant de traverses , qu'il ne m'a laissé pour tout bien que la qualité de Demoiselle ; & à ma mere , que l'esperance de mettre peut-être bien-tôt au monde un Gentilhomme , qui n'aura en partage que son nom & sa noblesse.

La Sage-femme & son mari étant descendus , ils marcherent tous quatre de compagnie : pendant le chemin le Gentilhomme demanda à la

Demoiselle la permission d'aller quelquefois lui rendre visite, & l'assurer de ses respects : elle lui répondit, qu'il lui feroit beaucoup d'honneur ; mais qu'ayant affaire à une mere dont la séverité ne lui permettoit pas de recevoir visite d'aucune personne que de celles de son sexe, elle le prioit instamment de ne se donner pas cette peine-là. Au moins, Mademoiselle, ajouta-t'il, ne me refusez pas la grace que je vous demande, de me dire où vous allez ordinairement à la Messe, afin que j'aye seulement le plaisir de vous y voir quelquefois. Elle vouloit encore s'en défendre, mais il l'en pria avec tant d'instance, qu'elle ne pût se dispenser de lui dire qu'elle alloit ordinairement avec sa mere aux Blanc-manteaux. Ils arriverent au logis de la Demoiselle, & ce Gentilhomme prit congé d'elle avec un extrême regret, mais dans l'esperance de la revoir bien-tôt à la Messe.

La Sage-femme n'ayant point trouvé les douleurs aussi vives que la jeune fille le lui avoit fait entendre ; Isabelle ( c'étoit le nom de la belle ) profitant de l'intervalle des douleurs, conta son aventure à sa mere , qui la loua fort d'avoir refusé l'entrée de sa maison à un homme qui ne seroit venu , selon toute apparence , que pour la cajoler , & fournir matiere à la médifance du voisinage. Enfin Madame D... accoucha heureusement d'un beau garçon , comme sa fille l'avoit prédit. Pendant ses couches Isabelle qui alloit seule à la Messe , ne manquoit jamais d'y voir le Gentilhomme , qui n'osant l'aborder de crainte de lui faire de la peine, se contentoit de lui faire la révérence. Quelques jours après il montra plus de hardiesse : il aborda civilement Isabelle , & lui demanda des nouvelles de sa mere : La Demoiselle lui ayant répondu qu'elle étoit accou-

chée heureusement , il lui en marqua sa joye d'une maniere si honnête & si respectueuse , que la belle en fut touchée. Cette sympathie , qui fait l'union des cœurs , jointe à l'estime qu'elle avoit déjà prise pour lui , agit si fortement sur son ame , qu'elle sentit en le quittant qu'il emportoit une partie d'elle-même. Sa bonne mine qui lui passoit incessamment dans l'esprit , faisoit sur son cœur des impressions d'autant plus vives , que tout paroissoit déjà disposé à les recevoir : elle devint rêveuse & distraite : sans cesse occupée de l'idée du Marquis de Criton , ( c'étoit le nom de son amant ) elle ne l'avoit pas plutôt quitté , que dans l'impatience de le revoir , le reste de chaque jour lui paroissoit un siècle. Le Marquis de son côté ne sentoit pas moins augmenter sa passion pour elle de jour en jour. Ils sçurent si bien profiter du tems des couches de la mere ,

qu'ils ne manquèrent pas un jour de se voir & de se parler : mais quand la mere fut relevée , leur commerce cessa d'être libre ; & il fallut que de part & d'autre l'on se contentât du simple plaisir de se voir sans se rien dire.

Cependant l'amour du Marquis étoit parvenu à un si haut point , qu'il ne put résister à l'extrême envie qu'il avoit de déclarer à sa maîtresse l'excès de sa passion. Il écrivit un billet qu'il donna à un petit vieillard nommé Cristin , qui présente de l'eau - benite à tous les passans dans l'Eglise des Blancs-manteaux , où sa maîtresse étoit pour lors avec sa mere : il dit à ce bon homme , en lui montrant Isabelle , que s'il vouloit lui donner cette lettre , il lui donneroit pour sa peine une piece de trente sols ; mais prenez bien garde , lui dit - il , que la Dame avec qui elle est , ne s'en apperçoive. Cristin lui promit de faire si bien qu'il

en feroit content : la grande modestie que la belle faisoit paroître dans l'Eglise , n'empêcha pas qu'elle ne s'aperçut que le Marquis parloit à Cris-  
tin , & elle se douta bien qu'il auroit quelque chose à lui dire de la part de son amant. En sortant de l'Eglise , Isabelle affecta de marcher quelques pas en arriere de sa mere , comme par respect , la laissa prendre de l'eau-  
benite & sortir la premiere ; puis après s'avancant pour en prendre à son tour , le vieillard au lieu d'eau-  
benite lui présenta la lettre du Mar-  
quis ; & comme il avoit été payé grassement de cette premiere , il lui dit : Mademoiselle , ayez la bonté de m'en apporter la réponse , s'il vous plaît. Isabelle prit la lettre , la ca-  
cha , & rejoignit sa mere ; & quand elle fut au logis , elle s'enferma dans sa chambre pour en faire l'ouverture , & y lut ces mots :



## L E T T R E.

*Pardonnez-moi, Mademoiselle, la liberté que je prens de vous écrire, & me permettez d'avoir quelquefois cet honneur; ce sera toujours sans sortir du respect que je vous dois, & dont je me suis fait une loi en vous donnant mon cœur. Si la forte passion que je ressens pour vous & l'aveu que je vous en fais n'ont rien qui vous offense, j'espere que vous m'honorerez d'un petit mot de réponse: si je suis assez heureux pour que vous m'accordiez cette faveur, je cherirai ce gage de votre bonté plus que tous les trésors les plus précieux. Ah! quel bonheur & quel plaisir vous me feriez! je n'en connois point de plus grand, si ce n'est celui de vous voir; faites-en naître l'occasion, je vous en conjure, le plus souvent que vous le pourrez, si vous voulez augmenter les plus doux momens de ma vie.*

Ce billet toucha vivement le cœur d'Isabelle, qui commença dès-lors à se regarder comme la personne du monde la plus heureuse, d'être aimée d'un Cavalier qui paroissoit si parfait. Elle trouvoit dans tout ce qu'il faisoit un certain caractère d'honnête homme qui sembloit lui répondre de la sincérité de son cœur ; & ne doutoit plus que la fortune se déclarant en sa faveur, ne fut prête à réparer en sa personne le tort qu'elle avoit fait à ses parens : disposée à la laisser faire, elle jugea à propos de dissimuler son amour, persuadé que si elle le déclaroit à sa mere, elle pouvoit ne pas l'approuver. En attendant que son amant se déclarât, elle résolut de se comporter avec lui de maniere qu'il arrivât de lui-même au but où elle souhaitoit, sans mettre son honneur en danger. Ce fut dans cette vûe qu'elle lui fit la réponse suivante.

## L E T T R E.

*Gardez-vous bien, Monsieur, de rien penser à mon desavantage sur la démarche que je fais aujourd'hui : elle n'est fondée que sur la haute estime que j'ai pour vous, & sur la sage conduite que je vous ai vûe tenir depuis que j'ai l'honneur de vous connoître. Si nos entrevûes vous font autant de plaisir que vous le dites, vous pouvez vous flatter que de mon côté je n'y suis pas tout-à-fait insensible. Vous le connoîtrez encore mieux par le soin que je prendrai dorénavant de vous avertir des endroits où nous irons ma mere & moi : & je vous donne avis par avance que nous devons aller aujourd'hui sur les trois heures dans la rue des Bourdonnois chez Gautier, acheter des étoffes pour m'habiller ; cela me fait d'autant plus de plaisir, que je me flatte de trouver dans l'innocent artifice des ajustemens & de la parure, des agrémens que la*

158      *Le Gage Touché ;*  
*nature m'a refusés ; n'ayant rien plus*  
*à cœur que d'approcher le plus près*  
*qu'il me sera possible de la perfection*  
*que je voudrois avoir pour mériter*  
*votre attachement.*

Le lendemain , Isabelle & sa mere étant allées à la Messe à l'heure accoutumée , le Marquis qui y étoit déjà tira bon augure de ce qu'il vit sa maîtresse donner un billet à Cristin. Il alla le recevoir , & se retira derrière un pillier pour le lire. Il seroit difficile d'exprimer quelle fut sa joye, lorsqu'il connut par la lecture de ce billet qu'Isabelle ne s'étoit point trouvée offensée de celui qu'il lui avoit écrit ; il en donna de fortes preuves à Cristin , après que les Dames furent forties , en récompensant grassement le service qu'il lui avoit rendu. Il se rendit ensuite chez Gaudier dont il étoit connu. Celui-ci lui ayant demandé : Monsieur, que puis-

je faire pour votre service ? Me permettre , reprit le Marquis , de passer cet après-dîner dans votre magasin pour un de vos garçons , & souffrir que je vende à tel prix que je voudrai des étoffes à des Dames qui doivent en venir acheter ici ; cela ne vous doit donner aucune repugnance , puisque je vous tiendrai compte des marchandises que je livrerai ; & pour plus de sûreté , voilà une bourse de cent louis que je vous mets entre les mains.

Le Marchand consentit à tout ce qu'il voulut , & fit seulement quelque difficulté de recevoir cet argent ; mais le Marquis l'en pressa si fort , qu'il fut contraint de garder la bourse. Si-tôt que le Marquis eut dîné il se rendit au magasin , & se travestit en garçon Marchand ; ensuite il se fit montrer les plus belles étoffes , s'informa de leur prix , & fit ferrer toutes les communes. Il étoit dans

160      *Le Gage Touché*,  
cette occupation quand Isabelle entra avec sa mere & une tante.

D'abord la belle ne reconnut point son amant, ne s'imaginant nullement qu'il dût se trouver dans ce lieu; elle étoit même chagrine de ne l'avoir point rencontré sur sa route, & l'accusoit déjà de négligence & de tiédeur; & cette inquiétude l'occupoit si bien, qu'au lieu de regarder les étoffes qu'on lui montrait elle portoit sans cesse ses regards du côté de la porte. Ce faux Marchand en ayant déployé une très-belle piece, la mere & la tante la rebuterent d'abord, jugeant bien qu'elle passeroit de beaucoup le prix qu'elles avoient dessein d'y mettre; il en déploya encore une plus belle, qu'elles rebuterent aussi. Le Marquis, Marchand, qui s'apperçut de l'inquiétude de la Demoiselle, leur dit, Mesdames, avec votre permission, que Mademoiselle la voye; comme

c'est pour elle , il est bon qu'elle en dise son sentiment. Ces paroles frapperent les oreilles & toucherent le cœur d'Isabelle , qui tournant la tête reconnut son amant ; elle rougit en le voyant si proche d'elle , & pour cacher son désordre elle se couvrit le visage avec son éventail , puis regardant l'étoffe qu'elle trouvoit parfaitement belle , elle souhaitoit la pouvoir avoir ; puisqu'elle étoit au goût de celui à qui elle vouloit plaire ; mais jugeant bien que son prix excéderoit de beaucoup celui que sa mere y vouloit mettre , elle dit à C... Monsieur , le choix de ma mere sera toujours le mien , montrez-nous-en d'autres , s'il vous plaît. On en déploya une moins belle que les deux premières , mais le prix en étant encore trop haut , elles la laisserent pour en voir d'autres ; à mesure qu'on leur en montroit de plus communes , le prix augmentoit ; ce qui désespéroit

la mere, & obligea la tante à dire à C... mais si ces étoffes sont si cheres, que vendriez-vous donc celle-ci, lui montrant la seconde piece qu'il avoit déployée? Lui qui n'attendoit que cette occasion, lui dit un prix si bas, qu'il n'approchoit pas de la moitié de ce qu'elle valoit. La mere charmée de la beauté de cette étoffe, & encore plus de la modicité du prix, fit un effort, elle en offrit un écu moins par aune qu'on ne lui avoit demandé; & le galand Marchand, ravi que sa maîtresse portât une si belle étoffe la prit au mot. La tante dit alors à la mere, vous vous êtes un peu trop pressée, vous deviez marchander davantage, vous en auriez sans doute eu meilleur marché, mais que faire, l'étoffe est coupée: Elle est pourtant belle, dit la jeune Demoiselle, & j'aurois cru qu'elle auroit couté bien davantage. Quand elles l'eurent payée elles s'en



allèrent , ne sçachant que penser de leur marché : la maniere dont C. . . les avoit prises au mot sur leur premiere offre leur faisoit croire qu'elles étoient trompées ; mais en récompense la beauté de l'étoffe les consoloit. La premiere personne de connoissance qu'elles rencontrèrent , & à qui elles montrèrent leur emplette, fut charmée de la beauté & de la richesse de cette étoffe , & la prisadeux fois plus qu'elles ne l'avoient payée : cela fit rire ces Dames , qui crurent que l'autre ne s'y connoissoit pas ; mais quand elles virent que tous ceux ou celles à qui elles la montrèrent par après la prisoient plutôt plus que moins , elles furent très-contentes de leur achat. Toutes leurs amies demanderent des échantillons de cette étoffe , pour en lever de pareille ; mais quand elles étoient arrivées au magasin , elles les trouvoient plus cheres de moitié. Enfin une amie in-

time de Madame D... lui dit , je vous prie de venir avec moi , puisqu'il n'y a qu'à vous que l'on donne cette étoffe à si bon marché : elles y allerent , mais on lui dit que la piece étoit toute vendue , & qu'il n'y en avoit plus de pareilles. Le Marquis de C... très-satisfait du succès de son stratagème , remboursa le Marchand du surplus du prix de la marchandise qu'il avoit vendue , & se retira. Comme il n'avoit pas de plus grand plaisir que de passer devant la porte de sa maîtresse lorsqu'il ne pouvoit la voir , il en vit le lendemain sortir un homme à qui il demanda honnêtement ce qu'il venoit de faire dans ce logis ; celui-ci qui étoit un Tailleur , lui répondit qu'il venoit de prendre mesure d'un corps pour Mademoiselle Isabelle : Et combien vous donne-t'elle de façon ? Monsieur , reprit le Tailleur , elle ne m'en donne que de dix-huit livres pour

fournitures & pour tout. Et moi, reprit le Marquis, je vous prie de le faire le plus riche & le plus beau que vous pourrez ; vous me direz en conscience ce qu'il vous faudra, & je vous le donnerai ; voilà déjà deux louis d'or d'avance que je vous donne, apportez-y tous vos soins : quand croyez-vous qu'il soit fait ? Monsieur, dit le Tailleur, dans quatre jours au plus tard : Je vous prie, dit le Marquis, de ne le point rendre que je ne l'aye vû.

Le jour venu que ce corps devoit être fait le Marquis alla chez le Tailleur, & lui demanda s'il croyoit que ce corps allât bien à Mademoiselle Isabelle : il lui répondit que quand il avoit une fois pris la mesure d'un corps, il n'y retouchoit jamais, tant il étoit sûr de son fait ; & que le soin qu'il avoit apporté pour prendre la mesure juste de celui-ci, lui faisoit croire qu'il iroit à merveille. En ce

cas , dit le Marquis , je pourrois bien lui essayer moi-même , & passer pour votre garçon. Mais , Monsieur , dit le Tailleur... Mais , dit le Marquis , en l'interrompant , c'est un service qu'il faut que vous me rendiez , & pour lequel je vous donnerai un louis d'or. Il n'en falloit pas davantage pour vaincre la répugnance du Tailleur , qui donna à ce nouvel apprentif les instructions nécessaires pour bien remplir sa place. Sur ces entrefaites une assez jolie fille vint demander si son corps étoit fait : le Tailleur lui ayant dit qu'oui , le Marquis demanda à cette fille si elle vouloit bien lui permettre de lui essayer son corps , lui offrant de le payer pour elle. Cette fille crut que ce Gentilhomme disoit cela par galanterie , le refusa : mais le Tailleur qui jugeoit bien qu'il seroit mieux payé du Marquis que d'elle , lui conseilla fort de ne pas refuser la proposition que lui faisoit

ce Gentilhomme, qui en cela n'avoit point d'autre intention que de s'instruire sur la maniere d'en essayer un autre qu'il lui montra : d'ailleurs, ajouta-t'il, vous n'avez rien à craindre, puisqu'il ne vous l'essayera qu'en la présence de ma femme & de moi. La fille se rendit à la fin à ces raisons, & se laissa mettre son corps par le Marquis, pendant que le Tailleur lui montrait comment il falloit faire. La jeune fille s'étant plainte que son corps la pressoit un peu d'en haut, le Tailleur le tira avec les dents par devant pour prendre la forme qu'il devoit. Comment, dit le Marquis, faudra-t'il que je tire de même celui de Mademoiselle Isabelle ? Assurément, répondit le Tailleur, c'est une façon qu'il faut faire quand on veut qu'un corps n'incommode point. Cette cérémonie ne déplut point au Marquis : il donna au Tailleur le louis d'or qu'il lui avoit promis, &

lui paya le corps de la jeune fille & celui d'Isabelle ; après quoi il quitta sa plume , son épée & son écharpe , & s'en alla avec son corps chez Madame C... à qui il dit que son maître étant allé à Versailles porter celui d'une Princesse , lui avoit ordonné , comme à son maître-garçon , de venir essayer celui-ci. Cette Dame envoya sa servante dire à sa fille de descendre pour essayer son corps que le Tailleur venoit d'apporter : elle entra peu de tems après dans la chambre de sa mere , n'ayant sur elle qu'une simple juppe. Cet habile Tailleur qui portoit ordinairement une perruque blonde , en ayant pris une brune pour mieux se déguiser , ne fut point reconnu d'abord par sa maîtresse : elle mit son corps sans trop de précautions , parce qu'elle étoit prévenue que les Tailleurs sont accoutumés à voir des gorges nues , & que l'on ne doit point faire de façons  
avec

avec eux. Il lui laça son corps, l'ajusta, l'examina par derriere & par devant, & passa ses mains sur le bord de son corps pour lui donner le contour ; après toutes ces cérémonies il lui demanda si elle ne se sentoît pas la gorge trop pressée. A cette voix , dont la belle se sentit frappée , elle ouvrit les yeux & reconnut son amant : elle lui dit en rougissant , que le haut la pressoit un peu ; alors ce Tailleur s'étant mis en posture de le tirer avec les dents , comme il avoit vû faire à son maître celui de la grisette , la belle recula deux pas en arriere en rougissant encore plus fort, croyant qu'il vouloit lui baiser la gorge, qu'elle avoit toute découverte & d'une beauté charmante. Le faux Tailleur lui dit , Mademoiselle , il faut absolument que je tire le devant de votre corps avec les dents , si vous voulez qu'il aille bien. La mere prenant la parole , dit à sa fille : Allons,

*Premiere Partie.*

H

forte, laissez-le faire; il y a là bien de quoi rougir! Ces Messieurs sont accoutumés à en voir bien d'autres; & ne pensent guères à ce que vous pensez. Après un ordre si absolu, le galant Tailleur se rapprocha & tira le corps comme il voulut: mais il ne put s'éloigner d'un endroit si charmant sans lui donner un baiser; ce qu'il fit si subtilement que la mère n'en vit rien; mais la fille le sentit si vivement, qu'elle en parut toute en feu, ce que la mère n'attribua qu'à la honte qu'elle avoit de paroître découverte devant un homme, & dit au Tailleur: excusez l'innocence de ma fille, elle est jeune, & n'a encore que fort peu d'expérience. Madame, lui répondit-il, loin de blâmer ces marques de pudeur, elles augmentent mon respect & mon estime. Ce corps s'étant trouvé parfaitement bien fait, & la mère en ayant paru très-contente, elle paya le Tailleur, qui se retira fort



satisfait du succès de ce nouveau stratagème. En amour la hardiesse donne de l'agrément. Isabelle charmée de ce que son amant venoit d'entreprendre pour le seul plaisir de la voir, sentit redoubler son amour pour lui : & le souvenir du rôle galant qu'il avoit joué chez Gautier ne lui permit pas de douter que la magnificence de ce corps ne fût un nouvel effet de sa galanterie.

Le lendemain, Madme D... reçut un paquet de toile d'Hollande, de dentelles très-belles, de mouffelines & de linons ; à l'ouverture duquel elle trouva un billet conçu en ces termes :

*Madame, feu Monsieur votre époux revenant de Flandres avoit acheté à Malines ces toiles & ces dentelles ; & comme il ne les avoit point déclarées ; elles ont été saisies à la douane, & j'en avois fait mon propre ; mais un remords,*

172      *Le Gage Touché,*

*de conscience m'oblige aujourd'hui à vous en faire restitution ; vous avez une fille en âge de les porter ; elle s'en servira , s'il vous plaît , comme de son bien propre. Adieu , ne vous informez point qui je suis.*

Madame D... crut la chose comme ce billet le lui marquoit ; mais sa fille qui se douta bien d'où cela venoit , s'en fit faire des garnitures dont la beauté convenoit parfaitement bien à la richesse de son habit. Le Marquis ne voulant pas borner sa générosité à si peu de chose , médita de lui jouer encore un tour , auquel ni elle , ni sa mere ne pussent s'attendre. Un jour qu'il les trouva dans l'Eglise , il avisa un homme dont la mine lui parut assez celle d'un filou. Il l'aborda & lui dit , en lui montrant la Demoiselle : Camarade , si tu peux prendre subtilement le collier de cette Demoiselle sans qu'elle s'en apper-

çoive, je te donnerai deux louis pour ta peine ; ne crains rien , ce collier est faux ; en tout cas , s'il t'en arrive quelque chose , je suis bon pour te défendre ; & si tu réussis dans cette entreprise , je te donnerai les deux louis que je t'ai promis , en m'apportant ce collier. Le filou s'approcha de la belle , & feignant de demander l'aumône , il lui dénoue adroitement son collier ; puis tenant les deux cordons déliés , il lui donna un petit coup sur l'épaule droite : pendant qu'elle tourne la tête de ce côté-là , il lache un des cordons & tire celui du côté gauche ; ainsi il lui ôta son collier sans qu'elle s'en aperçut , parce qu'elle attribua le frottement qu'elle avoit senti contre sa gorge , au mouvement qu'elle avoit fait en tournant la tête. Le filou se voyant possesseur d'un collier qu'il croyoit fin & d'un prix considérable, au lieu de l'apporter au Marquis ,

s'enfuit & l'emporta , sans que le Marquis se mit en peine de ce qu'il en feroit. Il sortit après les Dames, & les ayant jointes , il demanda à Isabelle si elle n'avoit point perdu son collier : la mere tournant la tête, regarde au col de sa fille , qui y portoit déjà les mains , & toutes deux répondirent qu'oui. Alors il en tira un de sa poche qui valoit bien deux mille écus , & le présenta à la Demoiselle , en lui disant qu'il l'avoit ôté des mains d'un filou à qui il l'avoit vû détacher. Ces Dames trompées par la ressemblance de ce collier avec l'autre , le prirent sans hésiter, & firent bien des remerciemens au Marquis , qui se retira fort content de ce nouveau succès.

Il ne faut pas s'étonner de la dépense que faisoit le Marquis de C... il jouissoit d'un gros revenu , ayant perdu son pere & sa mere : de plus il logeoit chez une vieille tante fort

riche , dont il étoit seul heritier ; & cette tante n'avoit point de plus grand desir que de le voir marié. Elle lui en parloit souvent depuis un certain tems , & il lui disoit que ce seroit plutôt qu'elle ne pensoit. Le Dimanche suivant Isabelle parut à l'Eglise avec un éclat qui effaça toutes les autres beautés ; la magnificence de ses habits , la finesse de ses garnitures , l'éclat de son collier , tout cela joint à sa beauté naturelle , charma si fort ce Marquis, qu'il ne put résister davantage à l'impatience qu'il avoit de se voir uni à elle par le lien du mariage. Il en parla dès le même jour à sa tante , qui bien joyeuse de le voir dans cette disposition , alla dès le même jour en faire la demande à Madame D... qui la reçut d'un air très gracieux. Isabelle parut aux yeux de la tante du Marquis très-digne du choix de son neveu. Après les complimens ordinaires en pareille occasion , &

que la tante eut obtenu pour son neveu la permission de venir leur rendre ses devoirs , elle se retira.

Mais quelle fut la surprise de Madame D... lorsqu'à la première visite du Marquis elle reconnut que ce Gentilhomme étoit le même qui leur avoit vendu leur étoffe à si bon marché, & que c'étoit lui encore qui sous l'apparence d'un garçon tailleur avoit essayé le corps de sa fille ! Comme elle le revoyoit encore avec le même habit qu'il avoit lorsqu'il lui donna le collier qu'il disoit avoir sauvé des mains d'un filou , elle ne douta plus que ce collier ne fût très-fin & d'un prix considérable , comme on le lui avoit voulu persuader plusieurs fois. Touchée de tant de preuves de sa générosité , & de l'honneur qu'il faisoit à elle & à sa fille , elle lui en marqua sa reconnoissance dans les termes les plus gracieux & les plus obligeans. Le Marquis répon-

dit : C'est moi , Madame , qui vous dois tout ; & comme tout ce que je possède au monde me paroît fort peu de chose en comparaison du trésor inestimable dont vous voulez bien aujourd'hui m'accorder la possession , j'ose bien vous assurer que beaucoup de respect & d'amour suppléeront au défaut de ma fortune.

Il continua de les voir tous les jours jusqu'à la célébration de leur mariage : après quoi le Marquis ravi de posséder une femme si parfaite , l'aima de toute la tendresse de son cœur.

Madame D... contente du bonheur de sa fille , eut aussi pour lui toutes les complaisances imaginables ; & la jeune épouse remercia le Ciel de lui avoir fait rencontrer à une heure indûe une fortune si avantageuse.



## X I. G A G E.

**C**ETTE histoire achevée , l'on tira un Jonc d'or , appartenant à un vieux Gentilhomme , qui conta l'histoire suivante.

*La fausse Opinion.*

Me promenant un jour dans le jardin de Luxembourg , dans un endroit où il y avoit peu de monde , je vis un garçon & une fille qui parloient ensemble. Ce garçon n'avoit pour tout ajustement qu'une chemisette rouge , des bas de laine des plus communs , des souliers plats , & un petit chapeau , sur lequel étoient attachés quatre bouts de ruban , qui lui pendoient jusqu'au milieu du dos. La fille étoit habillée d'une robe de toile peinte avec une jupe de serge



grise, un tablier verd de même étoffe, & des fouliers blanchis avec de la craye. M'étant assis sur l'herbe assez près d'eux, je fus bien étonné lorsque j'entendis que le garçon parloit en ces termes : Depuis que je suis éloigné de vous, Princesse, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour me guérir, & les maux que j'ai soufferts n'ont point diminué le désir que j'ai depuis long-tems de me rengager de nouveau, & de reprendre les fers pour vous servir aussi fidelement que j'ai fait par le passé. Cliton, répondit-elle, je crains qu'un trop grand feu ne soit contraire à votre santé, c'est pourquoi modérés votre ardeur, & soyez persuadé que je ferai toutes choses pour vous obliger. Ces paroles qui me paroissent du plus bas étage me firent écrier : Que l'amour est un grand maître ! Il rend tout d'un coup ses Ecoliers sçavans, & fait parler les Villageois comme des Bourgeois, les

Bourgeois comme les Courtifans, & ces derniers comme des oracles. Puis changeant d'opinion, je m'imaginai que ce pouvoient être des personnes qualifiées qui s'étoient déguifées de la sorte : mais il n'étoit rien de tout cela. C'étoit un garçon marechal qui parloit à la fille de son maître, qui étoit un petit bossu qu'on appelloit *Prince* : Ce garçon étant tombé malade, étoit sorti de chez son maître, & desiroit y rentrer & reprendre les fers pour ferrer les chevaux. Quand elle répondoit qu'elle craignoit qu'un trop grand feu ne l'incommodât, c'étoit du feu de la forge qu'elle vouloit parler ; elle voyoit que ce garçon n'étoit pas encore bien remis de sa maladie, & lui conseilloit de moderer l'ardeur qu'il avoit pour le travail, lui promettant de faire tout ce qu'elle pourroit pour engager son pere à le reprendre. Voilà quel étoit le discours que je croyois partir

d'un cœur amoureux , & auquel cependant l'amour n'avoit aucune part.



## XII. G A G E.

**T**OUTE la compagnie ayant admiré le tour que ce bon vieillard avoit donné à cette courte histoire ou feinte ou véritable, on lui rendit son gage , & on en tira un autre qui fut justement un Porte-crayon qui m'appartenoit. Pour en obtenir la délivrance je racontai l'histoire que vous allez lire.

### *La Pierre philosophale.*

Depuis que j'ai atteint l'âge de raison , j'ai toujours aimé la peinture ; & j'y faisois assez de progrès dans le commencement , pour faire croire que je ferois quelque jour un homme

illustre dans cet art : les merveilles que j'entendois dire des tableaux qui sont à Rome , me donnoient une extrême envie de les aller voir , aussi-bien que toutes les statues antiques qui servent aujourd'hui de modele aux plus habiles Peintres & Sculpteurs modernes. Ayant formé le dessein de faire ce voyage , je m'associai avec le fils d'un Orfèvre de Chartres notre voisin , dont la mere fut si contente de ce qu'il venoit en ma compagnie, qu'elle lui donna une bonne somme d'argent , & outre cela quantité de rognure d'orfèvrerie, nous disant que si l'argent venoit à nous manquer cela nous serviroit. Après avoir fait nos adieux , nous prîmes le chemin de Paris dans le dessein de trafiquer & d'y vendre quelques marchandises.

Avant que de sortir de Paris nous jugeâmes à propos de nous défaire de ce que nous avions d'argenterie,

& pour cet effet nous allâmes proche le grand Châtelet chez un Orfèvre , qui ayant vû parmi nos rognures un petit S. Jacques d'argent doré , nous dit : passez, Messieurs, dans l'arriere-boutique. Je lui dis que nous venions chez lui pour voir des bagues , des boucles & des boutons de diamans du Temple , & lui ayant demandé s'il n'en avoit pas aussi à nous troquer, ho , ho , dit-il , Messieurs , vous êtes donc des Marchands, à ce que je vois ? Lui ayant répondu qu'oui , puisque cela est , reprit-il , nous n'avons donc qu'à rester ici. Il nous montra ses bijoux , & nous en prîmes pour environ vingt pistoles ; notre marché fait , après l'avoir payé , il nous pria fort honnêtement de dîner avec lui , ce que nous acceptâmes volontiers : quand nous fûmes à table , il nous dit qu'il avoit pensé à nous faire de belles affaires, & qu'il nous demandoit bien pardon : c'est , dit-il , que le petit S.

Jacques de vermeil m'avoit fait soupçonner que cette argenterie avoit été volée , & je ne vous avois dit de passer dans mon arriere-boutique , qu'à dessein d'envoyer chercher un Commissaire pour vous arrêter : c'est , ajouta-t'il , une profession bien délicate que la nôtre , on nous rend bien souvent responsables des crimes d'autrui ; témoin un de mes Confreres que l'on mit hier en prison, pour avoir acheté des lingots d'or d'un homme soupçonné d'avoir la Pierre philosophale. Quoi, Monsieur, lui dis je , êtes-vous de ceux qui croient que l'or se puisse faire par la main des hommes ? Oui , me répondit-il ; & sans m'arrêter à l'épreuve qui en a été faite par M. Huveltins en présence de Messieurs les Etats Generaux , sans compter ce qui en est écrit dans la grande Salle Imperiale de Prague au sujet de l'Intinogicus Polonois de Nation , qui l'a

possédée , je vais vous conter une histoire que le pere de ma femme m'a dit tenir de l'Evêque même à qui elle est arrivée. Nous nous disposâmes mon camarade & moi , à l'écouter sans l'interrompre. Il commença de la sorte.

Un Evêque prêchant un jour dans S. Merry, s'emporta fort contre ceux qui se ruinoient eux & leurs enfans à souffler dans le dessein de trouver la Pierre philosophale ; il en dit des choses assez fortes pour en dégouter ceux qui n'en étoient pas fort persuadés ; car pour ceux qui se la sont mise une fois en tête , ils ne reviennent de cette prévention , qu'après qu'ils se sont entierement ruinés. Le lendemain de la prédication , un homme à mine vénérable vint demander à lui parler ; il lui dit , Monseigneur , j'entendis hier votre sermon à S. Merry, je fus charmé de votre sçavoir & de la bonne grace que vous avez en

chaire : mais , Monseigneur , permettez-moi de vous dire que parmi tant de belles choses que vous avez dites , vous vous emportâtes un peu trop contre la vertu d'une grande Dame , & je ne sçaurois m'empêcher de vous dire que celle contre qui vous déclamâtes si fort , est la sagesse même. Le Prelat surpris de ce discours , dit qu'il ne croyoit pas avoir offensé personne en particulier , qu'il seroit très-fâché d'avoir désigné quelqu'un dans sa prédication. Vous l'avez non-seulement désignée, Monseigneur, dit l'Etranger ; mais de plus vous l'avez nommée par son nom plusieurs fois , en disant d'elle tout le mal possible. De grace , reprit l'Evêque , nommez-moi cette Dame , afin que je lui aille faire réparation ? Elle s'appelle la Pierre philosophale , dit l'Etranger , d'un ton ferme , & si vous la connoissiez vous n'en eussiez pas parlé comme vous avez fait :



Bon, bon, dit le Prelat, voilà de nos fols. . . . Mais, Monseigneur, interrompit l'Etranger, qui vous convaincra de la verité sur ce fait. . . . Sera-ce vous, lui demanda l'Evêque? Oui, moi, répondit-il; faites apporter de votre cuisine un réchaut plein de charbon, un soufflet, & un morceau de cuivre, vous verrez si la Pierre philosophale est une chimere. On apporta tout ce qu'il avoit demandé, & après avoir fondu la branche d'un chandelier, dont il fit un lingot, il dit au Prelat : Tenez, Monseigneur, envoyez cela chez le premier Orfevre par un de vos laquais; ce qui fut fait. Le laquais revint un quart-d'heure après, & apporta de l'argent du lingot au prix de l'or le plus pur, disant à son maître que l'Orfevre le prioit, s'il en avoit encore de pareil, de ne pas s'en défaire à d'autre qu'à lui. Le Prelat, surpris au dernier point, changea de sentiment, & tint

depuis sur ce sujet un langage bien différent de celui de sa prédication. Monsieur, dit-il au Chimiste en l'embrassant, je me dédis maintenant de tout ce que j'ai dit contre cette admirable science, & vous conjure de me l'apprendre. Monseigneur, dit l'autre, je ne vous apprendrois pas grande chose, en vous apprenant ce que je viens de faire devant vous; il n'y a personne, qui, ayant de la poudre de projection, n'en fasse bien autant; mais je veux vous apprendre le secret de cette admirable poudre, afin que vous soyez persuadé du contraire de ce que vous pensiez ci-devant. Faites en sorte que nous soyons seuls demain matin. Monsieur, dit le Prelat, je donnerai si bien mes ordres que nous ne serons interrompus de personne. Il retint le Philosophe à souper avec lui, & le fit ensuite conduire dans son carrosse jusqu'à son auberge. Le Prelat ne

dormit point de la nuit , ayant l'esprit sans cesse occupé de ce qui lui étoit arrivé , & de l'impatience d'apprendre ce rare secret. Dès qu'il vit paroître l'aurore il se leva , & envoya un laquais à l'auberge du Chimiste , pour lui dire qu'il l'attendoit. Le laquais l'ayant demandé à l'hôtesse , elle lui répondit qu'il étoit parti une heure avant le jour.

Toutes les histoires de cette nature finissent de la même façon , dis-je à l'Orfevre : cela est vrai , dit mon camarade. Une personne de la compagnie prenant la parole , dit que cela n'étoit pas tout-à-fait général , & que s'il avoit un gage à retirer , il ne doutoit point qu'il ne pût conter une histoire qui ne seroit pas moins surprenante , sans finir de la même façon ; mais , ajouta-t'il , poursuivez la vôtre , je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Lui ayant dit qu'elle étoit finie ; & le voyage

190      *Le Gage Touché* ,  
de Rome , dit-il , ne l'achevez-vous  
pas ? Ce voyage , repris-je , ne se fit  
point , pour des raisons que je dirai  
une autrefois , quand j'aurai encore  
quelque gage à retirer.

La curiosité de la compagnie pi-  
quée par la réflexion de celui qui  
venoit de m'interrompre , fit qu'on le  
pria de vouloir bien lui faire part de  
l'histoire, dont il venoit de faire naître  
l'envie : l'assurant qu'on lui en auroit  
d'autant plus d'obligation , qu'ayant  
l'avantage de n'avoir aucun gage à  
retirer , l'on n'étoit point en droit  
d'exiger de lui ce tribut. Il se rendit  
obligeamment à ces instances , &  
commença l'histoire suivante.

### *Histoire du Cosmopolite.*

Dans le tems que j'étudiois à Pa-  
ris , je fis ma philosophie au College  
des Grassins , où j'étois en pension.  
Il y avoit dans ce College un jeune

Breton avec lequel je liai une amitié si étroite , que les autres Pensionnaires nous appelloient *les Inséparables*. Cet ami étoit fils d'un riche Marchand de Nantes ; & il y paroissoit bien par les sommes considérables qu'il recevoit assez fréquemment de la part de son pere , & qu'il dépensoit en jeune homme , c'est à-dire , sans penser qu'il pourroit bien un jour se repentir d'en avoir fait un si mauvais usage ; ce qui ne manqua pas d'arriver bien-tôt après : car ayant été contre sa coutume , un espace de tems considérable sans recevoir de nouvelles de son pere , il écrivit , & n'oublia pas de demander de l'argent : mais qui fut bien surpris , ce fut le jeune homme , lorsque pour réponse à deux ou trois lettres pressantes , qu'il avoit écrites , il reçut une lettre de sa mere , qui lui mandoit que son pere étoit mort de chagrin de la perte d'un navire

qui avoit coulé à fond , & qui étoit chargé de quantité de marchandises pour plusieurs Marchands , & dont il avoit répondu , de sorte qu'il s'en falloit plus de dix mille livres qu'il n'eut de quoi satisfaire aux assurances. A cette triste & mortifiante nouvelle , qui se répandit bien-tôt dans Paris , le jeune homme qui ne pouvoit plus fournir à la dépense , se vit abandonné de ses meilleurs amis. Le Principal du College , à qui il étoit dû quelques quartiers de sa pension , lui dit de se retirer. Dans ce fâcheux embarras , il alla se jeter entre les bras de Monsieur M. . . fameux partisan , & ami particulier de son pere. Monsieur M. . . touché de la mort de son ami , & de compassion pour son fils , lui fit donner un emploi pour Bezançon. Cet emploi qui lui valoit quinze cens livres par an , le remit sur le bon pied : & comme il étoit bien fait & beau garçon , il  
trouva

trouva le moyen de se faire aimer des belles de cette ville. Il y en eut une entr'autres qui se trouva si bien de ses caresses , qu'elle en porta des marques visibles.

Les parens de cette fille , gens d'honneur à la verité , mais qui n'étoient pas des plus riches , eurent recours à la justice pour réparer ce tort par un mariage ; & ils eurent la consolation d'y réussir. Le revenu de la commission joint à ce que les parens de sa femme lui donnerent en mariage , les fit subsister assez honnêtement pendant quelque tems ; mais le grand nombre d'enfans qui se succederent presque sans interruption , ayant augmenté la dépense , & la commission qui vint à manquer par la mort du protecteur , en ayant détourné la source , ils furent bientôt réduits à vivre de ménage , c'est-à-dire , à vendre tout piece à piece. Comme Paris est la ressource de ceux

qui cherchent fortune , il y vint avec sa femme & ses enfans. Il y avoit déjà huit jours que j'y étois pour un procès qui étoit prêt à être jugé , lorsque passant sur le Pont-neuf , j'apperçus cet ancien ami dans un équipage bien différent de celui où je l'avois vû au College. Il me regarda aussi , & je crois que la honte de se voir en l'état où il étoit alors , l'auroit fait passer outre sans me rien dire , si je ne l'eusse arrêté. Je l'embrassai , & lui comme il vit que je ne lui marquois pas moins d'amitié qu'au tems passé , il répondit à mes carresses : nous marchâmes ensemble , il me conta une partie de ses infortunes , & je le menai dîner avec moi. Après le dîné nous allâmes nous promener au Palais Royal , où nous fîmes quelques tours d'allées. En sortant nous vîmes dans la grande place de ce Palais , quatre hommes l'épée à la main contre un seul : mon



ami brave garçon , comme vous l'allez voir , ne balança pas à tirer la fienne , & courut se ranger du côté du plus foible , qui un moment après devint le plus fort ; car deux de leurs ennemis ayant été mis hors du combat , les deux autres lâchèrent pied.

L'Inconnu s'étant vû débarrassé , se retourna vers mon ami , à qui il dit en l'embrassant : Par quelle générosité , Monsieur , vous dois-je la vie , vous de qui je ne crois pas avoir l'honneur d'être connu ? Mon ami répondit ingénument que ce qu'il venoit de faire pour lui , il l'auroit fait pour tout autre , & que telle étoit son humeur de ne pouvoir pas voir un brave homme maltraité par quatre coquins , sans le secourir. Monsieur , dit l'Etranger ; votre générosité sera récompensée , je veux faire amitié avec vous , & vous rendre tous les services dont vous aurez besoin : je le veux ,

& je le puis ; ajouta-t'il ; où demeurerez-vous ? Dans la rue aux Maires, dit mon ami : Y auroit-il point, demanda l'autre , quelque petite chambre proche de chez vous ? Car je foudraiterois fort être de vos voisins : Il y en a une , répondit le Commis , au-dessus de celle où je loge. Bon , dit l'Etranger , c'est mon affaire , arrêtez-la pour moi. Monsieur, je vous en prie : & voilà pour le denier à Dieu , ajouta-t'il , en lui donnant une piece de quatre pistoles. Mon ami crut en recevant cette piece qu'il ne lui avoit dit tout cela que pour couvrir d'un honnête prétexte la récompense du service qu'il venoit de lui rendre. Il le remercia , & me vint joindre en me montrant la piece qu'il venoit , disoit-il , de gagner. Certes il en avoit bien besoin , & ce ne fut pas là un des moindres effets de la Providence à son égard. Il étoit chargé d'une femme & de qua-

tre enfans , & ne ſçavoit plus , comme on dit , de quel côté donner de la tête ; & cette piece d'or leur fut d'un grand ſecours. Dès le lendemain ſon homme ne manqua pas de venir pour occuper ſa chambre , ſuivi d'un Crocheteur qui portoit un peu de hardes , & un petite malle aſſez peſante. Mon ami auroit bien voulu qu'il ne fût point venu ; l'hôteſſe au contraire fut ravie de trouver à louer ſa chambre ; & n'eut pas de peine à conclure le marché avec cet Etranger , qui ſ'y établit auffi-tôt. Le Commis d'autre côté , qui ſe ſentoit obligé à rendre la piece de quatre piſtoles , crut que , puisqu'il étoit venu occuper cette chambre , il ne la lui avoit donnée que pour en payer le loyer ; il évita ſa rencontre , parce qu'il n'étoit pas en état de la lui rendre entiere , en ayant dépensé la plus grande partie. L'Inconnu qui vit que mon ami le fuyoit , crut qu'il

198      *Le Gage Touché* ,  
avoit d'autres raisons , & ne voulant  
pas l'incommoder , ne témoigna nul  
empressement de le revoir. Pendant  
cette mesintelligence l'argent man-  
qua tout-à-fait chez mon ami : com-  
me il avoit du cœur , & qu'il étoit  
incapable de faire une bassesse , il ne  
pouvoit se résoudre à déclarer sa  
misere à qui que ce fût.

Cependant ses enfans mourroient  
de faim : sa femme touchée de com-  
passion , lui dit : Mon cher mari ,  
cet homme de là-haut vous a tant  
d'obligations , allez lui emprunter  
seulement un écu pour sauver la vie  
à vos pauvres enfans ; offrez-vous de  
lui faire un billet & de la piece de  
quatre pistoles , & de ce qu'il voudra  
bien vous prêter. Il rejetta d'abord  
cet avis bien loin ; mais enfin la  
compassion que lui firent sa femme  
& ses enfans qui n'en pouvoient plus,  
le determina à faire cette démarche.  
Ce ne fut pas sans se faire une extrê-

me violence : il fut dix fois jusqu'à la porte de ce voisin sans oser heurter, & en revint autant de fois ; enfin il se hasarda , & le heurtoir lui sembla aller plus vite qu'il ne le pouffoit : aussi-tôt la porte s'ouvre , l'Etranger, en le regardant en face lui demanda, qu'avez-vous , Monsieur ? Vous me paroissez bien changé , vous est-il arrivé quelque fâcheuse affaire ? Dites-le moi , de quelque nature qu'elle puisse être , je vous en tirerai : Non , Monsieur , lui répondit-il , je n'ai graces à Dieu, point d'affaires. Ne feroit-ce point quelque petit chagrin domestique , reprit l'autre , c'est cela justement, dit le Commis. L'Etranger croyant qu'il avoit eu quelque démêlé avec sa femme , persuadé que dans le ménage le mieux réglé il y a quelquefois de petits differends , lui dit ; donnez-moi à souper chez vous ce soir , & nous accommoderons cela. Le Commis tout interdit à ces pa-

roles , regarda l'autre fixement sans lui répondre : puis un moment après il lui dit , comment voulez-vous , Monsieur, que je vous donne à souper chez moi ? Je n'ai pas un morceau de pain à donner à ma femme & à mes petits enfans , qui languissent de faim depuis plus de trente heures : & je n'étois venu que pour vous prier de me prêter de quoi acheter un pain pour leur sauver la vie. Ah Dieu ! s'écria l'Etranger , je suis bien indigne du service que vous m'avez rendu , puisque je n'ai pas sçu prévenir vos besoins : Tenez , mon cher ami , dit-il , en lui donnant une clef ; ouvrez cette malle , & prenez tant d'or qu'il vous plaira , il y en a suffisamment , & pour vous & pour moi. Le besoin que le Commis avoit de ce secours lui fit moins faire de façon pour ouvrir la malle qu'il trouva pleine d'or : il en prit une bonne poignée , & dit à cet ami

qu'il alloit faire apprêter le souper. Pendant ce repas, l'Etranger ayant demandé au Commis le sujet qui les avoit empêché de se voir depuis qu'il étoit venu loger au-dessus de lui, il lui avoua ingenuement que ç'avoit été l'impuissance de lui rendre sa piece de quatre pistoles. Je ne vous l'avois pas donné pour que vous me la rendissiez, répliqua l'autre, & mon dessein n'étant pas d'en demeurer là, je ne m'étois approché de vous que pour joindre ma fortune à la vôtre, comme je prétends faire dorénavant. En effet, tout alla si bien depuis ce moment chez mon ami, qu'il se remonta bien-tôt en meubles & en beaux habits. Quelque bonne chere que l'on fit, l'Etranger qui mangeoit toujours avec lui n'y trouvoit jamais à redire. Mon ami qui n'avoit cessé de faire la débauche, que par l'impossibilité où il s'étoit vû d'en soutenir la dépense, oubliant aux pre-

mieres caresses d'une nouvelle fortune , l'état misérable d'où il ne faisoit que de sortir , ne tarda pas longtemps à reprendre son premier genre de vie.

S'étant trouvé un jour dans une compagnie où le vin n'avoit pas été épargné , il eut la malheureuse imprudence de conter toute sa bonne fortune , dont le C. D. R. qui avoit des espions par-tout , & qui faisoit chercher le fameux Cosmopolite, fut exactement informé dès le lendemain. L'indiscret Commis ne laissa pas , quoique fort yvre , de gagner son logis ; il se coucha & dormit jusqu'au lendemain à cinq heures du matin , que se ressouvenant à son reveil de ce qu'il avoit dit la veille dans le cabaret , il en fut saisi de rage & de desespoir. Ah ! disoit-il , transporté de fureur & s'arrachant les cheveux , que je suis malheureux d'avoir trahi un si bon ami , & de qui



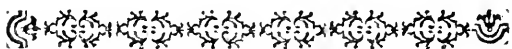
je tiens tout le bien que j'ai. En disant cela il voulut sauter sur son épée pour se la passer au travers du corps ; mais sa femme s'éveillant en sursaut , se jeta à lui toute nue en chemise , & empêcha l'exécution d'un si mauvais dessein. Elle dit au plus grand de ses enfans d'aller appeler du secours : le petit garçon qui étoit aimé de l'Etranger , & qui l'aimoit aussi , alla le prier de descendre. Et bien, dit-il au Commis, en l'embrassant , qu'avez-vous , mon cher ami ? Manque-t'il quelque chose à votre fortune ? Dites-moi , avez-vous besoin d'argent plus que vous n'en avez ? Je suis tout prêt à vous en donner. Non, Monsieur, lui répondit le Commis, je suis indigne des bontés que vous avez pour moi : je vous ai trahi , ou plutôt le vin m'a trahi moi-même en découvrant le secret que vous m'aviez tant recommandé de garder : c'en est fait , je ne veux plus survivre à mon

infidélité ; punissez-moi en m'ôtant la vie , si vous ne voulez pas que je sois homicide de moi-même.

L'Etranger lui dit , en l'embrassant encore plus étroitement : Mon cher ami , moderez-vous , le mal n'est pas si grand pour moi que vous le pensez , vous n'avez fait tort qu'à vous-même ; pour ce qui me regarde , tout est réparé , puisque vous m'avez averti que mon secret est révélé : ce qui me fait le plus de peine , c'est d'être obligé de vous quitter , & peut-être pour ne vous revoir de ma vie : je m'en consolerois en quelque façon , si ma malle étoit plus pleine d'or ; mais telle qu'elle est , je vous prie de l'accepter : au reste ne vous mettez point en peine de ce que je deviendrai , ma patrie est le monde entier , aussi-bien ici comme ailleurs , je me trouve bien par-tout ; il l'embrassa en lui disant adieu , & se retira sans que l'on ait pû sçavoir ce qu'il étoit devenu.

Les Gardes du C. D. R. ne man-  
querent pas vers les huit heures de  
venir se saisir du Commis. On le  
conduisit à la Bastille, où ayant été  
interrogé sur ce qu'il avoit dit au  
cabaret, il répondit qu'il ne se sou-  
venoit pas de ce qu'il avoit dit dans  
la débauche, & qu'il ne doutoit  
point que l'excès du vin qu'il avoit  
bû ne lui eut fait dire quantité d'im-  
pertinences sans fondement, & qu'il  
avoit cette dernière nuit tellement  
perdu la raison, qu'il se seroit tué  
lui-même, si sa femme, que ses cris  
avoient éveillée, ne l'en eut empê-  
ché. Au rapport de ses propres voi-  
sins qui furent interrogés, & qui  
dirent tous la même chose, on le  
relâcha. Depuis cette affaire il fit de  
si sérieuses réflexions sur tous les  
maux que la débauche lui avoit cau-  
sez, qu'il ménagea en bon économe  
ce que l'Etranger lui avoit laissé à  
son départ : de sorte qu'il mena

206      *Le Gage Touché* ;  
depuis une vie plus réglée dans sa  
famille , & établit assez honorable-  
ment ses enfans.



### X I I I.    G A G E.

**L**E gage qui fut tiré après ce recit,  
donna lieu à une Présidente à qui  
il appartenoit de conter l'histoire  
suivante.

#### *La Veuve coquette.*

Une Veuve déjà sur le retour ,  
mais encore fort coquette , avoit une  
fille d'environ quinze à seize ans  
qu'elle élevoit dans l'obscurité ,  
craignant que sa beauté ne lui ravit  
quelques-unes de ses conquêtes :  
mais toutes ses précautions furent  
inutiles. Comme ses agrémens dimi-  
nuoient à mesure que le nombre de

ses [années s'augmentoît, la beauté de sa fille au contraire se déclara d'une manière si vive, à travers la simplicité de ses habits & son air modeste, qu'elle enleva à sa mere le cœur le plus cheri de ses amans, malgré tout le fard & les mouches qu'elle employoit pour s'en assurer la possession. Ce cavalier se comporta si finement dans cet échange, & dissimula si bien sa nouvelle passion, que la mere coquette continua de croire être seule l'objet de ses assiduités & des soins de cet amant. La jeune fille de son côté s'étant apperçûe que ses charmes avoient touché le cœur de l'amant de sa mere, se flatta d'avoir quelque part à ses empressements : & comme le desir de plaire fuit de près la connoissance de ses propres attraits, elle ne put résister à l'ambition de paroître toujours plus aimable, si ordinaire à toutes les jeunes personnes de son sexe. Elle prit

plus de soin de sa personne qu'auparavant ; sa coëffure étoit plus régulière , & le reste de ses ajustemens étoit mis d'un certain air , qu'ils donnoient plus de grace & d'éclat à sa beauté naturelle ; ce qui depuis lui attira les regards de la plûpart de ceux qui venoient auparavant en conter à sa mere. Le cavalier dont je viens de parler , & qui se nommoit *Pastourd* , craignant d'être prevenu par quelqu'autre , lui fit une déclaration de son amour. Nichon ( c'étoit le nom de la jeune fille ) prenoit tant de plaisir à cette déclaration , qu'elle n'apperçut pas sa mere qui les surprit dans ces entrefaites. Elle demanda à Pastourd avec assez de fierté , s'il venoit chez elle pour suborner sa fille. Non , Madame , lui répondit-il , mes intentions sont plus pures que vous ne pensez. Cependant je vous avoue que j'ai tort de m'être adressé à d'autre qu'à vous,

& je vous en demande pardon de tout mon cœur. La Dame se radoucit à ces paroles , croyant qu'il revenoit vers elle : Je vous pardonne votre erreur , lui dit-elle , pourvû que vous foyez plus sage à l'avenir. Pastourd tout plein de sa passion , voyant qu'elle reprenoit sa belle humeur , lui dit : Madame , si j'osois aujourd'hui vous découvrir les véritables sentimens de mon cœur , serois-je assez heureux pour trouver le vôtre disposé à m'écouter favorablement ? Parlez , lui dit-elle , d'un ton de souveraine. J'aime , Madame , reprit-il , mais d'un amour si violent , qu'il m'est impossible de le dissimuler davantage. Croyez-vous , lui répondit-elle , que l'on ait été jusqu'ici , sans s'en appercevoir , & que malgré votre silence on n'ait pas sçû pénétrer vos véritables sentimens ? Vous me surprenez étrangement , Madame , reprit le cavalier , j'avois , ce me

210      *Le Gage Touché* ,  
semble , apporté jusqu'à ce jour  
toutes les précautions imaginables  
pour tenir ma passion secrète , jus-  
qu'à feindre d'aimer une autre per-  
sonne. Il n'étoit pas nécessaire de  
faire toutes ces façons , lui répon-  
dit-elle , vous deviez me la décou-  
vrir d'abord , & je l'aurois approuvé  
comme je fais à présent , pourvû que  
ce soit pour le mariage. Je n'ai point  
d'autre intention , Madame , dit-il ,  
se jettant à ses genoux , & je ne me  
leverai point que vous ne m'ayez  
promis une main qui doit faire mon  
bonheur. Levez-vous , lui dit-elle ,  
en lui donnant la sienne à baiser.  
Ah , Madame , reprit le cavalier en  
se relevant , que je vous suis rede-  
vable ! Pardonnez , je vous prie , à  
ma juste impatience , & souffrez que  
je vous demande si j'ai encore long-  
tems à attendre pour être tout-à-fait  
heureux. Le plutôt fera le mieux  
selon mon inclination , lui répon-



dit-elle. Pastourd se retira le plus content des hommes , & dit en sortant à sa jeune maîtresse que sa mere venoit de la lui accorder en mariage , & qu'il s'estimoit le plus heureux des amans. Nichon transportée de joye de cette nouvelle, alla trouver sa mere , & lui dit : Que j'ai de graces à vous rendre , Madame , du bon choix que vous venez de faire ! J'ai toujours regardé M. Pastourd comme le cavalier le plus parfait & le plus accompli de tous ceux qui fréquentent céans. Je suis bien aise , lui dit sa mere , que vous n'ayez point de répugnance pour ce mariage , & que vous approuviez le choix que j'ai fait de M. Pastourd ; il fera bien son devoir envers vous , c'est un brave homme , & dont vous serez fort contente. Nichon qui comprenoit ce discours dans un autre sens que celui de sa mere , rougit à ces mots, & voulut se retirer , quand elle la

retint pour lui demander de qui elle avoit appris cette nouvelle : De M. Pastour lui-même , lui répondit-elle ; il est si content de m'épouser , ajouta-t'elle encore , qu'il n'a pû le dissimuler plus long-tems. Comment, de vous épouser ! Reprit la mere , est-ce que vous croyez que c'est vous qu'il demande en mariage , fotte que vous êtes ? Vraiment, je vous trouve jolie d'avoir une telle pensée à votre âge : allez , ma mignogne , allez vous cacher , & préparez-vous à recevoir pour beau-pere celui que vous croyez avoir pour mari. La jeune fille se retira , ne sçachant que penser de ce qu'elle venoit d'entendre. A la premiere visite que fit Pastourd , il fut surpris de trouver sa maîtresse chagrine , sans en pouvoir deviner la cause , & il le devint aussi par sympathie. La mere qui s'en apperçut ; lui demanda ce qu'il avoit. Je crains tout , dit-il , Madame , & la tristesse

où je vois Mademoiselle votre fille me fait douter qu'elle soit bien contente de notre mariage. Contente ou non, dit la mere, ne suis-je pas la maîtresse? Il est vrai, répond le cavalier, mais je ne voudrois pas recevoir sa main malgré elle. Comment, sa main! Reprit la mere, étoit-ce la sienne que vous me demandiez? Oui, Madame, dit Pastourd, & je vous jure que je n'en aurai jamais d'autre. Si vous avez compté là-dessus, repartit-elle d'un ton méprisant, vous vous êtes fort trompé: ma fille n'est point à marier, Monsieur, & je vous prie dorénavant de suspendre vos visites. Ces dernieres paroles furent un coup de foudre pour le pauvre Pastourd, qui se retira chez lui tellement accablé de tristesse, qu'il se mit au lit & défendit à son valet de chambre de le laisser voir à qui que ce fut. Ce valet, qui s'appelloit Combiac, étoit un garçon tout frai-

chement revenu de Guyenne , où il avoit passé six mois pour solliciter le paiement d'une assez grosse somme qu'il avoit apportée. Combiac qui étoit un de ces valets importuns , qui se sont rendus familiers avec leurs maîtres par le service de plusieurs années , ne put voir l'extrême chagrin du sien , sans lui en demander la cause. Pastourd lui ayant conté ce qui lui venoit d'arriver : N'est-ce que cela ? Lui dit-il , mordi , Monsieur , je veux vous rendre heureux avant qu'il soit un mois , laissez-moi faire , nous avons de l'argent , soyez sûr que vous aurez Mademoiselle Nichon , & que vous l'obtiendrez même du consentement de sa mere. Cette Dame ne m'a jamais vû , je tâcherai d'avoir entrée chez elle sous le nom & l'habit d'un homme de qualité , copiant vos manieres ; j'en aurai assez l'air. Ah ! mon pauvre Combiac , lui dit son maître en

l'embrassant , si par ton moyen j'étois assez heureux pour vaincre en cela l'esprit de cette vieille folle , ta fortune seroit inséparablement attachée à la mienne ; fers-toi de tout ce que j'ai d'argent & de crédit , je sçai que tu as de l'esprit , & que je dois tout attendre de toi.

Combiac se fit vîtement habiller, prit deux laquais avec une magnifique livrée , loua un logis garni dans la même rue de la veuve , qui passoit tous les jours une partie du tems à ses fenêtres , parée comme un autel de Confrerie. Combiac qui n'avoit point d'autre soin que de chercher les moyens d'avoir entrée chez elle, la regardoit d'un air à lui faire comprendre qu'il avoit du plaisir à la voir : comme il épioit l'occasion de lui parler , il la suivit un jour dans une Eglise où elle alloit à la Messe ; il la salua , & quand la Messe fut finie, il lui présenta de l'eau benite , & la

ramena jusqu'à sa porte. Pendant le chemin il lui dit : Madame , il y a long-tems que je cherche l'occasion de pouvoir vous dire combien le respect que j'ai pour vous est imprimé fortement dans mon ame : & si les offres de services d'un homme qui a quelque bien , beaucoup de qualité , & plus encore de desir d'être à vous, vous étoient agréables, vous trouveriez en moi un serviteur des plus affectionnés. Ce compliment ne lui déplut point , elle lui répondit même de maniere , qu'il comprit bien que s'il lui demandoit la permission d'aller chez elle jouer au picquet , il n'auroit pas de peine à l'obtenir ; ce qui ne manqua pas d'arriver. Combiac joua si bien son personnage de Marquis de Mascarille que cette Dame qui le croyoit une personne de qualité , se tenoit fort honorée des fréquentes visites qu'il lui rendoit.

Enfin il lui dit un jour : Madame ,  
je

je ne puis plus tenir contre tant d'appas , il faut absolument que je meure , ou que je vous déclare mon amour : si vous aviez moins de charmes je n'aurois pas tardé si long-tems à vous conjurer de me donner votre main ; mais comme je suis naturellement susceptible de jalousie , & que vous avez une fille en âge d'être pourvûe ; je croirois que ceux qui viendroient ici pour elle , y viendroient pour l'amour de vous. Mariez-la , Madame , après cela nous pourrons vivre ensemble dans une union parfaite. L'extrême envie qu'elle avoit d'être Marquise & plus encore de se marier , fit naître en elle le regret de n'avoir pas donné sa fille à Pastourd. Elle dit au faux Marquis qu'elle s'estimoit bien heureuse d'avoir fait naître dans son cœur des sentimens telsqu'il les lui témoignoit ; que sa fille ne devoit point du tout l'embarrasser , qu'elle avoit une occasion

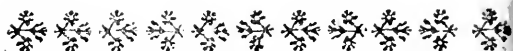
pour s'en défaire. Un Gentilhomme, poursuivit-elle , qui l'aime à la folie, me l'a demandée , & je la lui donnerai. Dépêchez-vous donc, Madame, lui dit Combiac , si vous voulez donner quelque chose à mon amour & à mon impatience. Dès le même jour elle envoya chercher Pastourd, à qui elle dit qu'elle vouloit bien lui donner sa fille en mariage , pourvû qu'il la voulut prendre sans dot. Pastourd qui connoissoit ce qui la faisoit parler de la sorte , consentit à tout ce qu'elle voulut , il épousa Nichon avec ses droits : le mariage conclut , Combiac écrivit dès le lendemain cette lettre à la veuve.

*Je suis bien fâché , Madame , d'être obligé de m'en aller en Gascogne , d'où l'on m'a écrit que le feu y a consumé la meilleure partie de mon bien , sans épargner mes titres de noblesse qui s'étoient conservé depuis*



*le déluge de Noé. Je ne veux pas vous tromper dans l'état où je suis ; des personnes qui vous doivent toucher de près m'en empêchent : je ne suis point votre fait, Madame ; je m'estime seulement trop heureux d'être cause du mariage de Mademoiselle votre fille. Si quelqu'un par la suite s'offroit à vous épouser, je vous conseille de les mieux connoître que vous ne m'avez connu.*

Elle fut au désespoir de s'être laissée jouer de la sorte ; & outrée de dépit de voir sa fille mariée, elle fut un tems considerable sans vouloir les voir : mais les honnêtetés de son gendre, & la tendresse de sa fille la firent enfin revenir. Elle quitta même la coquetterie pour vivre avec eux en bonne intelligence.



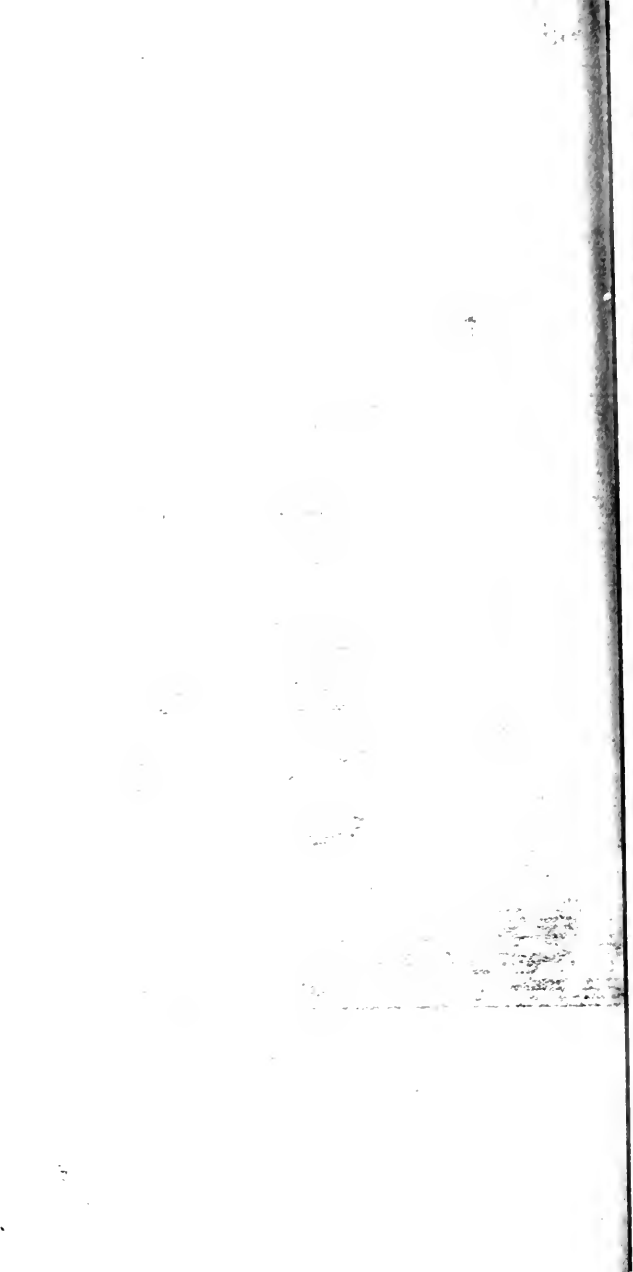
## XIV. GAGE.

**L**A Présidente n'eut pas plutôt fini son histoire, que l'on vit paroître des Tablettes : allons, Monsieur l'Abbé, dit la dépositaire, vous qui êtes aujourd'hui à la mode chez les belles, vous ne demeurerez pas court par faute de quelque intrigue de ruelle ou de prude. Vous vous trompez, Madame, répondit l'Abbé, s'il falloit nécessairement une intrigue galante pour retirer mon gage, il pourroit bien y demeurer. Contentez-vous, s'il vous plaît, de celle que j'ai à vous dire.

*Le Cocu imaginaire.*

Lorsque je faisois ma Philosophie à Paris, un de mes camarades d'Ecole m'engagea à aller en vendange à une





demie lieuë par de-là Ville-Juif, où son pere avoit une maison. Ne s'étant point trouvé de places au carrosse, nous entreprîmes lui & moi de faire ce voyage à pied. Etant sur le chemin, nous entendîmes de grands cris qui sortoient d'une charette qui marchoit devant nous : cela nous fit redoubler le pas pour sçavoir le sujet de ce bruit, & nous vîmes un Hermite qui tenoit un homme aux cheveux, pendant que cet homme le tenoit à la barbe, & les coups de poing voloient de part & d'autre. Les cris que nous avons entendus étoient ceux d'une femme qui paroïssoit être une Boulangere à qui appartenoit la charette ; le charrier qui étoit un jeune rustaud, & qui sembloit prendre plaisir à les voir se chamailler, touchoit ses chevaux, & faisoit aller sa charette comme si ce n'eut été rien, nous le contrainîmes d'arrêter pour mettre le hola;

& nous étant mis dans la charette , nous apprîmes que leurs differends venoient de ce que cet homme pour se railler du Moine lui avoit demandé s'il venoit de voir sa blanchisseuse ; & qu'il lui avoit tant de fois demandé qui elle étoit , que l'Hermite lui avoit répondu , c'est ta femme. L'autre offensé de cette réponse , lui avoit donné un soufflet ; l'Hermite l'avoit pris aux cheveux , & l'autre , l'Hermite par la barbe ; les ongles & les dents avoient été employés de part & d'autre , dont ils portoient tous deux de terribles marques. Nous demandâmes au chartier pourquoi il ne les avoit pas séparés plutôt. Tétigué , répondit-il , je n'avois garde de m'y bouter ; non dit ordinairement en proverbe que si chacun faisoit son méquier , les vaches en feroient mieux gardées. Comme dit l'autre , donne-toi de garde n'est pas mort , je ne suis pas si niais que d'aller

bouter mon nez où je n'ai que faire ; & que sçais-je si ce bon Pere ne dit point vrai ? En ce cas il auroit raison, & cependant il auroit tort aussi , & toutes verités ne sont pas bonnes à dire : ardez , ils se feroient bien entr'échignez que je ne m'en ferois pas mêlé un petit brin davantage depuis ce qui m'est arrivé.

Comme nous prenions plaisir au patois de ce rustre , pour le faire continuer de parler nous lui demandâmes ce qui lui étoit arrivé. Vous sçaurez , dit-il , qu'un jour que le gros Bastien & Nicolas Degniau se battirent ensemble , je fus pour les séparer ; j'avois une baguette à la main qui pesoit bien douze livres : comme ils ne vouloient point se décharpir , je leur baille à chacun un si bon chinfregneau sur le moustapha avec ma houffine , qu'ils tomberent l'un-d'un côté & l'autre de l'autre. Têtiguié , je les eu ainsi bien-tôt

féparés ; mais tenez , voyez l'injustice , par la margué l'un avoit la machoire avalée , & l'autre un abrevoir à mouches sur la caboche. Ils firent de grandes plaideries qui m'ont couté pour le moins une année de mes gages : voilà pourquoi ceux-ci se feroient bien étranglés que je n'aurois pas plus branlé que la Bastille ; chat échaudé craint l'au froide , on n'a pas toujours de l'argent à donner à manger à la Justice.

Pendant que ce drôle nous contoit son aventure, nous arrivâmes à Ville-Juif ; la charette arrêta presqu'à l'entrée du Bourg où étoit la demeure de la Boulangere à qui elle appartenoit : nous mîmes pied à terre l'Hermite & nous ; l'autre Champion s'arrêta à parler chez la Boulangere dont il étoit apparemment des amis du mari ; pour nous , nous marchâmes jusqu'à l'autre bout du Bourg , & priâmes l'Hermite de venir boire



un coup avec nous. La Cabaretiere voyant ce bon Religieux dans ce pitoyable état , lui dit , hélas ! Mon Pere, qui font les méchantes gens qui vous ont accommodé de la sorte ? C'est , répondit-il , un coquin qui après m'avoir dit mille insolences m'a encore donné mille coups. Cette femme toute pleine de charité envoya tirer de son meilleur vin dont elle nous régala à sa considération , & lui bassina elle-même ses playes auprès du feu avec l'oxycrat. Celui contre lequel l'Hermite s'étoit battu , & qui étoit justement le mari de cette Cabaretiere, entra précisément dans le tems que sa femme pensoit le Moine : alors se ressouvenant qu'il lui avoit dit que sa femme étoit sa blanchisseuse ; comment carogne , lui dit-il , il est donc vrai que ce Moine soit ton galant , comme il le dit lui-même ? Il n'en faut plus douter , puisque tu as l'effronterie de le car-

resser dans ma propre maison. En disant cela il saisit un gros bâton pour les assommer tous deux ; le Moine se sauve avec elle , & ils entrent chez un voisin dont ils trouvent la porte ouverte : une échelle qui se trouve dressée pour monter dans un grenier , semble les inviter à s'y retirer ; ils n'y balancent pas : le Cabaretier s'étant échappé de nous , courut après sa femme , & arriva comme le Moine & elle tiroient l'échelle à eux. Il fut au comble de sa rage quand il les vit tous deux ensemble dans un lieu où il croyoit qu'ils pouvoient faire toutes choses en sûreté ; & dit à l'Hermite tout ce qu'un transport violent & jaloux peut suggérer : on alla chercher le Curé à qui l'on fit comprendre que le pur hasard avoit fait naître ces incidens ; & pendant ce tems-là nous continuâmes notre chemin , sans nous mettre davantage en peine de ce que devin-

rent le Moine , la femme & le Caba-  
retier.



X V. G A G E.

C'EST un Abbé qui vient de  
parler, dit la Presidente, c'est  
tout dire : on peut juger de la piece  
par l'échantillon. Elle sortit en mê-  
me-tems un autre gage en disant :  
Voyons à présent qui le sort fera  
parler. C'est moi, dit un Capitaine  
reconnoissant son gage qui étoit une  
Boucle de diamans : je vais tâcher de  
men tirer.

*La Dame mercenaire.*

Au retour d'une campagne , nous  
étions un de mes amis & moi dans  
la boutique d'un Marchand de galons  
d'or & d'argent , lorsqu'une Dame  
avec une Femme de Chambre , &

trois laquais derriere son carrosse , passa devant cette boutique ; elle tenoit en sa main des échantillons qu'elle tâchoit d'affortir. Mon ami dit en la voyant , morbleu , que voilà une belle personne ! Je donnerois de bon cœur cent louis pour passer seulement une nuit avec elle. La Demoiselle suivante recueillit ces paroles , croyant faire sa cour , elle dit à sa maîtresse ce qu'elle avoit entendu.

Il est bien insolent , dit la Dame , je le veux faire repentir d'avoir peut-être parlé trop legerement. Elle appella un de ses laquais nommé Champagne , & lui dit : Faites en sorte de sçavoir le nom & la demeure de deux Officiers qui sont dans cette prochaine boutique. Champagne s'acquitta si bien de sa commission qu'après nous avoir suivis jusqu'à notre auberge , il rapporta à sa maîtresse que celui qui avoit parlé , s'appelloit :

le Marquis de P... & que nous étions tous deux Capitaines au Regiment du Roy. Elle mit aussi-tôt la main à la plume, & écrivit ce billet au Marquis.

*Je suis fort scandalisé, Monsieur, de ce que vous avez dit tantôt en me voyant passer dans la rue S. Honoré : Osez-vous bien, Monsieur, mettre à prix une personne de mon rang ? N'attendiez-vous pas qu'on allât vous prendre au mot dans une boutique ? Craignez tout de mon ressentiment, si vous ne m'apportez une excuse valable, & ne me venez pas dire que vous avez proferé ces paroles sans dessein, si vous voulez n'être point maltraité.*

Elle cacheta ce billet, & le donna au même laquais qui le porta au Marquis. Il lui demanda de quelle part il venoit : le laquais lui apprit le nom de sa maîtresse. Le Marquis après avoir lû ce billet, dont il avoit fort

bien compris le sens , fit cette réponse.

*Je vous demande pardon , Madame , de ce que j'ai osé dire en vous voyant passer ce matin : votre grande beauté m'a tellement surpris , que je n'ai pu vous voir sans vous aimer , ni vous aimer sans desir. Si j'ai mis à si bas prix la possession de tant d'appas , ce n'est pas que j'ignore qu'elle soit d'un prix inestimable ; mais je sçaurai joindre au peu que je vous offre tant de respect , d'amour & de fidélité , que je vous forcerai à me pardonner une faute pour laquelle j'irai dès ce soir vous faire satisfaction. J'espere que vous en serez contente. Je suis homme d'honneur , de cœur & de parole ; & plus encore votre serviteur , le M. D.*

Après avoir fermé ce billet , il le donna au laquais , qui le porta à sa maîtresse. Mon ami , m'ayant fait

confiance de cette aventure , je lui conseillai de se précautionner contre tout événement , s'il avoit le dessein d'exécuter ce qu'il projettoit ; ce qu'il fit en prenant deux bons pistolets bien chargés & bien amorcés. Il n'oublia pas la bourse & les cent louis. En cet état il se rendit au quartier de la Dame ; & s'étant informé qui elle étoit , il apprit qu'elle passoit dans le monde pour une femme vertueuse. Après ces informations il ne balança plus à aller trouver la Dame , qui le reçut assez bien , ne doutant point qu'il ne fût homme de parole comme il lui avoit mandé. La première marque de satisfaction qu'il lui donna , fut le présent des cent louis. Cette libéralité lui plut tellement , qu'elle ne se donna pas le tems de serrer la bourse , pour se mettre en état de récompenser cette générosité. Pendant qu'ils ne songent qu'à se contenter l'un & l'autre , le

laquais qui avoit porté les billets ; & qui étoit un espion gagé pour observer la conduite de sa maîtresse, prit la poste & courut à Versailles en informer son maître , qui , pour ne pas perdre de tems , se servit des mêmes relais , & arriva le matin à la porte. Il heurta en maître ; on lui ouvre , il monte & frappe rudement à la porte de la chambre de sa femme, qui , saisie de frayeur , pria instamment le Capitaine d'entrer dans un cabinet pour se cacher. Celui-ci qui étoit fort content d'elle lui obéit , moins par la crainte que par complaisance , car c'étoit un homme à vendre cher sa vie. La Dame se leva pour ouvrir à son mari , & lui ayant demandé ce qui le faisoit revenir si matin : c'est , lui dit-il , que j'ai oublié un papier dans ce cabinet , dont j'ai nécessairement affaire. Cette réponse la jetta dans un grand embarras. Il demanda la clef du cabinet ;



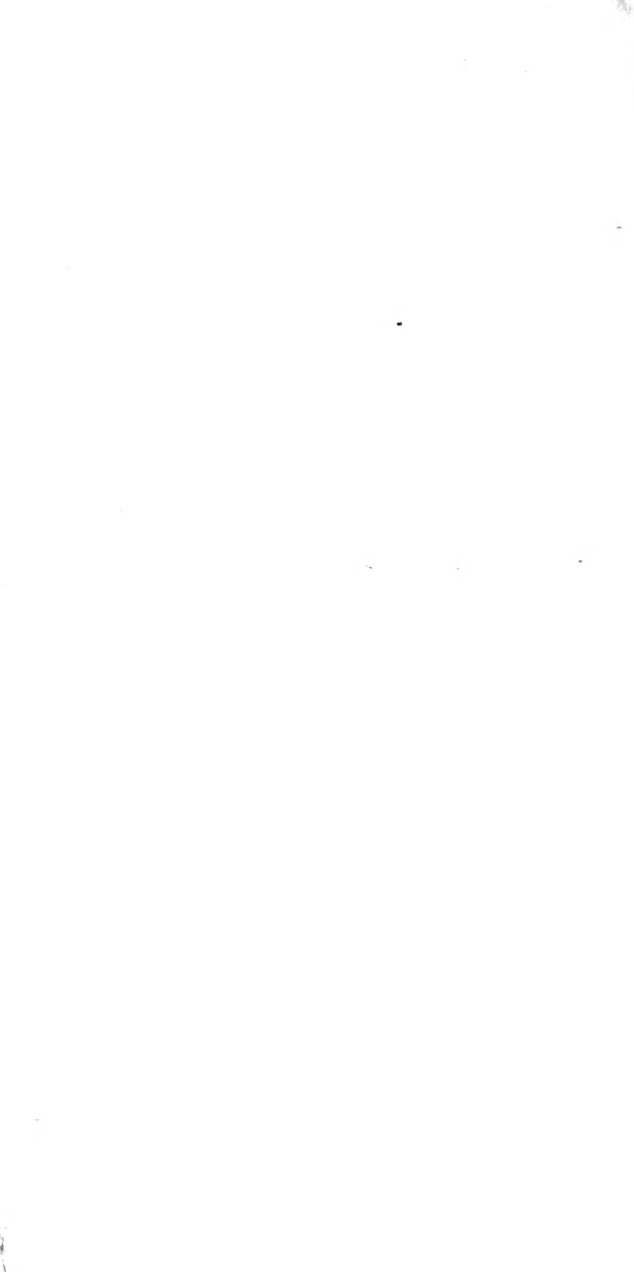
on n'avoit garde de la lui donner ; le Capitaine l'avoit enfermée avec lui. Le Conseiller se doutant bien qu'on ne la lui donneroit pas , se mit en devoir d'enfoncer la porte avec une grosse buche qu'il trouva dans la cheminée : au premier coup qu'il frappa , il entendit une voix qui lui dit : Tout beau , Monsieur , ne continuez pas , si vous ne voulez périr à la premiere ouverture que vous ferez ; j'ai deux bons pistolets qui , je crois , ne manqueront pas ; mais s'ils manquent j'ai une épée dont je sçai fort bien me servir. Ecoutez-moi seulement ; je ne suis point venu ici pour séduire Madame votre femme , c'est elle , qui m'a appelé par un billet que j'ai de sa main. Il est vrai qu'en la voyant passer j'ai dit que je donnerois de bon cœur cent louis pour passer cette nuit avec elle : elle m'a pris au mot ; je lui ait tenu parole , l'argent est derriere le miroir , voyez

si je suis un imposteur. A ces paroies le mari lui dit : Sortez , Monsieur , en toute assurance. Mon ami sans hesiter ouvrit les deux battans de la porte , tenant d'une main le pistolet bandé , & de l'autre son épée. Le Conseiller lui dit : Monsieur , ferrez vos armes , & voyons si vous êtes d'aussi bonne foi comme vous nous le voulez faire accroire. Il prend la bourse , compte les louis d'or l'un après l'autre , & en trouve cent , il en prend un & le donne à sa femme , en lui disant : Tenez , Madame la P... voilà votre salaire ; il y en a beaucoup qui valent mieux que vous , à qui l'on n'en donne pas tant. Il remit ensuite le reste dans la bourse , & en la rendant au Capitaine : Vous en avez besoin , dit-il , pour le service du Roy ; foyez secret , si vous voulez que je n'aye point de ressentiment contre vous. Le Capitaine en se retirant lui promit toute la discretion

possible , & dès le même jour le Conseiller fit enfermer sa femme dans un Couvent pour faire penitence de son avarice.

Cette histoire dont le sujet est assez gaillard , fut tourné par ce Capitaine d'une maniere si honnête, que les Dames n'en parurent pas mal contentes. Comme il ne se trouva plus de gages à délivrer , la compagnie se sépara , après avoir promis de se rejoindre un autre jour , & même projeté les moyens de rendre la conversation aussi agréable que l'avoit été celle-ci.

*Fin de la premiere Partie.*



iété sont convenus de renoncer au Tout, au-  
 quel ils ont un droit égal, pour se restreindre  
 à une partie de ce Tout, qu'ils posséderont  
 exclusivement : cette loi est souverainement  
 juste ; elle est plus, elle est nécessaire ; sans  
 elle, la mise-en-valeur n'aurait eu lieu que  
 très-imparfaitement ; l'industrie, l'économie,  
 ce qu'on pourrait nommer la laborieuse-  
 té, &c, n'eussent pas existé : or ces trois choses  
 font qu'un seul homme en vaut dix ; ce qui est  
 essentiel dans une société, où se trouvent des  
 Enfans, des Infirmes & des Vieillards. La  
 propriété a produit toutes les autres Consti-  
 tutions sociales, justes comme elle. D'un côté,  
 en partant du même principe, les hom-  
 mes attachés à des travaux dont le fruit leur  
 appartenait exclusivement, ont considéré que  
 pour assurer l'exécution de leur Convention,  
 il fallait être assés forts contre les non-associés ;  
 ils ont invités ou forcés leurs Voisins à faire  
 corps avec eux : voilà les premiers Traités &  
 les premières Conquêtes : Réunis en grand  
 nombre, il s'est élevé des contestations sur  
 différentes propriétés ; la Nation les decida ;  
 puis les assemblées devenant incomodes, on  
 chargea les Vieillards (moins à-cause de leur  
 expérience, que parce qu'ils ne pouvaient plus  
 travailler) de l'emploi de juger les différends.  
 Enfin la première Monarchie s'établit, &  
 voici comment sans doute : Chaque Membre  
 de l'État (supposons la France) se trouvait  
 propriétaire du vingt-quatre-millionième de  
 l'autorité souveraine ; mais que faire de cette













PQ            Lenoble, Eustache  
1817           Le gage touché  
L5G3  
1761  
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

